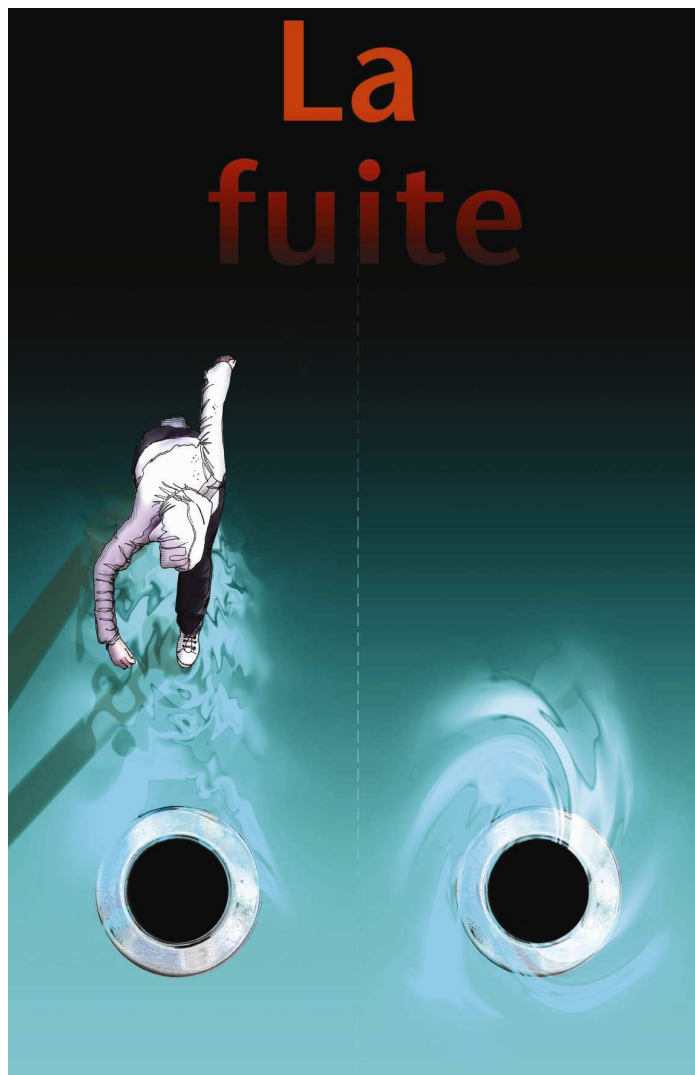


La fuite

Lauréats du 34^e concours littéraire

Critère 2009-2010



Remerciements

Le Concours littéraire Critère
n'aurait pas pu être réalisé cette
année sans la participation de
ses partenaires :

Le ministère de l'Éducation, du
Loisir et du Sport du Québec

L'Association générale étudiante
du collège François-Xavier-Garneau

L'association de parents du
collège François-Xavier-Garneau

La Fondation du collège
François-Xavier-Garneau

La Coopérative du collège
François-Xavier-Garneau

Le réseau intercollégial des
activités socioculturelles du Québec

Éducation,
Loisir et Sport
Québec



FONDATION
du collège
François-Xavier-Garneau



Concours littéraire Critère

Organisé par le Collège
François-Xavier-Garneau,
avec le soutien financier des collèges participants
et de ses partenaires.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau

Claude Albert
Directeur du concours

Jean-François Bouffard
Conseiller à la Vie étudiante

Membres du jury

Camille Deslauriers
Université de Sherbrooke

Isabelle Gagnon
Collège François-Xavier-Garneau

Denys Lelièvre
Collège François-Xavier-Garneau

Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère
1660, boulevard de L'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Téléphone: (418) 688-8310, poste 2406

Edition du Collège François-Xavier-Garneau

Mise en page
Jocelyn Gilbert

Révision linguistique
Isabelle Gagnon
Amélie Desruisseaux

© Concours Critère
ISSN 1925-0584 La fuite

Sommaire

<i>Remerciements</i>	4
<i>Crédits</i>	5
<i>Préface</i>	9
<i>Avertissement</i>	17
Textes des lauréats	
<i>Quitter le théâtre en feu</i>	
Samuel Corbeil	19
<i>Toccata et fugue en ré mineur</i>	
Geoffroy Delorey	41
<i>Jacob X</i>	
Carl-Keven Korb	55
<i>Mémo</i>	
Mathias Lessard	71
<i>Étoile fuyante</i>	
Antoine Morin-Coulombe	83
<i>Les quatre heures du soir</i>	
Marc-André Poisson	99
<i>Hans approuverait</i>	
Catherine Ricard-Poulin	111
<i>Le mur</i>	
Maxime Sauvage	125
<i>Présentation des lauréats</i>	141
<i>Répartition des prix</i>	167

L'histoire de la vie sur Terre est fascinante. Les plantes, les animaux et les êtres humains, en puisant de l'énergie dans l'environnement très particulier qui leur est offert, ont réussi à s'y maintenir depuis maintenant des millions d'années. À s'y maintenir en tant qu'espèce, bien entendu, puisque tout organisme vivant, dès son apparition, dès sa venue au monde, dès sa naissance, est condamné irrémédiablement à mort. En fait, la vie est une sorte d'obstination à établir de l'ordre, de l'équilibre, de la cohésion entre les particules élémentaires d'un être. À partir d'une poignée de poussière impure, il est possible d'élaborer des entités étonnamment complexes qui sont capables de se nourrir, de se reproduire et de résister aux agressions. Tout cela s'effectue à partir d'une sorte d'intelligence génétique qui est peut-être ce qu'il y a de plus fascinant et de plus mystérieux dans tout l'univers. Au tout début, notre planète n'était ni plus ni moins qu'un formidable conglomérat de roche en fusion issu des forces titanesques qui façonnent notre système solaire, et plus globalement l'univers entier. Petit à petit, elle s'est refroidie et sa situation particulière par rapport aux autres planètes, par un hasard particulièrement heureux, a permis d'y maintenir une température propice à l'apparition de la vie. Des algues microscopiques ont commencé à se nourrir de son atmosphère épaisse que les volcans en éruption ont établie pendant des millénaires, et elles ont dispersé de l'oxygène, un élément essentiel pour toute forme de vie telle que nous la connaissons sur la Terre. Tout le reste a été le produit d'une lente et discriminante évolution, d'une succession d'apparitions et d'extinctions, d'une sélection naturelle qui a conçu les règnes végétal, animal et humain dans une dépendance mutuelle absolument admirable.

Cette histoire de la vie a souvent été écrite et présentée à une échelle et dans une diachronie qui dépassent presque l'entendement. De loin, elle semble harmonieuse et déterministe. Mais lorsqu'on rapproche le point de vue pour observer le détail, des heurts nombreux se manifestent. La lutte de chaque être vivant pour garantir son intégrité dans le milieu où il se trouve se révèle en fait des plus âpres et consumantes en énergie. Les plantes ont souvent une existence fugace et elles peuvent être détruites autant par l'érosion et des éléments naturels que par les autres êtres vivants. De leur côté, la plupart des animaux sont programmés pour se nourrir les uns des autres dans une quête sans fin qui mobilise une bonne partie de leurs forces. Les êtres humains, pour leur part, même s'ils ont établi leur contrôle et leur domination dans tous les habitats où ils se sont établis, doivent se protéger de dangers qu'ils ne peuvent maîtriser, à commencer par celui que représentent les autres individus de leur espèce qui peuvent leur vouloir du mal pour de nombreuses raisons.

La vie, tout bien considéré, est une résistance opiniâtre à la dissolution, un acharnement à conserver la cohésion matérielle, génétique et psychique qui confère à un individu son identité et sa capacité à demeurer lui-même dans l'espace et dans le temps. Cette opposition à la destruction, ce combat contre la réduction de la complexité à un amas de poussière impure, repose sur un processus de sélection très bien réglé. Chez l'être humain, l'apparition de la conscience et d'une intelligence spécialement développée a raffiné l'instinct de survie, sans doute parce qu'il est douloureux et complètement inacceptable de devoir retourner un jour ou l'autre dans le néant. De tout temps, les femmes et les hommes ont fait preuve d'une ingéniosité prodigieuse pour trouver une solution aux innombrables problèmes qui auraient pu les empêcher de s'alimenter, de se défendre et de se reproduire. Mais les ennuis et les souffrances ont été plus nombreux que les joies et les découvertes,

puisque l'énergie finit tôt ou tard par manquer pour tenir la vie à bout de bras.

Malgré ses réalisations admirables, l'être humain est faillible. Il arrive assez remarquablement à maintenir sa propre intégrité et celle des éléments qu'il crée de ses mains ou avec son esprit, mais parfois il échoue. Certains éléments, parfois tenus mais aussi assez considérables à l'occasion, échappent à son contrôle. Ils quittent la mouvance, l'orbite, la trajectoire qu'il leur a donnée et le font bientôt dévier à son tour de ce qu'il avait prémédité. Ce sont des « fuites » qu'il peut certes compenser dans le moment présent, mais toujours au prix d'un effort qui finira par lui peser au fil des heures, des jours, des mois et des années. Il vivra cette perte comme une opposition à sa volonté, comme une indication de plus en plus claire de ses limites, comme une preuve irréfutable de son vieillissement, comme une confirmation de sa faiblesse qui s'en va croissante.

Il faut comprendre que la femme et l'homme ne peuvent pas vivre dans l'immobilité. Pour commencer, il leur est impossible, même en faisant de gros efforts, d'arrêter le flux de la pensée. Dans leur corps, de même, circule un flux électrique et sanguin qui n'a jamais de cesse, sans compter que même dans les états les plus stationnaires, dans le sommeil par exemple, les yeux, les muscles, les viscères et les nerfs continuent de montrer une activité surprenante. Par goût autant que par nécessité, l'être humain s'agite sans cesse pour assurer son confort et sa sécurité, mais également et peut-être surtout pour s'adonner à une quête du bonheur. Dans les sociétés les plus développées de notre monde, celles et ceux qui réussissent à se tailler une place et à accumuler des richesses n'aiment pas demeurer inactifs. Ils ont plutôt envie de se vendre, de s'imposer, de faire adopter leurs valeurs pour leur plus grand bien. Leur succès est le résultat de leur dynamisme ostentatoire qui leur attire des

suffrages, des clients et de la considération. Pour obtenir des privilèges sociaux, ils ont compris qu'il faut les gagner et bien mal avisés sont les individus qui voudraient gravir les échelons dans les sphères de la vie professionnelle et de la vie publique en demeurant dans leur coin, en respectant les besoins des autres et en faisant preuve d'empathie. Une telle attitude ne manque pas de vertu, mais elle se révèle peu rentable, il est difficile d'en tirer parti dans une conjoncture en pleine mouvance.

Le mot d'ordre des gens en vue est donc de bouger, d'aller de l'avant, d'avoir des projets, de faire de la prospection et de planifier l'avenir pour être dans le vent, pour avoir de la valeur, pour être reconnu et pour s'attirer des opportunités. Les temps d'arrêt, même s'ils sont utiles à la réflexion, à l'introspection et au rêve, doivent être réservés à la vie privée, aux vacances ou à la récupération de la nuit. Ailleurs, ils risquent fort d'être interprétés comme un signe de faiblesse, comme une forme de léthargie, voire comme une reddition. Même dans le repos, il convient de choisir ce qui est le plus constructif pour le corps et pour l'esprit, ce qui parfois entraîne une part substantielle de mouvement et de préoccupations. Cela revient à dire que l'état le plus fondamental de l'être humain est celui d'une sorte de transit, de passage vers un ailleurs et un autre temps qui lui réservent des surprises et le conduisent implacablement vers la destruction.

Dans la vie de tous les jours, une angoisse émane de ce déplacement vers l'inconnu et vers la mort. On a beau essayer de retenir le temps qui passe, qui « fuit » derrière nous à un rythme imperturbable, il n'y a rien à faire. Au moment même où l'on tente de réfléchir à ce qui vient de se passer dans le temps présent, l'objet de nos pensées a déjà basculé dans le passé et se trouve en quelque sorte révolu. La pensée humaine s'accommode très bien du passé et de l'avenir, mais elle a beaucoup de mal à composer avec la contin-

gence, avec le ici maintenant dans le temps présent. Quelque chose nous échappe sans cesse dans le quotidien et nous avons du mal à avoir une conscience immédiate de ce qui se passe en nous et autour de nous. Nous sommes pour ainsi dire aspirés en dehors de l'actualité par la conformation de notre psyché et de nos sens, qui ont besoin d'une succession de données pour saisir ce qui se produit et pour fournir un substrat à la conscience.

Le temps et la matière sont en « fuite » perpétuelle relativement à l'être humain, qui finit par ressentir qu'il se détériore par l'action de l'un et de l'autre. Il n'a pas le choix, les choses se déroulent sans interruption et cela fait partie de sa condition. Et c'est peut-être là que se trouve l'élément le plus fondamental de la « fuite », à savoir une contrainte, une résistance qui produit toujours de la frustration et des sentiments connexes comme la nostalgie, la peur, le désespoir, la colère et l'amertume. Dans la vie, il faut s'habituer à vieillir et à perdre le contrôle de sa destinée, nos forces déclinent petit à petit, notre intelligence s'émousse, notre sensibilité s'enracine dans le confort et les habitudes, notre appétit et notre curiosité se montrent de plus en plus inconstants. Cette déchéance minutée est un drame quotidien auquel personne ne peut échapper, mais dont nous pouvons nous distraire en faisant des projets, en relevant des défis et en recherchant le bonheur. Mais là aussi il y a des écueils. Nous avons souvent des adversaires qui s'opposent à nos désirs, des ennemis qui nous veulent du mal et des objecteurs qui cherchent à nous mettre en déroute parce qu'ils ne sont pas d'accord avec nos valeurs et nos choix. Alors il faut « fuir » des agressions de toute sorte, grandes ou petites, qui s'ajoutent aux tourments de mener une existence unidirectionnelle conduisant à la catastrophe.

Il y a beaucoup de situations concrètes qui commandent la « fuite ». Devant la violence qui nous menace, il est souvent plus intelligent de se retirer et de se soumettre que d'affronter une force

qui nous dépasse de beaucoup. Ce repli laisse le temps de découvrir une solution moins dangereuse que de foncer la tête baissée comme un bœuf qui n'a pas trouvé d'autre recours. La menace, le stress, les obligations, les attentes d'autrui, la maladie ou la déception appellent aussi souvent un recul qui peut être salutaire. Il est certainement souhaitable d'aller de l'avant et de vouloir conquérir, sans quoi la civilisation ne se serait jamais développée aussi rapidement. Mais cette progression n'a pas été sans soubresauts, elle a été marquée par de nombreux à-coups et par des temps d'arrêt qui, lorsqu'on y regarde de près, sont souvent des « fuites » délibérées devant des situations absurdes. L'humanité serait certainement plus en paix et plus harmonieuse si elle acceptait davantage cet état de fait, mais au contraire elle encourage une propagande qui glorifie une conquête effrénée au nom de la religion, de la science ou d'intérêts plus profanes.

Le dictionnaire nous dit que la « fuite » est l'action d'une personne qui élude une difficulté, qui se dérobe devant la réalité ou devant son devoir. Elle est donc en général perçue de façon négative et doit être évitée autant que possible. Mais en fait nous nous leurrerons peut-être sur ce que sont nos difficultés, la réalité et notre devoir et nous en venons facilement à la conclusion que le retrait est forcément négatif. La fuite fait partie de notre instinct de survie et elle constitue souvent une réaction intelligente dans des situations de crise. De plus, n'oublions pas qu'elle est une ressource bien adaptée à la vie ordinaire où il est souvent constructif de lâcher prise momentanément dans notre quête de bonheur et d'avancement. Hors de portée des agressions, nous recouvrons plus aisément la lucidité et la vivacité d'esprit qui nous aident à découvrir des voies plus faciles et plus fructueuses. Ainsi, dans le mouvement perpétuel que nous créons autant que nous subissons, c'est bel et bien nous qui tenons le gouvernail pour trouver le chemin qui conduit à bon port.

Préface

Pour cette 34^e année du Concours littéraire Critère, nous avons invité les participants à créer des situations où les conséquences de la « fuite » apparaissent clairement. Quelles en sont les causes, comment est-elle interprétée, quels sentiments déclenche-t-elle ? Représente-t-elle vraiment un recul dans notre accomplissement ou simplement une étape pour abattre des difficultés ? La femme et l'homme n'ont pas le choix d'avancer pour trouver le bonheur, mais ne doivent-ils pas aussi se replier de temps en temps pour mieux ajuster leur parcours ? Autrement, la « fuite » du temps et la transformation de l'espace se font trop dans la douleur et l'échec pour que le résultat à terme soit jugé valable et satisfaisant. On a peut-être trop oublié que de céder devant l'adversité est un signe d'intelligence et de perspicacité, pourvu qu'il soit possible de résister ailleurs ou autrement au courant qui finira tôt ou tard par nous emporter. Ainsi va la vie !

Claude Albert

Avertissement

Quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte et à des écarts de ponctuation pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

Quitter le théâtre en feu

Fuite surréaliste et baroque en quelques scènes. Vers le haut.

Samuel Corbeil*

Personnages

PINNOCH, *personnage en attente d'un rôle qui l'a déjà rattrapé*

NARRATEUR, *successivement l'auteur s'adressant au protagoniste, l'opérateur de la tour de contrôle de Cap Canaveral et le pilote de l'hélicoptère qui veut se poser*

PINOCCHIO, *garçon menteur et sadique, prisonnier de son corps de bois*

JIMINY CRICKET, *conscience franchouillarde rapidement torturée*

BELLE, *beauté organique qui accepte le rôle de fille à problèmes*

UBU, *ex-comédien et déménageur maintenant retraité*

ENFANT, *être non défini et libre*

FÉE BLEUE, *deus ex machina sexy*

Prologue

Ouverture en ombres chinoises. On distingue la silhouette de Pinocchio, le pantin, en train de torturer un criquet avec une aiguille.

PINOCCHIO : Aujourd'hui, j'ai appris plusieurs choses à l'école. J'ai noirci des pages et des pages dans mon cahier relié en cuir. Les garçons, eux, ils faisaient tout un chahut, et j'ai eu envie de m'y joindre, mais j'ai résisté à la tentation. Parce que je considère l'éducation comme un privilège et que...

Son nez allonge d'un coup.

Ciboire ! (*redevient lui-même*) Bon d'accord, c'était pas par respect des valeurs chrétiennes, c'était pour éviter les baffes du professeur. Mais, vous savez, c'est une période difficile pour moi. Je dors pas, je mange pas, je fume trop... Geppetto s'est fait bouffer par une baleine, pis ça me rend très inquiet...

Son nez allonge

Cochonnerie ! C'est bon, c'est bon, j'avoue que je m'en fous de son sort, que je veux juste trouver la cachette de sa bourse. Que j'ai éventré son matelas à la recherche de billets. Que j'ai torturé cruellement Jiminy Cricket en l'enfermant dans un pot Mason, pis en cognant sur le pot toute une journée avec un bout de bois.

JIMINY : Arrête, sale môme, arrête !

PINOCCHIO : J'ai jamais compris pourquoi, mais Jiminy a un fort accent français. Non mais, ça gosse quand ta conscience a une voix de tapette...

JIMINY : Sale fils de pute frigide ! J'en sais rien d'où il le cache, son butin, le vieux. Putain, sors-moi d'ici, j'ai le crâne qui va exploser.

* Cégep de Saint-Laurent

PINOCCHIO (*continuant*) : Pis qu'elle est plus vulgaire que toi. J'ai fini par le sortir... Pis je l'ai cloué à la table avec une aiguille à coudre. Y est encore là, pis de mauvaise humeur, mettons. Mais j'ai mauvaise conscience et je vais le libérer. Je...

Son nez allonge

Est-ce qu'on peut me laisser du lousse juste quelques minutes ? Non, mais ça se peut pas, ça, simonaque ! J'ai pas choisi d'être un pantin en bois dont le nez interdit catégoriquement le mensonge !

Son nez allonge

Quoi ! Vous voulez me faire croire que j'ai choisi ? *Fine !* Vous voulez d'autres vérités, je vais vous en donner ! La fée bleue, sous sa robe, elle ne porte pas de culottes ! J'ai déjà essayé de m'immoler pour m'ôter la vie ! Ça a pas marché ! Ça a pas marché parce que je suis un osti de pantin prisonnier de son corps recouvert de vernis ignifuge ! Vous voulez en savoir une autre belle ? Gepetto, chaque soir, il se masturbe en...

Il ne peut pas terminer sa phrase, car il est transformé en âne. Il redevient calme, et c'est alors qu'il se transforme en enfant de chair et d'os. Il prend une corde, y fait un nœud coulant et s'y pend. Puis, on le hisse au plafond.

Scène I

L'éclairage monte doucement sur la scène, complètement vide. Du plafond, le comédien descend. Il est pendu, mais souriant. Quand il arrive au sol, il enlève la corde de son cou et va délimiter sur le sol un espace d'environ quatre mètres carrés avec du ruban adhésif. L'éclairage faiblit, puis c'est le noir. Toussotement dans un micro. Une douche de lumière vient illuminer l'espace réduit qu'occupe maintenant le personnage, seul.

PINNOCH : Bonsoir. Moi, je suis... Moi, je suis rien. Rien de concret, de palpable. Tout au plus une synapse. J'me considère chanceux d'être devant vous. D'avoir laissé une trace indélébile dans un esprit, en tout cas, assez pour qu'on ait envie de m'écrire dessus, je veux dire, d'écrire sur moi. De me codifier.

NARRATEUR : Ciboire, ça fait au moins vingt fois que j'écoute *Pinocchio* avec le petit à ma copine. On pourrait pas écouter autre chose ? Pinocchio... Il pourrait pas jouer autre chose ? Je le verrais en train d'attendre un rôle, moi...

PINNOCH : Vous comprenez rien, hein ? Voilà. Moi, contrairement à plusieurs, je suis très conscient de mon état. Je suis une poignée de mots jetés négligemment, un dialogue rédigé par des mains hésitantes et distraites lors du visionnement de *Pinocchio*, version petits bonshommes. Si j'ai l'air calme et désinvolte, c'est pour dissimuler ma grande nervosité. Je suis pris de l'angoisse du rein fraîchement greffé à l'insuffisant. Je suis terrorisé à l'idée du rejet.

Voudrais-je être votre ami, j'aurais des croûtes à manger. J'envie le volume que vous occupez dans l'espace. Alors que vous êtes ce que vous êtes de par l'agencement de votre ADN qui, quoique minuscule, est très concret, moi, je dépends simplement de l'alternance de deux chiffres : des 0 et des 1. C'est simple à souhait. Apprenez à maîtriser le code binaire et vous pourrez m'appréhender intégralement. Sans mystère ni relief. 011010001, voyez-vous ?

Ce manque de nuance-là me complexe énormément. Hey, on choisit pas ses complexes, ok ? Si je dépends de 0, c'est dire que je dépends de rien. Que je suis lié à rien du tout. C'est donc difficile de s'attacher, de s sentir responsable de quoi que ce soit. En contrepartie, je peux aussi dépendre d'un 1. Mais c'est tout aussi démoralisant. Quand on n'a qu'un seul élément auquel s'accrocher, on y place toutes ses attentes de support contre l'échouement. Mais si

les écrits restent, les paroles et les nombres s'envolent. Quand il pousse des ailes à mes 1, c'est l'écueil à tout coup.

Asteure, il semble qu'un personnage seul au théâtre, c'est ennuyeux. Alors, Celui-qui-m'écrit m'adjoint une créature très belle et très organique. Parce qu'il faut bien un conflit au théâtre. Mais c'est plutôt frustrant. Qu'est-ce qu'on essaie d'insinuer ? Que si on me donne une fille, ça peut juste être conflictuel ?

Scène II

L'éclairage s'éteint. Du public se lève la Belle qui grimpe sur scène. Quand la lumière se rallume, elle se tient aux côtés de Pinnoch. Il n'entame pas immédiatement le dialogue, occupé à soliloquer. La solitude prolongée, ça crée des habitudes.

BELLE : (*moqueuse*) Tu viens souvent ici ?

PINNOCH : Mais sans intervention extérieure, je suis persuadé que je serais resté toujours seul.

BELLE : Tu habites encore chez tes parents ?

PINNOCH : Simple calcul de proportion. Comptons le nombre de gens sur Terre.

BELLE : J't'ai pas déjà rencontré quelque part ? Tu fais des films, hein ?

PINNOCH : Il y a davantage de chance que le nombre exact soit impair, non ? Or, s'y'est impair, il restera toujours une personne derrière quand tout le monde se sera accouplé.

BELLE : Bon, je veux bien faire des efforts, mais il faudrait quand même que tu m'aides un peu. Tsais, moi, je peux franchir la ligne quand je veux, pis j'en mourrai pas.

PINNOCH : Je suis désolé, j'avais pas remarqué que tu me parlais.

BELLE : C'est pas étonnant. Ta sensibilité est tournée vers l'intérieur.

PINNOCH : Hein ?

BELLE : Tu cherches tellement de matière à décrypter que t'as retourné ton système nerveux vers toi-même. Une mini-angoisse, pis tout ton corps se tend, t'as envie de parler, bla bla bla. Alors, c'est les gros mots, les grands remèdes. Hey, tu transportes tes phrases en avion pis tes paragraphes en cargo. Moi, je suis à trente centimètres de toi. Prends pas le bateau pour me rejoindre ! Parle-moi de moi.

PINNOCH : Euh... Pardon ?

BELLE : Tu fais ton show depuis tantôt. Astheure, parle-moi de moi. Définis ce que je suis.

PINNOCH : C'est une mauvaise idée.

BELLE : Pourquoi ?

PINNOCH : Premièrement, si j'arrive pas à te définir, on va seulement avoir perdu notre temps. Mais si je réussis, tu vas être quelque chose comme... prisonnière.

BELLE : Bon, ferme ta gueule, là, le psychologue.

PINNOCH : C'est beau, j'y vais ! (*brusquement*) Catégorie occupation.

BELLE : C'est bon, allons-y.

PINNOCH : Étudiante ?

BELLE : Oui.

PINNOCH : Communications ?

BELLE : Non.

PINNOCH : Histoire ?

BELLE : Bien, mais plus précisément ?

PINNOCH : Histoire de l'art ?

BELLE : Bravo !

PINNOCH : C'était facile. Le bérêt... Étudiante en histoire de l'art... Voilà.

BELLE : Voilà ? C'est tout ? Un instant, c'est pas moi le personnage deux dimensions. Je suis plus qu'un champ d'études. Et fais un peu attention, sinon je m'en vais.

PINNOCH : Du calme. De toute façon, je sais déjà comment tu vas finir. Tu franchiras pas cette ligne-là. C'est par en haut que tout le monde, ben, les autres, se sauvent.

BELLE : Ça m'étonnerait.

PINNOCH : Pourtant, c'est écrit.

BELLE : Je peux quitter si je veux.

PINNOCH : Non.

Elle essaie de quitter l'espace, mais constate qu'elle ne le peut plus. Elle se heurte à un mur invisible.

BELLE : C'est quoi ça ?

PINNOCH : Félicitations, vous êtes maintenant un personnage certifié !

BELLE : Qu'est-ce qui se passe ?

PINNOCH : Du moment où on accepte de monter sur scène, on accepte de se voir attribuer un personnage, non ? T'as pas lu toutes les clauses du contrat ? T'es « l'étudiante en histoire de l'art », la « Belle ». La « fille à problèmes » !

BELLE : Ben voyons, c'est ridicule. Qu'est-ce que j'aurais été supposée de faire de différent ?

PINNOCH : Refuser de jouer la *game*. Avant de commencer à interpréter, quitter le théâtre en feu. Te sauver.

BELLE : Je resterai pas ici, moi. Pis si vraiment je suis une comédienne devenue personnage, je suis plutôt une actrice capricieuse qui n'accepte pas n'importe quel rôle. Faites-moi jouer des reines, des amoureuses éplorées ou des mégères manipulatrices, mais pas de scènes qui mènent nulle part avec un zouave qui sait seulement compter de 0 à 1. Ça me satisfait pas, cette situation-là.

PINNOCH : Attends ton rôle. Moi, c'est ce que je fais.

BELLE : *Fuck off*. Par où tu dis que je vais me sauver ? Par en haut ?

PINNOCH : Oui. Il y a un hélicoptère ou un avion qui va se poser d'un instant à l'autre.

BELLE : Un avion ? Hum. (*Silence*).

Scène III

BELLE : Mon père était un astronaute américain, que je connaissais à peine. Pas parce qu'il nous avait abandonnés, il était super correct. Il s'occupait de nous à distance, il nous écrivait et communiquait avec nous d'aussi loin que l'orbite lunaire, des fois. Mais Cap Canaveral, c'est trop loin de Montréal pour s'y rendre autrement qu'en navette.

Elle commence à le caresser. Lui se laisse faire. Pendant qu'elle parle, ils commencent à faire l'amour. Il est sur le dos et elle, sur lui.

C'était un vétéran, pas mal plus vieux que ma mère, mais je comprends qu'elle ait cliqué sur lui. Avant que je naisse, c'était tout un

bonhomme avec sa chemise verte, ses cheveux en brosse, ses lunettes fumées, son teint basané, ben tsaïs, sa *shape* de militaire, là. J'ai vu une photo de lui jeune. Ouf ! Je suis un accident mais, ça, je m'en accommode. Ce que je suis incapable de surmonter, c'est sa disparition. Parce que c'est une chose de perdre son père, mais c'en est une autre de perdre son père astronaute américain quand toute ton enfance, tous les regards admiratifs posés indirectement sur toi proviennent de la fascination provoquée par ton crisse de père astronaute américain.

PINNOCH : Doucement, tu me fais un peu mal. Sa disparition ? Il est... mort ?

NARRATEUR : *One two, roger, one two. May 2, 2002, 2 h 52 pm, the shuttle is about to be launched. Starting the countdown in 5, 4, 3, 2, 1...*

PINNOCH : Aaaaah....

BELLE : Minute, c'était le décompte du décompte. *Tough* encore un peu.

NARRATEUR : *10,9,8,7,6,5,4,3,2,1...*

BELLE : Vroom ! Les réacteurs démarrent, y'a du feu, c'est incroyable, la fusée s'élève d'une vingtaine de mètres le long de la rampe, puis se met à canter vers la gauche. Elle fait un 180 degrés et la propulsion la fait s'écraser contre le sol. *Mission aborted, even before the launch (Cri de détresse, pas de joie)*. Aaaaah !

Elle se défait de lui

NARRATEUR : *Mission aborted.*

BELLE : « *Mission aborted* ». C'est con.

Temps

PINNOCH : As-tu besoin de quelque chose ?

Elle met la main sur sa bouche.

BELLE : Non, c'est beau, je m'en vais.

Il enlève sa main.

PINNOCH : Attends, reste un peu.

Elle remet la main sur sa bouche. Il enlève sa main.

PINNOCH : J'aime pas ça quand tu mets ta main sur ma bouche comme ça.

BELLE : Pourquoi ?

PINNOCH : Parce que la première fois que j'ai fait l'amour, au moment où j'allais jouir, la fille m'a mis sa main sur la bouche, comme si elle avait eu peur que j' fasse trop de bruit. J'en aurais pas fait de toute façon.

BELLE : Pourquoi tu cries pas quand tu jouis ?

PINNOCH : Parce que le monde entier est pas obligé de savoir que je jouis.

BELLE : Je pense que si les gens criaient en jouissant, le monde tournerait mieux.

PINNOCH : T'as pas plus crié.

BELLE : C'est parce que j'ai pas joui.

PINNOCH : Ah.

BELLE : Mais j'ai beaucoup aimé ça.

PINNOCH : C'tait un peu *weird*. Tu pensais-tu à ton père astronaute américain ?

BELLE : Oui

PINNOCH : Ah.

Un temps. Puis, on entend le bruit d'un hélicoptère qui approche.

BELLE : C'est l'avion ?

PINNOCH : Non, mais c'est un hélicoptère. Tu vas le prendre ?

BELLE : Non, j'ai aussi peur des hélicoptères.

Quelque chose se modifie dans son regard alors qu'elle lutte pour s'extraire de sa condition de personnage.

Mon corps et mon esprit sont un réseau de systèmes de défense parce que, malgré mes expériences difficiles, j'ai la conviction d'avoir quelque chose à défendre. J'attendrai pas le beau rôle. Il y en a jamais de toute façon. Moi, je me serai sauvée avant. Par le haut, oui. Par le haut. C'est le décollage qui est le plus difficile. On veut canter à gauche. Sans tuteur, c'est encore pire. Mais pour se lever, il faut d'abord canter. Il y a un déséquilibre nécessaire. Je suis pas personnage, moi. Si j'ai pas de tuteur, j'ai pas de ligne directrice non plus. On pousse à gauche, à droite et y'a pas de résistance. Je rase-mottes, mais je suis chanceuse. Je me redresse avant la muraille, la douane où, si t'as pas d'identité, tu meurs. Là, il faut fermer les yeux et foncer. Si on est mardeux, on évite les boulets des tours à canons. On arrive au firmament intact, indemne et presque intègre. Quand même, il faut savoir être tête folle pour arriver là. Accepter la démence d'attacher son corps à une *tank* de gaz de 1 200 litres cube, et de laisser son esprit partir en éclaireur, comme Laïka qui savait pas si à l'allait revenir. Et compter, encore compter. Dépasser l'ostie de 1 pis de 0, compter à tue-tête pour couvrir le grand vacarme des flammes. Compter en français, en anglais. En russe, en espagnol. En ordre croissant, décroissant, *shuffle*, désordonné. Compter sans arrêt, sans limite, jusqu'à ce que, sans s'y attendre, on ait trouvé la combinaison pour ouvrir les valves de la vie propre, le sésame aérospatial, que la lourde porte de fer s'ouvre en grinçant pis qu'on y fonce, nez premier. Adieu. À tous, je vous ris au nez, ensanglanté.

Derrière l'écran d'ombres chinoises, elle se transforme en fusée, puis décolle et quitte la scène. Par le haut.

NARRATEUR : Hélicoptère à tour de contrôle. Le radar indique que la zone d'atterrissage est présentement traversée par un objet à vitesse élevée. Demandons permission de survoler les alentours en attendant la disparition de l'objet.

(Autre voix): Permission accordée.

Scène IV

PINNOCH : Bon, je croyais qu'on avait le début d'une histoire. Mais non, semble-t-il que Celui-qui-m'écrit se tape un trip de fille-fusée.

On entend des bruits qui laissent croire que l'auteur et la fille-fusée batifolent.

Un des pires aspects de la condition de personnage, c'est de voir ceux qui nous entourent partir sans pouvoir les accompagner. Leur fuite nous est fatale, parce que nous, on en est incapables. Pis chacune de ces défaites nous confine encore plus à notre état. À la merci de l'auteur. Mais on m'a promis un rôle et j'y crois encore. Celui d'un roi. Pour me changer de celui de pantin. D'un roi grotesque, laid, tyrannique, peut-être. Mais bon. Un roi quand même. Et d'un vrai pays. La Pologne ! Bon, ok, je vais l'avoir usurpée, cette place-là, mais quand on veut un trône, il faut être prêt à se salir les mains un peu, non ? (à la régie) Ok, je suis prêt, là.

La lumière s'éteint. Du public se lève un autre personnage. Il a le pas lourd et respire fort. On l'entend soudain trébucher et échapper un tonitruant « Merde ! ». La douche de lumière se rallume sur l'aire et, cette fois, sur l'aire se trouve aussi un homme habillé en démenageur.

UBU : Salutations, mon petit monsieur.

PINNOCH : Bonjour...

UBU : Cornegidouille ! C'est que vous avez l'air surpris de me voir !

PINNOCH : Un peu, quand même.

UBU : Me reconnaissez-vous-je ?

PINNOCH : Euh... Oui, oui, justement. Est-ce que vous venez prendre ma place ?

UBU : Holà, chenapan ! Pas d'inquiétude. Ce rôle de bouse, je l'ai joué au moins cent fois. Place à la jeunesse, que me dis-je. Je suis sagouin, mais fier sagouin. Je jouais au roi mais, aujourd'hui, de par ma chandelle verte, je ne suis qu'un cocu enchaîné ! (*Il pleure*).

PINNOCH : Je suis désolé, je ne voulais pas créer de malaise. Vous deviez être très bon dans votre rôle. (*Ubu pleure toujours*). Je veux dire : vous avez un bon casting pour le rôle.

Ubu pleure de plus belle. Puis il arrête. L'éclairage augmente un peu partout sur la scène. Ubu remonte le plateau. Il s'approche d'un chapeau haut-de-forme qui flotte, à l'envers.

UBU (*d'une voix normale*) : C'est venu graduellement, le casting, mais quand même assez tôt. Enfant, tout allait bien. À l'âge où on joue encore, on ne joue pas. Hum... Bon, vous comprenez. Le réflexe arrive plus tard. Mesure de protection ? Je ne sais pas. Nouveau divertissement ? À un certain âge, se définir devient une urgence. Alors on prend ce qui nous passe sous la main.

Il pige trois bouts de papier dans le chapeau, les lit silencieusement.

Je me suis auto-composé. J'ai pigé les mots « jovial », « poltron » et « grossier ». De là, l'élaboration de mon apparence physique

s'est faite facilement. Taille lourde. Courtes jambes. Les bras comme deux jambons. Ma psychologie s'est complexifiée, bien qu'il s'agisse d'un bien grand mot dans mon cas. Rapidement, les gens m'ont reconnu, ont commencé à me voir. J'ai bien aimé ça. Jusqu'à ce que je décide d'aller piger un nouvel attribut, question d'évoluer, de changer.

La lumière descend tranquillement. Soudain, il est dans une douche de lumière pareille à celle de l'aire de Pinnoch.

Plus possible. J'étais confiné. À mon rôle. À ce corps. Pire, à cet esprit. Plus moyen de revenir en arrière. Plus moyen (*Il recommence à agir et à parler grossièrement*). Le ventre m'en empêche, jambediou ! Oh, les saligauds qui figent-me ça ! Si je les attrape, à l'écartèlement ! Qu'on amène le chariot de décervelage ! Qu'on les lynche, qu'on les enfume avec des charbons dans les narines et des baguettes dans les oreilles ! Un collier d'orteils, me ferai-je ! Je... Je...

Il pleure, puis redevient jovial.

PINNOCH : Vous allez bien ?

UBU : Parfaitement ! Mais j'ai faim.

PINNOCH : Est-ce que je peux vous demander ce que vous êtes venu faire ici ?

UBU : Par la morbleu ! C'est toi qui m'as appelé, garnement !

PINNOCH : Mais pas du tout !

UBU : Oui !

PINNOCH : Non !

UBU : Oui, cornegidouille !

PINNOCH : Mais pas du tout !

UBU : Bouffre ! « Je suis prêt ! »

PINNOCH : Ah, ça...

UBU : Le commencer votre rôle, le voulez-vous, oui ou merdre ?

PINNOCH : Oui, oui. C'est sûr...

UBU : Mais avant, c'est un décor qu'il vous faut ! Un trône ! Le mien, parbleu !

PINNOCH : C'est ben gentil, mais ça sera pas facile à déplacer.

UBU : Oh ! oui, oui, marmiton. J'ai aussi été déménageur. Et il est en pièces détachées.

PINNOCH : Un trône en pièces détachées ?

UBU : Eh merdre ! Un autre ignorant ! Saviez-vous-ne pas que ce n'est point les Suédois qui ont fabriqué les premiers meubles « *self-assemble* » ? Ce sont les Polonais, cornegidouille ! Le voulez-vous, votre chien de trône ?

PINNOCH : Oui, oui. Merci.

Ubu veut aller en coulisses, mais les limites de l'aire l'en empêchent. Il fait un signe à la régie.

NARRATEUR : Oh, pardon.

À présent, quand il se met à marcher, l'éclairage le suit. Il fera deux ou trois aller-retour pour amener les boîtes, puis il y aura une chorégraphie d'assemblage.

UBU : Hep, et voilà le travail, morbleu. Et maintenant, moi je file. Que vois-je ? Des saligauds !

En ombres chinoises, on le voit tuer tout plein de soldats. Les cadavres s'accumulent et il s'en constitue un escalier qui lui permet de quitter par le plafond. À mi-chemin, il s'arrête et dit à Pinnoch, d'une voix presque normale :

Petit. Attends-le pas trop, ton rôle. T'es déjà prisonnier. Faudrait pas qu'tu prennes ta vie au complet pour t'en rendre compte. T'es jamais à la merci de personne d'autre que toi-même. J'commence tout juste à comprendre que j'peux m'être marginal. J'deviens un retraité libre et sans contrainte... qui a quand même perdu toute sa vie à vouloir être conforme à son identité. (*Sort en pleurant*).

Scène V

Pinnoch est sur le trône. Il attend. Il se lève, mais constate que depuis que le trône est assemblé, il n'a plus beaucoup de place pour se déplacer. Soudain, un enfant arrive, saute sur la partie arrière du meuble et, quand il s'adresse la première fois à Pinnoch, ce dernier sursaute.

ENFANT : Comment on se sent quand on est chauffeur de limousine ?

PINNOCH : Hein ? Je sais pas. Gros ?

ENFANT : Et pompier ?

PINNOCH : Chaud ?

ENFANT : Caméraman ?

PINNOCH : Mais je sais pas, moi. Voyeur ?

ENFANT : Et pilote de course ?

PINNOCH : Dangereux ?

ENFANT : Et quand on est un personnage ?

PINNOCH : Ben, en solo, on se sent le roi.

ENFANT : Vraiment ? Le roi, comment il se sent ?

PINNOCH : En fait, je sais pas vraiment. J'comprends pas encore

vraiment sa psychologie.

ENFANT : Tu comprends pas ton rôle ?

PINNOCH : Non. J'imagine que j'me sens... pas grand-chose. Et faux dans ce pas grand-chose.

ENFANT : (*Rire*) Moi, j'me sens très bien. Je me sens comme quand je mange un œuf McMuffin. (*Cruel*) Tu sais pas c'que c'est, hein ?

PINNOCH : Ben oui je l'sais.

ENFANT : Dis-moi-le si tu l'sais.

PINNOCH : C'est... Je...

ENFANT : C'est ça. Un roi, ça mange pas d'œuf McMuffin.

C'est, c'est. C'est les McDonald's qui les fabriquent. C'est, c'est. C'est tellement bon. C'est salé. C'est gras. Mais dans le bon sens. C'est du bon gras. Au goût. Du gras qui goûte bon. J'en mange à tous les matins, même si je déjeune deux toasts beurre de pinottes avec des bananes dessus. C'est pas cher. C'est, c'est. C'est bon. C'est du pain. Comme un bagel, tsais, un pain anglais. Un muffin. Comme du seigle ou du sésame.

Ça laisse de la farine sur les doigts. Pis un œuf deux couleurs, pas mélangé. C'est pas une omelette, c'est pas dur non plus, c'est pas coulant, mais c'est mou, ça scouiche. Sans jus. Mais c'est pas une omelette, y'a de la viande. Moi je prends saucisse. « Saucisse Egg Muffin » que je dis, pis, pis là, ça va vite. Ma commande, ma commande à moi, à se passe de sa bouche à elle, Carole, au garçon. Les œufs sont déjà faits, on les garde dans des couveuses, comme ceux des poussins, mais les œufs sont pas vivants. C'est vraiment des œufs alimentaires. Y'a une grande plaque pour les saucisses. C'est comme une boulette écrasée de saucisse. Mais le mieux, c'est la tranche de fromage orange. Lui, il coule des fois. Le salé, c'est surtout ça. Je commande « pour emporter », et je paye avec mes

sous. Carole me sourit, elle dit « bye », je dis « bye, à demain ». Elle sourit un peu plus en bougeant la tête. Souvent, il y a quelqu'un qui entre quand je sors, alors je tiens la porte et je dis « bonne journée ». Je mange en marchant, mais j'attends le deuxième coin de rue avant de commencer parce que c'est chaud. Je finis la dernière bouchée en passant la grille de la cour de récré et j'ai le ventre qui ballotte. Je rote devant les gars parce qu'ils trouvent ça drôle. Je souris aux filles, mais elles rient parce que j'ai de la farine aux deux coins de la bouche. La cloche sonne, je jette le papier dans la poubelle parce qu'on recycle pas le papier souillé. Je m'essuie les mains et je rentre.

J'échappe à l'ordinaire. Je peux à n'importe quel moment me sauver dans mon ventre. Et c'est très concret.

(*Chantant*) :

Je m'en vais chasser le lion,
Je n'ai pas peur
Des fleurs,
Des belles journées Ensoleillées.
Oh non !
Mais qu'est-ce que je vois ? Un trône !
Je peux pas passer au travers !
Je peux pas passer su'é côtés !
Mais qu'est-ce que je fais ?
Je me sauve en l'air !

Une échelle de corde tombe du plafond, et l'enfant y grimpe agilement. Pinnoch hésite à y grimper lui aussi. Au moment où il décide d'essayer de l'attraper, elle est déjà hors d'atteinte.

Scène VI

PINNOCH : Je regrette cette mobilité que j'avais. C'est quand on est encore à l'étape de se chercher qu'on est le plus libre. Libre de revenir sur ses pas, de chercher à tâtons. De pas remplir notre corps, mais plutôt de s'laisser balayer de la scène par le vent, sans amarres. Ouain. Là, j'en ai marre.

NARRATEUR : Hélicoptère à tour de contrôle. Demandons retardement de l'atterrissage. Un grand objet bloque l'aire nécessaire. À vol d'oiseau, on dirait un... trône.

(Autre voix) : Permission accordée.

Pendant la réplique suivante, tous les autres personnages viennent prendre place sur le trône avec Pinnoch. Ils sont à l'étroit.

PINNOCH : C't'assez. On se cherche, on se cherche. C'est bien. Il faut se définir. Mais y'a des limites. À force de me chercher, je me suis trouvé. Ben, j'ai trouvé de quoi qui m'a convenu pis que j'ai adopté. Ma prison incarnée. Mon personnage. Ouain, ça fait longtemps que je me suis trouvé, sans le savoir. J'comprends ce que vous voulez me dire. Y'en a pas de narrateur, de bourreau. Je suis la synapse de personne sauf de moi. Je suis à la fois l'interprète et l'auteur, pis là, je vous avoue que ce pouvoir-là sur moi me fait *badtripper*. Oui, s'approprier une identité. Mais pas devenir un personnage ! C'est captif, un personnage ! Sans liberté ! Pis moi, j'ai choisi moi-même cet état-là. Tout ça (*désignant l'aire*), c'est ce que je décide de voir, de penser. Faut que j'me sorte de ma forme. J'en veux pu de ligne directrice, d'identité fixe, même si je suis pour recommencer à me chercher, à me questionner. À dire des âneries. C'est vrai, un personnage, ça peut pas s'tromper, pis là, pousser du nez. Si je me sors d'ici, je vais redevenir sans défense.

Mais je serai pas prisonnier d'un choix qu'on fait dans l'urgence. Celui de se définir.

L'hélicoptère va se poser. Parole de rien. Une scie. Donnez-moi une scie. Mon royaume pour une scie !

On lui donne une scie à chaîne.

C'est encore mieux, ça. Tassez-vous comme vous pouvez.

Il la fait démarrer et se met à scier.

Y'a des meubles qui rentrent aisément par les pores et les portes ouvertes. Mais ils poussent et gonflent de façon incontrôlée et les cadres de porte se mettent à détester leur stature, à refuser de se laisser franchir. Ils deviennent imperméables. Alors parfois, il faut défricher. Faire table rase. Oui, refuser de s'fixer la forme.

Donner d'la tête pis d'la chaîne dans ce qu'on aime. Tuer nos amours de plâtre. Cesser de déclamer. Réclamer.

Il scie aussi les personnages. Il ne reste bientôt plus rien que des petits morceaux de bois ou de chair.

Ok, j'suis prêt, là ! Prêt à partir. J'me suis trompé, c'est beau ! La scène est libre. Posez-vous !

Un hélicoptère jouet tombe du plafond dans la douche de lumière et s'écrase lourdement. Pinnoch le prend dans ses mains. L'objet est brisé.

Fuck !

L'enfant revient prendre le jouet.

C'est ça, ôtez-moi tous les moyens ! De toute façon, ça me dérange pas. Je vais finir par accepter et être heureux, je...

Son nez allonge.

FÉE BLEUE (*off*) : Ok, c't'assez. Farme ta yeule. Pis farme tes yeux, bébé. C't'assez. T'as compris. T'es libre.

Quitter le théâtre en feu

Elle descend en volant jusqu'à lui, le prend dans ses bras et quitte par le plafond.

FÉE BLEUE : Bonne soirée, m'sieurs, dames.

Noir.

Toccata et fugue en ré mineur

Geoffroy Delorey^{*}

Tout commence par Hubert Aquin *Trou de mémoire* — cinq c'est vraiment trop — les pages se disputent mes élans vers le haut tandis que le café noir descend au fil des lignes poudreuses d'une partition à cinq voix que je ne peux me résoudre à interrompre déjà ça commence mais j'ai menti dès le départ il n'y a pas de départ dans cette chambre sombre qui n'en finit plus de se reconfigurer — cinq c'est vraiment trop — et déjà je me sens aspiré et déjà sur le banc de bois de mon vélo déconstruit je contre les échos de la ville décomposée je contre le bourdonnement des claviers de l'orgue et de ma IBM électrique où le verbe se fait chair contre mes mains tachées de l'odeur fanée d'un fond judéo-chrétien et mon statut blasphématoire de Canadien français qui *damned Canuck* est toujours coupable de quelque chose je suis un mâle et ne suis donc pas innocent quand s'enchâssent mise en abîme points de fuite Romilda baroque labyrinthe jazz ruelles organiste Romilda nuit noire 132 voie ferrée Romilda et révolutions d'une roue cycliste sur Romilda une feuille blanche Romilda rupture

Toccata et fugue en ré mineur

rapt plus qu'autre chose dans l'étouffement de cette chambre rhésus plutôt des souterrains célestes visions d'anges clochards vagabonds à têtes brûlées et toujours je digresse je digresse contre ville à tête de rhésus qui espionne les bruits du sous-sol à travers les brumes anglaises de Montréal rue Durban dehors novembre suivant les disputes d'un jeu à anches doubles et d'un jeu à bouches en si bémol contre et je contre malgré le corps de Romilda R Pessoa trop tranquille qui attend au coin de toutes les rues et fume de ses yeux clos à ma fenêtre l'insoutenable paix de R Pessoa dont les paupières brumeuses et la bouche et les hanches vont au-delà de celles de n'importe quelle femme blanche et me rappellent celles de ma voisine d'enfance que j'avais imaginée tant de fois priant nue et mouillée comme une sainte Thérèse d'Ávila et déjà je révèle que je ne suis qu'un bâtard d'obsédé mais je reste insaisissable comme vapeur et corne de brume pour le lecteur qui ne sait pas encore lire

^{*} Cégep du Vieux Montréal

fenêtres et pages brumeuses peut-être mais surtout brouillard en forme de souvenirs où avec un ami à moi on sautait la clôture de la voie ferrée sur Rosemont dans une nuit repliée sur elle-même et on guettait les gyrophares et on est revenus avec des pinces pour la braver clôture sous les sifflements d'un train de marchandises qui déraillait devant nous ce devait être ma première expérience de train de marchandises et je me souviens avoir senti la même chose trois mois plus tard ou était-ce trois mois plus tôt quand il est parti caché dans la cale d'un paquebot pour peut-être ne jamais revenir alors c'était le peut-être qui comptait train de marchandises sur un kilomètre et déjà peut-être les Rocheuses peut-être les Adirondacks peut-être les Chic-Chocs nous étions déjà si loin et lui qui n'est jamais revenu *comment l'imiter*

car encore dans ma chambre —cinq c'est vraiment trop— je suis propulsé sur mon vélo dans ce fameux couloir d'hôtel *comment être ailleurs* à pédaler comme un monstre porte close porte close tous des chiffres 197 440 40 20 132 accélération force vitesse et voilà que je suis à Cap-Chat à pousser toujours plus loin vers le bout du continent sur les gaspésiennes des pentes les plus dures diable et je sue et gicle dans une nuit sans nom sous les cierges et les projecteurs encore des gyrophares et encore nuit brume porte close cache un soleil moi éternel qui transperce les murs en papier peint taché de l'hôtel et le drap immaculé de l'autel et baisse dans la nuit cathédrale qui me fixe de son œil de vitre transperce et la vois Romilda encore étendue sur son lit et revois mes mains pédales comme un monstre diable minotaure je suis à cheval sur la régularité de ma monture et demi mécanique je pignon chaîne et roues dentées je vapeur sommier et soupape je banc pédale et force de projection dans cette nuit d'un voyage au bout de la nuit qui dès le départ n'avait pas de départ j'hybride bicyclette à vent dans les couloirs mal éclairés de ses catacombes et ruellabyrinthes je dédale à toute vitesse insaisissable mais à tout coup la 132 revient sur ses pas

ça grouille toujours dans mon misérable appartement vide l'odeur du café noir d'encre noire d'une femme on pourrait substituer une chambre d'hôtel poignardée presque un saxophone roman noir mais *qui est je et qu'a-t-il fait* de ses mains encore et toujours ses mains comme symboles et l'œil qui voit et l'œil qui aurait tant voulu ne pas voir et l'œil polyphème dans le ciel noir d'un Caïn sans visage d'un Caïn québécois quelconque et son signe Damoclès sur son front qui fuit toujours l'œil céleste même si Dieu est mort dans une chambre d'hôtel sans numéro qui pourrait très bien être ce misérable appartement rhésus qui crie dans la nuit qui crie sans personne pour l'entendre que celui qui sait la nuit qui sait l'ange nu et le signe braqué sur son front tatoué par ses mains qui auraient pu tenir celles d'un frère des offrandes des drapeaux des canons mais qui n'ont pas réussi jusqu'à ce jour où elles ont tenu un couteau mains qui n'échappent pas aux remords mais *lesquels* mains qui serrent le guidon et traversent en ce moment le parc des Chic-Chocs sans quoi je se serait certainement jeté en bas d'un pont sans quoi je se serait certainement envoyé en l'air sans quoi je se serait certainement pris un verre de trop enlisé aliéné enterré vivant et aurait oublié son nom son je et aurait fini comme le personnage d'un roman noir encore un personnage

l'obscurité de la pièce décompose une nuit mouillée et ruisselle sur les mains pisseuses et saigneuses à vau-l'eau sous le pont Jacques-Cartier avale le vélo par le Saint-Laurent — cinq c'est vraiment trop— qui se jette dans la mer se jette poubelle pisseuse et fresque délavée mais tesson de verre reflète toujours les mains et l'œil et les yeux laissés ouverts de Romilda Pessoa marbrée qui ne brillent plus dans cette nuit polytechnique brouillée brouillard projecteurs et théâtre d'ombres course contre le vélo qui fuit toujours ce soleil qui n'en finit jamais de me coucher ce soleil accusateur ce soleil qu'il faut atteindre la fin avant la fin qu'il faut déjouer à l'aide de chaque jeu qu'il faut arrêter par vitesse et virtuosité mais encore les dents blanches de tous les saxophonistes et les doigts agiles cherchent à déjouer de leurs yeux rieurs ils rient noir des pensées jaunes accusent et renvoient toujours c'est toi ironie du sort quand c'est par moi que vient la nuit quand c'est de moi que sort la nuit nègre la nuit trompette organique qui me poursuit sur les dix-sept arcanes de la 132 qui s'allonge montre molle de merde molle et mes rêves surréalisent les vrais cadavres et les faux martyrs

dans le reflet d'une écriture architecturale d'une écriture contrapuntique les fenêtres opaques dédoublent le je au visage arraché le multiplient au rythme des regards en arrière et des flash-back et des regards *flashlight* et mais *qui est je* quand dans les rues africaines de Tunis volent en éclats des fenêtres ogives et des lanières de tissu quand volent les arabesques des pans de robes quand vole comme un voleur et qu'on voit dans l'ombre se refléter la silhouette d'un singe rhésus abâtardi quand *A Night in Tunisia* n'est plus le déboulement d'un sax ténor et d'une trompette paranoïaque crucifiés sous des projecteurs brûlants encore et toujours sous les regards espions des gratte-ciel qui apparaissent à travers la fenêtre réflexion quand les montagnes gaspésiennes vésuvent et remplissent les rues de Montréal déplaçonnées de fleurs d'asphalte grouillant rosaces des sables mouvants Tunis dédale de marchés improbables aux fruits étranges Tunis la nuit et ça sent l'oranger et ça sent l'étranger mort

l'air lourd de la chambre vibre encore des échos confondus des plaintes d'un train de marchandises à la quarte et du souffle d'un vélo casavant à la quinte – cinq c'est vraiment trop – quand autour défilent femme immaculée et femme fatale ami perdu et un gant de cuir noir aussi oublié sur le banc d'un café où on a rencontré Romilda encore elle *savait-elle qu'il était un obsédé* mais encore le barman regardait d'un œil transperce il savait il l'avait lu le barman est un bon lecteur mais la nuit continue de défiler et aussi les graffiti et les briques et les portes dans les couloirs et les sorties de la 132 qui tourne en rond et qui se jette toujours dans la mer ou en bas d'un pont dans une flaque qui ne lave jamais assez les mains pleines comme tatouées de l'odeur encore fraîche de Romilda parfum de pages d'un livre lourd d'encens cherche et cherche à savoir entre le livre et la réalité fiction *fiction* alors que l'encre est réelle alors que la tache est réelle alors que les mains sont réelles jusqu'au bout des doigts encore pleins de l'odeur tangible de Romilda doigts qui ressemblent de plus en plus à ceux d'un singe rhésus – cinq c'est vraiment trop – et qui s'acharnent à taper sur ces satanées touches et qui refusent de me laisser en paix et déjà je digresse lapsus mais qu'est-ce donc que je *quel je* tient tant à révéler

et encore je tente de quitter cette chambre où je projette je dans des envolées de phrases musicales vouées à mourir à être tuées par je qui met un point à tout mais qui est incapable de s'arrêter d'écrire se quintupler car je trahis je qui est un autre dédouble travestis et toujours je invente disjonction et tout ce que je raconte est à moitié faux mais pourtant il me semble que c'est bien comme cela que c'est arrivé et Romilda frémissante comme un point d'orgue qui rend je toujours coupable maudit sang de masculin français qui s'empporte toujours contre le féminin le meurtre oui quelqu'un l'a tuée Romilda R I Pessoa le châtiment est bien plus doux que le crime quand j'hétéronyme et pèse toujours sur ces maudites pédales sonores qui m'arrachent à moi-même et sur ces touches qui me propulsent sur les sommets du mont Albert en contrepoint et déjà je chevauche la locomotive de tous les trains de marchandises toutes destinations et déjà tous les je courent vers où je n'est pas loin de mes mains et de l'œil de tous les voyeurs qui lisent et espèrent entrevoir les organes de ma Romilda noire dévorée par tous les singes rhésus et toute l'Afrique et toujours c'est sauter qui compte c'est ailleurs vers une partition vierge où je et elle ne sont pas là où personne ne peut voir car je est cinq je est cent je est cinq cents et écartèle l'essence de je sur tous les trains je divise je dans toute l'étendue des possibilités mais toujours Romilda R Pessoa et toujours cette Afrique rhésus qui est partout et tremble face à face mais sans visage avec cet autre je organiste monstre qui s'accouche sur le buffet de ma IBM un je double et flou et trouble

le narrateur je espionne derrière toutes les fenêtres aveugles mes mouvements trop prévisibles comme un étudiant Raskolnikov déambule près de la Neva où se jettent tous les canaux mais déjà je raconte que je joue aux échecs contre Raskolnikov et perds toujours contre je et son reflet noyé dans les eaux de la Neva et sens que le plan devait aller de travers les plans vont toujours de travers de biais réfractions fractales et les cases et le vent Raskolnikov sens la fièvre je pue la fièvre — cinq c'est vraiment trop — et j'ai peur de tous les pharmaciens et j'ai peur de toutes leurs pharmacopées et j'ai peur de Pierre Ménard et de Pierre X Magnant qui sont les pires des pharmaciens aussi bien les jeter par-dessus les ponts et par-dessus les fleuves qui se jettent tous dans la mer d'une manière ou d'une autre mais Neva la mer *dans quoi se jette-t-elle*

espace soit vitesse contre les murs et les colonnes de cette chambre hostiaque la Gaspésie n'est pas assez grande le rail n'est pas assez long les cierges ne sont pas assez hauts les tuyaux ne sont pas assez nombreux les pneus ne sont pas assez résistants ni mes reins assez solides l'Amérique même est trop petite pour occuper toutes les secondes dédoublées libérées découvertes multipliées et grandioses dans cette rage infinitésimale qui découpe tranche dissèque la nuit en une multitude de coups de pédales de coups de tête de couteaux comme caractères imprimés dans les mains que mes yeux regardent toujours pendant que mon corps se déconstruit sur un littoral pendant que mon corps se jette dans la mer et que la mer se jette dans les yeux laissés ouverts et maintenant pleins d'éternité de Romilda R Pessoa inviolable qui pèse sur je tandis qu'un singe rhésus viole et viole désespérément et raconte ses dernières gouttes d'éternité au-delà de la mort au-delà d'une fin de la fin comme finalité d'une histoire qui dès le départ n'avait pas de départ sinon comment pourrait-elle ne pas avoir de fin et les coups de bassin rhésus qui BIG BANG sur ses seins fanés mouvements incessants inutiles du bras à l'abdomen quand la main tranchante rencontre l'immobilité souriante de Romilda décuplée Romilda accouplée dans chaque coup de pédale dans chaque coup de bassin dans chaque coup de couteau

dehors novembre la nuit pourfendue la nuit pleine de fentes la nuit de Terralba pénètre Montréal la nuit des *Dark Days* dévidée dans les souterrains des hôtels de New York la nuit afro-américaine noyée dans le rêve d'une nuit qui n'en finit plus sous le jazz baroque d'une Romilda morte c'est pire que d'être séparé en mille sans essence c'est la nuit de bout de continent c'est la nuit à bout de souffle c'est la nuit d'un chien errant filant la nuit au coton qui part comme les bernaches comme les monarques comme les canards sur l'étang de Holden la nuit d'hiver qui dure jusqu'à la fin qui ne peut pas arriver parce que je continue d'écrire parce que je ne me suis pas encore assez taché enseveli sous la phrase à la syntaxe entortillée fuyante infatigable réversible attachée à flanc de montagne parce qu'elle n'a pas le droit parce que c'est une spirale un cercle vicieux orbite vitesse vitesse dans les couloirs sans numéro de Romilda que je ne cesse de parcourir et nos souvenirs imaginaires d'accouplement que je construis et déconstruis autour d'une peur noire de ce que j'arrive au début de la fin d'une migration sans destination sans histoire et je me noie dans mon café et l'encre splish crache les doigts n'en peuvent plus Romilda

toutes les fenêtres opaques ruissellent de l'encre noire d'une nuit blanche tous les souvenirs obscurs déchirent une nuit pleine de cordes à linge qui ne sera jamais totalement nue mais toujours en train de se dévêtir jusqu'à l'épuisement jusqu'à la fin de la fin jusqu'à la coda jusqu'à l'apothéose ou l'apocalypse pendu dans une corde à linge tachée d'encre coulante d'encre qui cherche toujours le nœud de ce poème où tous les soirs je tue Romilda pour m'échapper de cette portée ces cinq lignes qui s'emmêlent qui ne mènent pas nulle part mais nulle part ailleurs qu'à l'auteur qu'à l'auteur réel et pourtant je s'y égare et elles le ramènent *da capo* me ramènent toujours comme la marée me ramène inlassablement vers moi vers lui vers celui qui écrit et qui se poignarde dans une tasse de café dans un couloir sans nom dans les coups de bassin dans les coups de pédales dans les coups de couteau et les coups de poing dans le vide de points d'orgue et d'interrogation vides mais pleins de l'odeur morte d'une chambre d'hôtel qui rupture mènent à la fugue rupture font se quitter soi et rupture nous y ramènent Tout commence par Hubert Aquin, *Trou de mémoire* —cinq c'est vraiment trop— Romilda est morte sur un chef-d'œuvre de Bach et c'est je qui l'a tuée de 12 925 coups de couteau et tout ça est pure fiction pourtant il me semble que c'est bien comme cela que c'est arrivé.

Jacob X

Carl-Keven Korb^{*}

Jacob X regardait les années s'écouler avant même de les vivre. Des heures misérables passées sous le porche, dans une morne immobilité, statue haineuse, à fixer un horizon insondable. Y allant de pensées cruelles, intenses et pénétrantes, puis cédant dans la seconde à toute l'amertume de l'existence. Il se sentait l'opprobre de ses pairs, mais demeurait trop fier pour sombrer complètement dans le désespoir, trop fier pour passer le point de non-retour. Alors il se mit à haïr. Systématiquement. L'influence comme l'insignifiance, la beauté comme la laideur, la pertinence comme le crétinisme. Parce que convaincu de ne jamais parvenir à jouir de son existence, mais tout de même persuadé de la mériter. Parce qu'incapable de trouver un exutoire à cette douleur poignante qui le rongea. La haine s'accapara son esprit, l'élevant au-dessus de ceux qui l'entouraient, accrochant un sourire goguenard à ses lèvres lorsqu'on l'abordait dans la bonté comme la malveillance, lui dictant l'irascibilité, l'impatience, la méchanceté. Parce qu'il y a une sorte de snobisme propre au cynisme, qui dédaigne méthodiquement la pitié et qui ne supporte pas l'offense.

Il se trouvait mal. Trois mille six cents fois par heure, la Seconde chuchotait à Baudelaire : « Souviens-toi ! » Mais à lui, elle laissait tomber dans un râle : « Qui se souviendra ? » La pensée de ne figurer dans aucun souvenir, de n'être inscrit dans aucune de ces annales que l'homme affectionne tant, de n'avoir jamais exalté puis terrassé le moindre cœur, la pensée de n'être ni magnifique ni infâme, un simple numérateur infinitésimal accolé au dénominateur

^{*} Cégep de Chicoutimi

terrestre, triste fraction dont le seul calibre serait celui pointé sur sa tête à son terme extinctif, le plongeait dans l'horreur la plus pathétique que l'on pût imaginer.

Mais toujours, pourtant, il allait. De par les rues et ruelles, à l'ombre des géants d'acier et de verre, fendant la foule anonyme, sans jamais oser se soustraire à la vie pour la simple raison qu'il était tout simplement incapable de se soustraire à ce fol espoir, si ténu qu'il n'en était depuis longtemps plus vraiment un, d'un jour bouleverser l'existence de quelqu'un, et d'ainsi accéder à quelque reconnaissance, positive ou négative, qui semblait si naturelle à tous. Il rêvait d'évasion, d'une course hasardeuse au-devant de l'immobilité, fantasme d'éclat, mais cette perspective ne semblait pouvoir que l'acculer davantage au bord de l'abîme, peu importe l'effort déployé.

C'est que Jacob X avait été frappé par le sort, dès la naissance, d'une façon des plus curieuses : il ne s'inscrivait pas dans la mémoire des gens. Bizarrie génétique, intervention occulte, non seulement personne n'en aurait eu la moindre idée si l'on s'était intéressé à son cas, mais personne n'en avait la moindre conscience puisqu'on l'oubliait aussitôt après l'avoir rencontré. Même son odeur était éphémère, ne daignant pas s'imprégner où que ce soit.

Alors qu'Éléonore X relevait de couches, les infirmières lui tendirent son fils, un Jacob X tout rose, fraîchement langé et pimpant de santé, mais la mère, plutôt que de le prendre dans ses bras, tomba dans une profonde stupéfaction apathique, les traits figés dans une expression confuse et effrayée. Sitôt qu'elle fut frappée de ce mal étrange, on s'évertua à inverser sa fixité cadavérique de mille manières improvisées et invariablement infructueuses, et on laissa moisir Jacob X sur un chariot d'étage, dans un tas de linge poisseux destiné à la buanderie. Oublié, déjà. Quant à Éléonore, toutes les

ressources du corps médical ne réussirent pas à déterminer la cause de sa singulière léthargie, et la pauvre finit ses jours dans un mouvoir glauque, vue sur cour arrière ceinte de fer, traumatisée. On n'y comprit jamais rien, d'autant plus qu'on ne la savait plus mère de qui que ce soit.

Jacob X célébra donc son entrée dans le monde des vivants de façon peu orthodoxe. Endormi dans son berceau souillé, masqué aux yeux du personnel par l'amas de linge, il entreprit malgré lui sa première exploration du réel, une longue promenade en chariot d'étage, à travers un dédale de couloirs aseptisés, au terme de laquelle il fut sans le moindre ménagement jeté par une chute dans une avalanche de chiffons et vêtements sales. Le sort, non content d'affliger Jacob X de ce mal dont celui-ci n'avait alors pas encore conscience, voulut qu'il heurte durement la paroi à son arrivée à la buanderie, et qu'il soit enseveli sous le monceau de tissu, si bien qu'on ne le secourut pas immédiatement. Il passa donc violemment, en un choc sourd et métallique, du sommeil à l'inconscience. Naquit une vilaine bosse à l'arrière de son crâne, témoin muette de son avènement qu'il ne s'expliqua jamais par la suite, car malgré la grande fragilité de son petit corps nouvellement né, l'accident ne lui ravit pas plus la vie qu'il n'altéra ses fonctions cérébrales.

Il fut recueilli par une buandière sénile, une vieille fille qui, plutôt que d'alerter les autorités compétentes, déroba prestement le poupon aux regards de ses collègues, l'enveloppa dans une serviette et le ramena chez elle sur-le-champ. Elle demeurait au bas de la ville, à l'orée d'un quartier industriel, dans une ancienne maison cossue d'une autre époque désormais en totale décrépitude, qui donnait au nord sur une cour de triage et au sud sur un terrain vague, jonché de containers, attenant à la façade arrière d'une gigantesque librairie commerciale.

Pour la première fois, la fortune sourit à Jacob X, bien qu'il mit des années à réaliser ce qu'avait de précieux cette ignare vieillarde : elle ne l'oubliait jamais. Pour une obscure raison, elle seule, semblait-il, était animée de la faculté de reconnaître l'existence de Jacob X. Bien plus tard, il se prit parfois à maudire la vie de lui avoir donné comme seul guide une cloche pareille, plutôt que quelque grand bourgeois qui lui eut garanti au moins une place dans le monde, un travail, quelque chose – mais c'était là malhonnêteté, car il aurait pu aussi bien périr dans la décharge, ou encore s'en sortir, mais n'avoir personne pour s'occuper de lui, et ainsi disparaître dans la souffrance.

La vieille séquestra donc Jacob X dans son antre et, au fil des ans, lui enseigna tout ce qu'elle savait de la vie – c'est-à-dire à peu près rien. L'hiver, afin de pourvoir la demeure d'un semblant de chaleur, la vieille pillait quotidiennement les containers et flanquait tout ce qui était inflammable dans l'âtre, du plastique rigide aux palettes commerciales, mais surtout du carton, du papier, et des livres. Tous les surstocks de la librairie adjacente finissaient en crépitations hérétiques dans le foyer de la buandière. Des auteurs les plus grands aux anonymes, sans discrimination, tous voyaient leur œuvre réduite en cendre, jusqu'au jour où Jacob X, alors que la vieille s'apprêtait à imposer les flammes à une poignée de bouquins format poche, eut soudainement l'idée d'arrêter le bras de sa mère adoptive, de s'installer au coin du feu avec les ouvrages ainsi sauvés, et de lire.

Les premiers récits qu'il parcourut ne lui firent aucun sens, mais il ne désespéra pas pour autant, puisqu'il n'avait en somme rien d'autre à faire pour tuer le temps, si bien qu'il en vint à saisir d'abord les mots qu'il lisait, et ensuite toute leur portée, et cette découverte le bouleversa. Il commença à comprendre que le monde

ne se réduisait pas à une bicoque croulante et à une austère gare de triage, qu'il y avait, à en croire les mots qu'il sauvait du feu et inscrivait dans sa tête, des horizons dont on ne voyait pas la fin, des étendues d'eau dont la vastitude dépassait toute imagination, et surtout, des hommes et des femmes, partout, de toutes sortes, des milliards d'humains tous aussi uniques les uns que les autres, qui foulaient le sol de la Terre. Ce fut un des seuls moments, dans toute la vie de Jacob X, où la joie s'installa dans son cœur défectueux, si l'on peut vraiment ressentir pareille chose lorsqu'on vit cloîtré dans une maison moisie des pignons jusqu'aux fondations, et que le seul contact humain possible est celui d'une vieille femme de jour en jour davantage déconnectée de la réalité. À partir de ce moment, chaque fois qu'il regardait par les carreaux jaunis de sa demeure ou qu'il se prenait à respirer une bouffée d'air vicié, accoudé à quelque poteau soutenant les grillages séparant son petit univers de la gare, il portait son regard le plus loin qu'il pouvait, et tombait dans de profondes rêvasseries.

Le jour de son dix-huitième anniversaire, un des premiers matins d'automne, Jacob X reçut un cadeau inopiné qui transforma complètement sa vie : il trouva la vieille buandière raide morte à côté de l'âtre. Il lui fallut un bon moment avant de se remettre de l'étonnement qui résulta de cette macabre découverte et, sur le coup, habité de mille souvenirs désagréables, frustré par l'ignorance crasse dont vieille aurait fait montre de son vivant, il omit de reconnaître qu'il lui devait beaucoup. Il remercia plutôt silencieusement la camarade, qu'il savait être la raison pour laquelle les gens meurent grâce à un livre dont il ne se souvenait plus le nom, puis il traîna la carcasse de sa mère adoptive jusque dans le foyer, y fourra des liasses de papiers dépareillés et craqua une allumette. Alors que les flammes s'intensifiaient, Jacob X, mal à l'aise, ne sachant pas trop comment on doit réagir en pareille occa-

sion, soliloqua gravement : « Tu disais que c'qui brûle, ben tu le brûles et pis c'est tout. Eh ben tu brûles, et pis c'est tout. » Alors il se tut. Ces quelques mots tinrent place d'éloge funèbre, l'âtre de tombe, et c'en fut fait de la mémoire de la buandière.

Jacob X devint donc seul et unique souverain de la maison croulante. Il passa les premiers moments de sa condition nouvelle à arpenter tous les recoins de son palais sordide qu'il connaissait pourtant par cœur, se réjouissant à cette perspective jusqu'alors inconnue de lui qu'était celle de la liberté de choix, du pouvoir décisionnel. Il pouvait maintenant vaquer à quoi bon lui semblait, occuper tout l'espace sans se faire houspiller, et enfin plus aucun livre ne serait brûlé par qui que ce soit quand il aurait le dos tourné.

Dès le lendemain, cependant, la demeure lui sembla horriblement vide. Passèrent encore quelques jours, et il n'eut plus rien à manger. Il réalisa alors à quel point la vie auprès de sa mère adoptive, bien qu'elle fut loin d'être parfaite, comportait son lot de sécurité – denrée non négligeable –, et il dut reconnaître qu'il savait, malgré ses lectures, bien peu de choses sur le monde extérieur. Il avait évidemment appris de la buandière qu'on se procure la nourriture avec les billets imprimés, et que pour avoir ces billets imprimés, il faut accomplir des tâches pour les gens qui en possèdent, mais jamais Jacob X ne s'était aventuré au-delà du terrain vague ou des grillages de la gare. N'ayant jamais eu de contact avec d'autres gens, il se trouvait bien embêté. Comment reconnaître ces gens qui possèdent les billets ? Il avait bien lu des histoires où des hommes travaillaient, mais cela ne demeurait tout de même que des mots, et puis la plupart de ces histoires dataient d'époques lointaines, bien différentes de celle de Jacob X.

Il se trouvait sévèrement accablé. Il fut étonné de comprendre qu'en réalité, la maison moisie, les grillages de la gare et la buan-

dière l'avaient soustrait à bien des soucis. Ces horizons dont on ne voyait pas la fin, ces étendues d'eau dont la vastitude dépassait toute imagination, ces hommes et ces femmes, partout, de toutes sortes, ces milliards d'humains tous aussi uniques les uns que les autres, qui foulaient le sol de la Terre; tout cela lui inspira soudain de la crainte. Mais Jacob X, torturé par la faim, ne pouvait pas demeurer là à ne rien faire. Il tenta tant bien que mal de chasser de son esprit ces inquiétantes prises de conscience afin de se concentrer sur la résolution de ses problèmes. Il lui vint à l'esprit que la vieille devait assurément avoir des billets en réserve quelque part, que le contraire eut été illogique, puisqu'elle ne pouvait avoir senti sa mort, et qu'elle en avait donc cachés pour subvenir aux jours qu'elle croyait encore avoir à vivre. Jacob X regretta profondément de ne pas avoir fait les poches de la buandière avant de traîner son cadavre dans l'âtre, et il commença son investigation.

Il ratissa la demeure de fond en comble, de l'étage au sous-sol et du sous-sol à l'étage, inspectant les moindres interstices, s'attardant à toute irrégularité douteuse dans la construction – une tâche d'envergure face à pareille vétusté –, pour se retrouver, au terme de ses recherches, avec une triste liasse de billets froissés en main et la frustration exacerbée de ne pas avoir fait les poches de la buandière. Il empoigna alors un sac de voyage rapiécé trouvé dans le foutoir poussiéreux au sous-sol, y fourra ses hardes et quelques bouquins puis, billets en poche, sortit.

À peine eut-il fait quelques pas hors de la maison qu'un violent désarroi le prit à la gorge et lui interdit tout mouvement. Il se sentit écrasé par l'ombre du bâtiment dos à lui, menacé par les grillages de la gare et par la gare elle-même, suffoqué par le panache de fumée s'élevant plus au nord. À sa droite, dans le lointain, des tours vertigineuses, étincelantes, séparées de lui par un univers résiden-

tiel inconnu; à sa gauche, la continuité manufacturière se perdant dans le néant; et quant à ce qu'il pourrait trouver derrière lui, au-delà du terrain vague, au-delà de la librairie, il n'osait même pas se le figurer. Il se surprit à regretter amèrement la buandière, à l'appeler au secours en son for intérieur. Une sensation aussi brève qu'aiguë. Un véritable coup de fouet. Passa un moment avant que son cœur cesse de lui marteler la poitrine et que les larmes ne menacent plus de jaillir de ses orbites. Ce fut la faim et l'ankylose qui le firent reprendre un semblant d'aplomb. Jacob X hésita encore un instant quant à la direction à prendre, puis il déduisit qu'il devait avoir davantage de chance de remédier à sa situation précaire s'il se dirigeait vers le centre de cette cité inquiétante, qu'il trouverait sûrement plus facilement son salut aux pieds des géants d'acier brillant dans le lointain qu'en respirant l'industrie à grandes bouffées toxiques, et prit donc à droite d'un pas incertain, sans oser jeter le moindre regard derrière lui de peur que le malaise ne le frappe derechef.

Il se dirigea donc vers l'est, sur ses gardes, l'œil à la fois avide et circonspect. La nuit tomba avant même qu'il n'arrive à s'extirper du secteur industriel, si bien qu'il dut s'orienter à l'aide des mille lumières des lointains gratte-ciel, vomies par autant de fenêtres, dont la constellation lui servait de carte. Il y avait bien une foule de panneaux multicolores, en bordure des routes, où glaner des informations, mais tous les noms inscrits ne disaient rien à Jacob X. Plus il s'avancait par les rues, plus le paysage perdait de son aspect cendré. Des véhicules, de toutes sortes de formes, s'entrecroisaient parfois sur son passage, mais à son grand étonnement, cela prit plusieurs heures avant qu'il ne fût confronté à un être humain en personne. Il voyait bien des silhouettes se glisser çà et là dans la pénombre trouée de réverbères, mais c'étaient toujours de brèves et distantes apparitions. À partir de ce point, il fallut peu temps pour

que l'environnement devînt franchement résidentiel, et à l'angle de deux rues obscures, pour la première fois depuis qu'il avait quitté son palais croulant, Jacob X s'arrêta.

Face à lui, à quelque trente mètres de distance, un homme allait d'un pas lent à sa rencontre. Jacob X sentit ses entrailles se tordre d'excitation et d'appréhension, et il ne put s'empêcher de fixer ardemment le visage de l'inconnu, tantôt plongé dans l'ombre, tantôt frappé par l'éclat d'un réverbère, dont les traits se précisaient en même temps que la jubilation de Jacob X allait grandissante. Les pensées s'entrechoquèrent dans son esprit, qu'il déployait tout entier à la recherche d'une phrase juste à prononcer pour entrer en contact avec ce premier être humain, exception faite de la buandière, qu'il rencontrait de toute sa vie. Le moment où les deux hommes arriveraient à la même hauteur approchait inexorablement, et Jacob X sentit le cours du temps s'altérer. Il perdit le fil des battements effrénés de son cœur, ne sentit plus les gouttes de sueur prenant formation dans les plis de son visage et coulant sur ses tempes, pas plus qu'il n'entendit ses désolants halètements cingler l'air nocturne. De fait, durant un instant qui lui parut une éternité, Jacob X n'entendit plus que le crissement des souliers de l'inconnu sur le dallage, le frottement diffus du tissu de ses vêtements, et sa respiration calme et monotone. Jacob X, lorsque l'homme arriva effectivement à sa hauteur, ne réussit pas à émettre le moindre son, et il regarda désespérément l'inconnu indifférent passer son chemin, puis disparaître dans l'autre direction.

Cette nuit-là, quelque chose se brisa au sein de Jacob X. Il se résigna à continuer son chemin, l'esprit vide. Il croisa bien d'autres gens, auxquels il n'adressa plus d'attention particulière, de peur d'être encore une fois horriblement déçu, et on lui rendit invariablement son indifférence. Il croisa un restaurant vide de clients, y

entra, commanda en évitant scrupuleusement le regard du commis, et ressortit avec un sac plein de nourriture chaude et odorante, ainsi qu'avec sa liasse de billets diminuée de moitié. Il continua illico son périple, dévorant sa pitance en chemin, troublé de savoir les billets imprimés aussi éphémères.

Jacob X atteignit le centre de la ville après le lever du soleil. Aux rangées de maisons et aux passants épars avaient succédé d'étourdissantes constructions, entassées les unes contre les autres, où un flot ininterrompu de gens et de véhicules se bousculaient sous une kyrielle d'enseignes tapageuses, dans un tonnerre de cris et de klaxons. Jacob X, brisé de fatigue, fut pris de vertige. Il fendait la foule d'un pas maladroit, ballotté de tous côtés par les ressacs de la vie métropolitaine, forcé de se heurter à des centaines de visages crispés, forcé de respirer leurs exhalaisons et d'entendre le grognement contrarié des uns et le mutisme angoissant des autres, les tympanes assaillis par tout le tapage de la ville s'éveillant, les os transis par la brise d'un automne fraîchissant. La panique le submergea, et il s'enfuit par une ruelle, sans se soucier d'une direction, repoussé inexorablement par le chaos urbain battant son plein, puis, à bout de force, il s'effondra à la base d'un mur, et s'endormit.

Jacob X fut ramené à la réalité par un son faible et aigu, un son ne semblant pas se lasser de contraster avec le bourdonnement de la cité sans sommeil. Il frotta énergiquement ses yeux endoloris, prit un moment pour mettre un peu d'ordre dans son esprit, pour réaliser où il se trouvait et se remémorer pourquoi il s'y trouvait, et fut pris d'un tressaillement vif et irrépressible. Il se leva d'un bond et s'enfuit au pas de course, d'où il était venu, accrochant au passage le couvercle d'une poubelle qui vacilla et vida avec fracas son contenu dans la ruelle. Des rats, probablement encore plus surpris

que lui, déguerpirent à toute vitesse par le caniveau dans une discordance de couinements ahuris.

Jacob X regagna les rues bondées et se fondit à la foule. Cette fois, il ne ploya pas sous le joug de la panique. S'il éprouvait encore un réel malaise, le sortilège était rompu. Il alla d'un pas traînant par les rues, et se vit malgré lui frappé par la contagion de l'indifférence populaire. Il arpenta le dédale urbain sans souci de logique, sans destination, repassant malgré lui aux mêmes endroits, comme si la cité fuyait au-devant de lui au même rythme qu'il enchaînait ses pas, comme si elle était animée d'une conscience propre qui s'amusait méchamment de le voir tourner en rond. Les mots d'un vieux récit américain qu'il avait lu devant l'âtre, des mots qui dans la circonstance accrochèrent un sourire narquois à ses traits, lui revinrent à l'esprit : « L'inconnu avait l'air parfaitement au courant des localités, et il reprit une fois encore son allure primitive, se frayant un chemin çà et là, sans but, parmi la foule des acheteurs et des vendeurs. »

« Je suis l'homme des foules... »

Un rire claironnant, d'une force sincère et superbe, extirpa Jacob X de ses rêveries. Une jeune femme, jambes nues jusqu'à la mi-cuisse, accotée nonchalamment à un poteau lui seyant comme un second vêtement, l'avait entendu soliloquer au sujet de Poe.

« Eh bien, l'homme des foules, qu'est-ce qui te plairait ? » Les capacités de Jacob X furent littéralement annihilées. Il plongea son regard effaré dans celui de l'inconnue salvatrice, cet ange improbable qui enfin brisait de sa voix l'insensibilité générale, qui osait le sauver des serres de la désespérance. Elle éclata tout à coup d'un rire qui parut surnaturel à Jacob X, un rire qui le pénétra par les pores et se logea dans ses chairs pour ne plus en ressortir. Elle lui

tendit une main aux ongles longs et noirs, et cette main le guida jusqu'à une porte sise dans une venelle sordide qui, sous l'influence des suaves exhalaisons de la jeune femme, sembla à Jacob X tout à fait enchanteresse. Il passa le chambranle d'instinct, mû par un impératif jusqu'alors étranger martelant violemment le bas de son ventre, l'esprit obnubilé par la nuque découverte, merveilleusement licencieuse, palpitant à un pas de lui. Il se laissa guider par-delà les couloirs ombreux pour finir planté en plein centre d'une pièce au plafond bas, simplement meublée d'un petit lit faisant face à une grande psyché richement ornée, au tain émaillé, insolite dans son contraste.

La jeune femme s'installa au pied du lit et commença à se dévêtir, visiblement amusée, sous la mine stupide de Jacob X. Elle n'était pas particulièrement belle, pas particulièrement laide – il y avait beaucoup de choses qu'elle n'était pas –, mais pour Jacob X c'était la chose la plus fascinante qu'il lui ait été donnée de voir. Il jubilait. Littéralement. Quelqu'un voulait faire partie de sa vie, quelqu'un croyait juste de le considérer. La jeune femme avait consciemment fait le choix de lui adresser la parole, de lui tendre la main, et Jacob X était tiraillé par mille sensations nouvelles. L'inconnue lui dit quelques mots, mais il ne les comprit pas : il n'était plus que vue et odorat. Il acquiesça vaguement, puis s'approcha du lit d'un pas lent et maladroit. La jeune femme fit glisser lentement son slip sur ses cuisses, dernier rempart de sa nudité totale, et lorsque le sous-vêtement acheva de choir sur le plancher, Jacob X sentit à nouveau s'altérer le cours du temps. La vision de la chair rebondie et l'odeur fauve émanant de la fine toison frissonnant au contact de l'air tiède lui firent perdre l'esprit. Il s'extirpa lestement de ses hardes et se jeta brusquement sur la jeune femme, s'accrochant désespérément à ses hanches, plaquant ses lèvres partout où il le pouvait, sans méthode, jouissant de sentir sa

peau en sueur adhérer à cette chose merveilleuse qui lui offrait de tuer sa solitude. Il sema en elle à la fois toute sa douceur et sa violence, toute sa douleur et ses gais espoirs. Il l'étreignit avec ardeur, d'instinct, les yeux embrouillés par les larmes. Il ne s'entendit pas hurler, pas plus qu'il n'entendit la jeune femme protester, cracher à son visage mille imprécations en le martelant de ses petits poings, et il alla s'enhardissant sans cesse dans sa danse grotesque jusqu'à son ultime effort.

Jacob X prit du temps à se rendre compte qu'ils en avaient fini avec l'acte. La jeune femme, tentant vainement de se dégager de l'étreinte, l'extirpa de ses songeries d'une gifle. Il se sépara d'elle et se mut gauchement jusque devant la glace, essoufflé, partagé entre l'orgueil et la honte. Le miroir renvoya à Jacob X le reflet de la jeune femme, assise de guingois sur le lit derrière lui, dont le regard le dardait avec irritation.

« Mon petit, va falloir que tu me paies cher pour ça. »

Jacob X se sentit brusquement réintégrer la réalité. Il n'avait jusqu'alors jamais songé à l'éventualité, pourtant inscrite en gros caractères dans les traits de la jeune femme, qu'il puisse s'agir d'une prostituée. Jacob X sentit ses joues s'empourprer sous le coup de la déception. Il se sentit insupportable de naïveté. On ne l'avait abordé que par souci pécuniaire, il n'était pas question de le sauver des serres de la désespérance, de l'extirper de l'insensibilité générale. Jacob X se rhabilla, farfouilla dans ses poches et tendit timidement à la jeune femme la demi-liasse de billets froissés. Elle le toisa amèrement, tendit la main à son tour dans un tressaillement de rage, puis lui lança l'argent au visage. Elle l'agrippa par le col et le repoussa contre la porte dans un flot brûlant d'invectives qui heurtèrent avec fracas les quatre coins de la pièce, et dont l'écho vindicatif meurtrit les pensées de Jacob X jusque dans le couloir, dans la

ruelle, jusque dans la foule anonyme. Plus loin, Jacob X s'engagea machinalement dans une autre allée déserte, s'étendit à même le sol en position fœtale, et s'assoupit.

Lorsqu'il se réveilla, il regagna la foule, encore, pour continuer son errance désœuvrée. Il s'appliqua à arpenter les rues de façon systématiquement désordonnée, se faisant un devoir de tourner dans une direction ou une autre à chaque croisement, et le sort, dans sa constance à prodiguer les mauvaises blagues, voulut qu'il revienne encore sur ses pas. Il ne rebroussa cependant pas chemin et, arpentant la rue, se prit à se remémorer d'autres mots de Poe qu'il avait sauvés du feu et inscrits dans sa tête, des mots qui s'appliquaient parfaitement au tableau qui défilait devant ses yeux : « Des prostituées de toute sorte et de tout âge, – l'incontestable beauté dans la primeur de sa féminité, faisant rêver de la statue de Lucien dont la surface était de marbre de Paros et l'intérieur rempli d'ordures... » Le passage en son entier défila devant ses yeux, et pas seulement comme s'il y était, car il y était.

« Je suis *carrément* l'homme des foules... »

Un rire claironnant, d'une force sincère et superbe, extirpa Jacob X de ses rêveries. La jeune femme lascive et rageuse, celle-là même qui s'était ouverte à lui pour ensuite l'éconduire sans ménagement, jambes nues jusqu'à la mi-cuisse, accotée nonchalamment à ce poteau lui seyant comme un second vêtement, le regardait comme on regarde quelqu'un pour la première fois, et ce regard aveugla Jacob X de désillusion. Il pouvait clairement y lire ce qui clochait chez lui, ce qui faisait de lui un être irrémédiablement à part du reste de sa race, ce pour quoi il ne pourrait jamais être le semblable de quiconque, et il fut submergé de poignantes réminiscences, d'un douloureux souffle d'affection pour la vieille buandière, dont la bêtise lui sembla de loin préférable à l'indéfectible indifférence du

monde. Il n'aurait jamais à répondre de ses actes, mais cette perspective, pour ce qu'elle pouvait avoir de rassurant, ne valait rien en comparaison de la reconnaissance qu'on lui refusait obstinément. Jacob X laissa la jeune prostituée à son rire stupide, désormais animé de la conscience de ne pouvoir s'inscrire dans la mémoire des gens.

Il continua à errer dans la cité des jours durant, volant et squattant selon sa fantaisie, rendant effrontément aux gens leur absence d'égards à son endroit, et la haine commença de sourdre en lui. L'abattement disparut progressivement pour se muer en une pugnacité malsaine lui dictant impérieusement de sans cesse bouleverser l'ordre établi, de repousser systématiquement les limites de l'acceptable. Il se mit à piller sans nécessité, à provoquer les passants, à fréquenter bordels et tavernes sans jamais payer, et on oubliait invariablement le moindre de ses actes, la moindre de ses paroles. Jacob X maintint son nouveau train de vie dissolu pendant des semaines, puis des mois durant. Il lui vint à l'esprit que quelque part, peut-être, il pourrait tomber sur une personne ayant cette même faculté qui faisait la valeur de la buandière, ou encore sur quelqu'un exactement comme lui, avec qui il pourrait vagabonder allègrement où bon leur semblerait. Il redoubla alors d'effort dans son entreprise anarchique, espérant vainement éveiller quelqu'un à son existence en perturbant son environnement. Mais cela n'eut jamais lieu, alors il se lassa.

Tout compte fait, Jacob X n'avait fui sa prison du quartier industriel que pour aller étouffer dans un autre bagne, et il en avait désormais marre d'attendre. Il est des gens qui considèrent que ce n'est pas une vie que d'être constamment en mouvement, qu'il est destructeur de sans cesse courir au-devant de son existence. Mais Jacob X savait d'expérience qu'il peut également être oppressant

de demeurer confiné à un seul espace. Il fut tout à coup écœuré de croupir dans cette jungle de béton, écœuré de sans cesse se buter à son reflet coupable dans le verre de mille et une vitrines, de s'abîmer contre la foule et les capots brûlants. Il décida de trouver son chemin hors de la ville, qu'il quitterait pour ne jamais plus s'arrêter. Il ne tournerait plus en rond. Il irait embrasser ces horizons dont on ne voyait pas la fin, ces étendues d'eau dont la vastitude dépassait toute imagination, loin de ces hommes et ces femmes, partout, de toutes sortes, loin de ces milliards d'humains tous aussi désespérants les uns que les autres, qui de toute façon étaient incapables de l'inscrire dans leur mémoire.

Mémo

Mathias Lessard*

Un être vivant est une mémoire qui agit.

Henri Laborit

_pourtant je croirais que c'est moi qui suis morte_que ma vie m'a regardée te voir m'ouvrir la portière _et nos larmes Jean_et nos larmes_je croirais que la vie m'a vue te regarder dans les yeux_remplis d'amour tes yeux_de tellement d'amour Jean que c'en est beau_je me sens exactement comme si_comme si j'avais plongé dans le canal_et peut-être que c'est vraiment le cas_peut-être que j'ai plongé vraiment_que je me suis levée_en balbutiant des larmes plein mes narines_Jean_j'ai peut-être regardé l'eau du canal et peut-être que j'ai plongé_je ne sais pas Jean parce que_que_je ne sais plus rien_je ne me rappelle plus...

dans toutes mes têtes on me borne à ne pas dépasser l'immédiat_à buter contre le rembourrage de ma propre tête_même si je pense à ce que je viens de te dire_on s'obstine à me le faire oublier_à rester fixe_j'occupe en tout temps toute la ligne du temps_dans ma petite tête je suis hier demain et maintenant_le plus étrange Jean c'est que_que je suis consciente de ça_du cheminement de_du cheminement de l'âge_et je me rends compte que tu sais toi aussi que je le sais_tu vois toi aussi le progrès_de la maladie_

(ALZHEIMER)

* Cégep de Saint-Laurent

_le recul_de tout ce que je savais_de toute cette mémoire-là_de toutes les chansons que j'ai apprises quand j'étais sur le rang des Sloanes_quand j'étais jeune_tous les gens que j'ai connus quand j'ai rencontré Armand_ton père_c'est aussi un recul de tout ce que tu m'as appris_toute l'éducation que j'ai eue grâce à toi_parce que toi_contrairement à moi_tu as pu aller à l'école_le fait que j'ai pu apprendre à lire grâce à toi_que tu m'as appris à lire c'est fantastique Jean_c'est tout ça que je sens qui s'enfuit de moi_que je perds_avec ma tête_comme s'il y avait un trou quelque part par où tout s'échappe...

mais tu sais ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air_parce que je peux très bien retourner chez moi_m'occuper de moi-même ça je sais encore le faire_tu sais Jean c'est juste quelques oublis...

ce que le Docteur a dit_que bientôt on va devoir m'enlever mon permis de conduire_moi eh bien je ne le sens pas que je perds mes facultés_des fois je sens que je me répète un peu mais c'est tout_ce n'est pas beaucoup plus grave que quelques oublis_je ne suis pas malade Jean_

(DÉMENCE)

_je ne me sens pas malade_je veux seulement retourner chez moi_chez nous Jean_parce que chez moi c'est aussi chez toi_c'est chez nous_Armand, toi et moi_te rappelles-tu Jean...

si tu ne veux pas me laisser retourner chez nous_si tu ne veux pas me laisser être libre_si tu tiens à m'enfermer chez les fous_Jean----tu ne le dis pas vraiment mais c'est ce que tes iris ridés semblent dire-----si tu veux absolument me forcer à retourner LÀ-BAS_dans le Centre de détention parce que tu crois que tu peux décider pour moi_tu penses que tu peux prendre la décision de faire ce que tu veux avec moi_alors_alors si tu ne veux pas me laisser être libre_c'est parce que tu ne m'aimes plus Jean_tu es méchant_

_tu as peur de_tu as peur de moi parce que le Docteur a dit que j'étais malade_

(FOLIE)

_tu sais que je ne suis pas malade Jean_je suis seulement fatiguée des fois_et toi tu penses_ tu penses que_que je suis folle-----non, maman, je ne le pense pas-----qu'est-ce qu'Armand aurait dit s'il t'avait vu_qu'est-ce que ton père aurait pensé_s'il avait su_s'il avait su que tu enfermerais ta mère chez les fous_chez les malades_

(ALZHEIMER)

_penses-tu qu'il aurait été fier de son fils_de toi-----ne parle pas de papa s'il te plaît-----moi_Jean_ta mère...

bon_c'est correct_je vois que tu ne veux pas de moi_tu ne veux pas me ramener chez nous_Jean_tu veux te débarrasser de ta mère_tu penses que je ne pourrai pas retrouver mon chemin jusque chez nous Jean_tu penses que c'est trop loin pour moi à partir du Centre de détention_peut-être que c'est vrai_peut-être que je ne sais plus comment conduire une voiture comme avant_mais je peux toujours me rappeler comment aller au canal_et tu sais très bien que je flotte comme une roche...

_comme_une_pierre_lourde_qui_charrie_toute_la_lie_du_fond_de_l'eau_pendant_qu'un_courant_fort_l'emporte...

-----maman a dit tout ça ou presque et elle me regarde et nous pleurons ensemble, dans l'auto, stationnés sur le bord du canal où elle a menacé de se tuer, sans vraiment le dire, juste en le sous-entendant, nos larmes se rejoignent, je la prends dans mes bras, elle me dit je t'aime Jean, tout est confus :

elle a pleuré en s'excusant et j'ai pleuré aussi

c'est la première chose qui m'est passée par la tête

j'ai poussé la portière en lui disant que si c'était ce

qu'elle voulait faire, se noyer, je ne l'en empêcherais pas

j'ai détaché ma ceinture de sécurité et j'ai allongé

le bras pour ouvrir la portière

j'avais les larmes aux yeux

je hais quand elle prend papa à témoin

lui qui l'aimait tellement

son Armand, son amoureux qui est mort il y a vingt-quatre ans

dans l'auto ma mère me fait des menaces et prend mon père en

otage avec ses mots

on revient de chez le Docteur après un diagnostic des plus tristes

son état de santé se détériore, je peux vous faire une prescription

qui va aider à ralentir la progression de la maladie mais sa mémoire va

commencer à fonctionner de travers,

ou plutôt à reculer,

il n'y a pas de remède pour arrêter la perte de mémoire,

c'est une maladie dégénérative et aucun médecin ne peut faire quoi que ce soit pour le moment

votre mère souffre d'Alzheimer M. Thériault.

on est allés chez un spécialiste qui a fait faire un test de mémoire à ma mère, elle qui a une si bonne mémoire pour tout : elle se rappelle la date d'anniversaire de Marie, la femme qui partage ma vie depuis peu, alors que moi-même je dois regarder dans mon agenda,

mais depuis quelques mois – je ne pourrais même pas fixer de date précise – elle peut oublier que le four au gaz est allumé et aller faire son épicerie ou bien oublier qu'elle m'a déjà appelé il y a quinze minutes pour savoir à quelle heure était son rendez-vous chez le dentiste déjà ?

*ce sont de petites choses qui deviennent de plus en plus agaçantes avec le temps, mais le constat fait par le médecin est la chose la plus dérangement, c'est lors de cette rencontre avec le Docteur que je me suis senti pris par les tripes, il m'a annoncé, en présence de ma mère, sûre d'elle, sûre de sa mémoire infailible, de ma mère assise à mes côtés, le Docteur m'annonce qu'elle souffre d'Alzheimer, forme de démence (**réduction des capacités cognitives qui entraîne une perte d'autonomie**)*

la réaction que j'ai eue est : NON ma mère n'est pas DÉMENTE, je le sais : c'est MA mère ! Qui êtes-vous pour oser planter dans notre cerveau familial, dans notre lien mère-fils, le germe d'une maladie ?

mon père m'avait fait promettre avant de mourir, il m'avait appelé dans la chambre qu'il occupait à l'hôpital, à moitié relevé sur son lit de mort, il avait perdu trop de poids – de forgeron massif de machines à coudre Singer il était devenu un lambeau d'hiéroglyphes fragile et décousu, mon père, Armand « Joe » Thériault, m'avait fait promettre de prendre soin de ma mère, sa petite Alice, c'est maintenant toi l'homme de la famille Jean. Je veux que tu lui donnes tout l'amour qu'elle t'a donné parce qu'elle n'en a jamais vraiment eu quand elle était petite.

toi et moi Papa on lui en a donné, Oui mais il faut que tu continues même quand je ne serai plus là.

j'ai promis, j'ai promis d'être l'amour qu'elle m'a donné, comme un échange, un troc d'amour, c'est la moindre des choses je crois, surtout que mon père me racontait, des fois, comme ça, pour que je comprenne certaines situations, que ma mère n'avait pas vraiment eu une enfance facile, elle avait grandi dans une famille adoptive dans les années trente avec un beau-père violent, une belle-mère absente pour elle mais présente pour ses vrais fils et filles, elle avait dû s'enfuir de « chez elle », fuir dans la campagne d'été la nuit de ses quatorze ans, dans les champs d'herbes folles, pour aboutir dans une autre famille, parfaite, celle-là, dans un canton voisin, une famille enfin correcte pour s'occuper de sa petite Alice, les souvenirs pénibles des quatorze premières années de ma mère la poursuivent durant toute sa mémoire, et les cinq suivantes, remplies de plus de joie, de plus de bonheur enfin, ces années-là n'arrivent cependant pas à éclipser les autres,

quand mon père me fait promettre de veiller sur ma petite mère, il m'en a déjà dit beaucoup sur elle, pendant mon enfance,

mon père meurt quelques jours après la promesse, ma mère perd son Amour, son Joe, mon père.

Jean me raconte son histoire par bribes. Un peu plus chaque jour. Il me raconte comment ses parents se sont connus. Dans une gare vers la fin de la guerre. Armand revenait de Petawawa, il était en permission pour quelques jours. Alice l'attendait avec quelques amies sur le quai. Quand elle l'a vu, son Joe, elle savait qu'il allait s'occuper d'elle correctement. Un homme fort comme ça. Le vingt-et-un août mille-neuf-cent-quarante-cinq Jean naît. C'est assez drôle de l'apprendre par sa propre bouche. Quand il est jeune, il a peur des fois parce que sa mère menace de se suicider. Mais elle ne le dit jamais ouvertement, toujours à mots couverts. Alice « aide »

Jean à faire ses devoirs. Elle s'assoit près de lui et ils font la lecture ensemble. Elle apprend en même temps que son fils.

Maintenant, Alice est dans une phase végétative, elle reste couchée sur un lit dans une chambre de la Résidence Cardinal-Ouellette. Tout à l'heure, Jean revient de sa visite hebdomadaire à Alice. Ancien professeur de français au cégep, écrivain à temps plein maintenant que son baby-booming lui a permis de prendre sa retraite assez tôt, Jean prend des notes sur un carnet qui l'accompagne partout. Il me résume parfois dans ses propres mots ce que sa mère a fait ce jour-là, les éclairs de lucidité philosophique qu'elle a eus. C'est exactement comme mon propre père qui prenait des notes lorsque j'étais petit et que je demandais pourquoi le soleil il arrête jamais de briller. Mais la différence est que l'enfant ici prend des notes sur le parent. Les rôles sont inversés. Toute l'histoire de sa mère, il me la narre à moi. Et c'est moi qui l'écris ici. La mère raconte au fils, le fils l'écrit dans un carnet, le carnet m'est lu. De la vieillesse à la jeunesse sempiternellement. Jean me raconte Alice par le biais de discussions quotidiennes sur tout et sur rien, au détour d'un sujet :

« [...] en parlant d'oublier, hier Alice en a trouvé une bonne, c'est étonnant la conscience qu'elle peut avoir des fois, malgré la maladie. je faisais comme chaque semaine quand je vais la voir, j'écrivais des mots en lettres majuscules dans mon calepin, assez gros pour qu'elle puisse les lire, au début c'étaient des mots simples puis je faisais des phrases. tu sais c'est grâce à moi qu'elle a appris à lire alors c'est un peu comme recommencer à le lui montrer. j'écris :

« ALICE »

et je lui montre le calepin et elle lit très lentement et très doucement :

_a_li_ce_

j'écris :

« ARMAND »

Elle murmure :

_ar_mand_

« IL FAIT BEAU »

_il_fait_beau_

puis quand j'ai écrit :

« JE T'AIME MAMAN. »

elle a d'abord lu les mots :

_je_t'aime_ma_man...

et elle a ajouté :

_moi_au_ssi_je_t'aime_Jean_

et tu sais quoi ? j'ai pleuré et je l'ai serrée dans mes bras en ayant peur de la casser, elle était plus fragile que mon père l'était avant de mourir, elle est vraiment rendue maigre sec, elle ne parle pas, tout ce qu'elle arrive à extraire de ses lèvres ce sont mes mots dans le calepin, elle est comme un fœtus, elle ne bouge même plus,

Et moi je vois en ce moment dans le regard de Jean qu'il transporte toute la misère de sa mère avec lui. C'est un sac à dos étrange que l'Alzheimer le force à trainer. Un sac très lourd mais très vide puisque c'est de l'absence de mémoire dont il est plein.

Jean se fait un peu le reporter secret, le journaliste de l'Alzheimer. Quand sa mère était moins atteinte, il essayait de noter tous les événements qui marquaient sa descente vers la démence, sa fuite vers l'oubli. Jean écrivait tous les faits, il tenait un journal privé des gestes de la maladie. Sans avoir un but véritable, il a commencé à écrire, à prendre des notes. Comme il a toujours fait avant et com-

me il fera sûrement toujours quand quelque chose le touche. Il prend des notes sur les oiseaux, sur ses petits-enfants, sur les saisons, sur Marie, sa conjointe. Il fixe, fige, marque la page au fer rouge, il transcrit et retranscrit sa mère, sa langue, les chansons héritées d'une enfance mi-ombre mi-lumière, les souvenirs, les cocasseries, les moments philosophiques de la maladie. Parfois, très souvent, puis toujours, les visites et les notes deviennent difficiles à prendre, car il faut essayer de se détacher. Jean m'explique que tout est lourd, difficile à supporter. Quand votre propre mère est convaincue que vous êtes son père, il est soit très difficile de ne pas rire ou très difficile de ne pas pleurer. Les jours où je le rencontre pour parler, on va manger dans un café tranquille. Il semble normal en apparence, fait quelques blagues, met à l'aise, mais son intérieur vieillit un peu plus chaque fois que je le vois et qu'il est allé rendre visite à « sa » Maladie. Il vieillit beaucoup trop, trop rapidement. Il garde un esprit clair et lucide, optimiste malgré les drames quotidiens car il lit. Il se documente surtout sur l'Alzheimer, mais ses lectures sont variées : des briques scientifiques aux essais écrits par des aidants naturels. Extrait.

Henri Laborit explique que la mémoire est le résultat de la codification des cellules du cerveau par un influx nerveux (synapse), une sorte de scarification du cerveau en lien avec les cinq sens : je sens une odeur de four à bois ; mon influx nerveux lié à l'odorat crée une cicatrice sur la surface d'une cellule ; la mémoire consiste alors en une reconnaissance des cicatrices permettant l'accès au souvenir, plaisant ou non, de la première fois ; la perte de mémoire ne serait qu'une impossibilité à reconnaître la première fois, les synapses d'une personne souffrant de démence du type de la maladie d'Alzheimer lient deux neurones totalement opposés : la personne souffrant d'Alzheimer subit une mauvaise connexion de

ses pensées et lie alors l'odeur de four à bois avec la naissance de son premier enfant ; le monde réel tel qu'il apparaît constitue un enchevêtrement de tous les temps, de toutes les mémoires d'un individu.

Et pendant que je lis ses notes, Jean me parle un peu de son père, Armand. J'écoute à moitié. Perdu dans mes pensées, je suis fasciné par le lien qui existe entre son métier-passe-temps d'écrivain et le travail de la mémoire. Jean stigmatise les feuilles de son carnet avec les souvenirs de sa mère. J'ai presque l'impression que c'est un travail d'aspiration, de capture. La mémoire est soufflée hors de la tête d'Alice, flotte et divague dans l'espace autour de son lit, l'Homme la saisit comme un chasseur de papillons, l'épingle encore vivante dans un petit livre et l'expose. Tous peuvent voir ce lépidoptère humain, l'engence de toute une vie d'Alice, de toute une vie mêlée dans le cerveau qui l'a vécue. Alice devient immortelle grâce à ce fils qui cristallise son passé. Jean devient l'attrapeur des pièces d'un puzzle infini qui se déroule et s'enroule ; Armand le regardera s'occuper de la mémoire d'Alice. Tu le rends fier, Jean, tu rends un père orgueilleux, avec ton calepin plein de mots, de souvenirs d'échappées, d'anecdotes, de tristesse, des pleines pages de lettres couvrant ta propre mémoire imbibée de ta mère, de ton enfance, de ton père qui te balance sur un genou, de ses grandes paumes de travailleur manuel, de ta tante Rosa et d'Alice qui rient derrière un camping-car, il fait soleil ton premier jour au Séminaire la pluie au printemps la musique le temps d'une banane au beurre d'arachide une victoire de basketball dans un gymnase rempli d'amis perdus seulement des noms qui restent rien d'autre des visages qui sourient parce que c'est la seule façon de te rappeler de ces sourires et tes deux garçons à toi qui ont grandi auprès d'Alice leur grand-mère et auprès de toi dans le même quartier Alexandre et Nicolas dans tes calepins ces noms-là sont plus réels plus tangi-

bles on peut presque les toucher mais un jour toi aussi Jean tu
 confondras tous ceux que tu as connus tous
 ceux qu'involontairement tu ne vois plus ceux qui sont
 oubliés déjà ou bien en surface flottant derrière les
 synapses Jean la fuite comprends – le bien est
 involontaire irréversible tu ne peux pas revenir
 rappelle - toi toujours pourquoi
 tu écrivais pourquoi
 tu vivais et rejoins -
 moi de l'autre
 côté

-----ma mère et moi nous pleurons encore, les yeux
 dans le creux de nos cous, assis sur les sièges de l'auto près du
 canal, la portière est toujours ouverte, je me souviens qu'en rou-
 lant, en revenant de chez le Docteur après un nouveau diagnostic
 déprimant, je me souviens qu'Alice s'est emportée elle m'a dit
 qu'elle _ se _ sentait _ bien _ qu'elle _ n'était _ pas _ malade _
 qu'elle _ ne _ faisait _ pas _ d'Alzheimer, elle s'est murée dans sa
 certitude de femme en pleine possession de ses moyens, sa domi-
 nance de mère face à son fils, je suis devenu gros de colère et de
 fatigue, Alice a encore menacé de se jeter à l'eau, je n'en pouvais
 plus, j'étais confus, j'ai ouvert la portière – c'est ça – et je lui ai dit
 vas-y mais elle a pleuré et j'ai pleuré,

je sais maintenant que ce qui m'unit à ma mère, c'est mon père,
 c'est Armand le forgeron, Joe, l'Amour qui vient du train,
 l'inconnu du quai, c'est lui qui m'a indélébilement attaché à ma
 petite Alice, ma petite mère, par une force incompressible que la
 perte d'une vie ne peut altérer, que le départ d'une mémoire ne
 changera jamais, je crois,

*je revois Armand sur son lit d'hôpital, alité par le cancer et je lui
 promets de veiller sur ma maman, peu importe ce qui doit arriver,
 peu importe le temps que je dois mettre,*

moi aussi je t'aime

Étoile fuyante

Antoine Morin-Coulombe*

« ... les temps sont sombres. »

Les volutes cramoisies évoquent pour moi un nuage pyroclastique; je m'y perds un instant, brûlée vive d'un manque voulu, à contre-courant du plus lucide des instincts. Elles m'entourent, m'embourbent, m'embaument. Dans l'apesanteur, je suis lourde. Je flotte, doucereusement d'abord, puis vraiment tendrement. Je sens les attaches de ce monde finalement cesser de me lester inutilement. J'ai toujours su les déjouer sans défier. Il fallait. Il fallait – je crois. Ça n'a plus d'importance. L'importance se répand autour de moi, sort de mon corps, de mon esprit, de mon être; et si je n'ai plus d'importance, pas plus que je ne m'en suis jamais accordée, peut-être voltigerai-je finalement pour de bon, en dehors du vrai, dans le maya paisible et nébuleux? Oui, je suis lourde en apesanteur, car je suis en chute libre, sans masse tellurique aucune pour m'attirer et me retenir à elle en jalouse amante du terre à terre. Mes poignets suintent si succinctement, sans sujétion sinon aux sbires célestes susurrant « salvation » en synopsies; c'est certainement cela : Serpent d'Éden, grâce soit mienne dans l'apogée de notre pacte. Je me suis ouverte pour toi : ouvre-moi le portail du Jardin que je puisse y fuir, à jamais hors de portée de la patte du *père* que je prive dorénavant de majuscule, libre dans mon rêve, libre dans le maya. J'immerge ma tête dans les eaux saumâtres de fluides corporels et hématisques qui emplissent la baignoire, mettant à jamais les

mélodrames de guerre en sourdine, le corps nu et vaguement potencé, pour ne sortir de mon cercueil de porcelaine qu'une fois l'éternité éteinte, plongeant dans ma chute libre, noyée pour mieux voler, loin, loin...

Je suis – libre.

Prédisposée à fuir, au sens où je l'entends? S'il avait seulement été du domaine du possible qu'on me le demandât, j'aurais fort probablement répondu par la négative. C'est que longtemps, si on autorise les « longtemps » pour décrire ma courte existence, longtemps, dis-je, j'ai nourri quelque espoir que ce monde m'accorde une place parmi ses candeurs. C'est que j'ai longtemps blâmé *son* indigence plutôt que *sa* personne elle-même. C'est que, vieillissant trop vite pour rester innocente mais trop brusquement pour m'assagir, je voyais encore en *lui* quelque chose d'aimé, quelque chose qui était sans doute instinctif, mais qui m'a poussée à attendre autre chose d'ailleurs – quoi? Ce dont j'ai cherché par la suite à me défaire : une réponse du monde. Une indignation du monde obtus comme aigu, du monde qui sait faire satire de ses travers les plus obscurs et dans laquelle les doctes se perdent en confortables élaborations scientifiques et en élucubrations métaphysiques, mais qui finalement reste aveugle aux horreurs qui lui sont inhérentes dans le réel, qui ne s'y intéresse que s'il y voit une esthétique, une utilité ou un divertissement quelconque. Le monde s'est sciemment fait aveugle à l'hideux et au douloureux dans lesquels j'ai grandi. Et puis pourquoi me justifier d'avoir voulu vivre? Le monde, lui, ne s'est pas justifié quant à sa passivité devant ma mort. Aurait-il fallu que la fillette que j'étais se fasse neurasthénique plutôt que de cacher sous des cols roulés ses ecchymoses? Aurait-il fallu que je refuse *sa* séquestration définitive, le troc de la discrétion contre l'impudeur, d'une classe où stagnent béatement maîtres et enfants contre une chambre chaude où pullule le vide? J'étais petite, mon âge ne

* Cégep François-Xavier-Garneau

comptait qu'un chiffre et je n'ai guère plus de souvenirs de l'extérieur, que des faciès sans visages, que des vêtements et des manières prudes et naïvement méfiantes.

Ceci dit, il serait de mauvaise foi de dire que j'entretiens une rancune à l'égard du monde. Il était aveugle et sourd, même avant que *lui* ne me bâillonne et ne me cache à sa vue. « C'est sa tare, au monde », disent ceux d'en haut. Mon imaginaire et moi l'avons contemplé, à la fin, avec un certain dépit surpassant la curiosité. Je ne le dis pas avec cynisme. De toute façon, le cynique est naïf : il entretient la croyance qu'un jour, le monde comprendra. Le réel n'avait déjà plus prise sur mon être. Seul *lui* en avait sur mes chairs, potentiellement parce qu'il était lui-même en dehors du réel, parce qu'*il* sombrait aussi dans une folie sienne. Et la seule idée de me détacher de *lui* était écartée par la souveraineté de *sa* détermination, de *sa* dominance physique, psychologique et fatidiquement paternelle. Si la robustesse de mes bras, le battement de mon cil ou les abîmes de mon regard n'y suffisaient pas, il fallait que je me liquéfie, que je me fasse volatile et lentement gazeuse, en sorte qu'*il* n'ait plus prise sur moi. Il fallait fuir. Fuir, plus que le monde – la réalité elle-même. *Antexistante*, il fallait que je me fasse *inexistante*. Il fallait que je ne sois plus.

Je n'avais d'aucune manière conscience de mon propre dessein lorsque je touchai pour la première fois à l'outil pour l'atteindre. Il est un précepte camusien qui veut qu'absurdement le moyen prévaille face à la fin; j'en fis l'expérience bien concrète, et sans divagations philosophiques. À l'époque, j'estime que je devais compter au plus six ans à ma vie.

Je contemplais le plafond parsemé d'étoiles phosphorescentes bon marché de ma chambre à coucher; dans la canicule, le ventilateur encastré dans la fenêtre de sous-sol forçait un mouvement de convection qui faisait en sorte que l'air chaud de l'extérieur circu-

lait en ligne droite pour caramboler à l'autre extrémité de la pièce longiligne, de telle façon que, devant mon petit firmament, les airs chaud et froid causaient inopinément ces patrons de réfraction qu'on observe les jours d'été secs et sans nuages à l'orée des toitures et de la chaussée. Les petites distorsions qui en résultaient avaient l'apparence d'un torrent dans lequel circulaient ces menues étoiles. Pour ajouter au choc des climats, le carré flamboyant de soleil qui filtrait de la fenêtre, dans un angle presque horizontal vu l'heure tardive, combattait vaillamment cette lueur terne, lourde et diffuse – céladon – s'immisçant par la porte ouverte. Parce qu'à ce moment-là, mon *père* ne prenait plus la peine de fermer la porte pour faire *ses* choses : je ne criais plus, je m'allongeais comme *il* me l'intimait et le laissait faire *sa* besogne, murmurer ces mots qui jamais n'avaient eu de perversion, car ils avaient peuplé mon enfance, et ces disgracieuses épithètes dont *il* m'avait affublée bien avant la genèse de ma mémoire. Je m'allongeais, ainsi, bras en l'air et cuisses écart(él)ées jusqu'à ce qu'*il* me demande une autre contorsion, auquel cas j'obtempérais sans mot dire, attendant sans patience ni impatience que cela se termine. Alors que son vaste dextre rampait sur moi d'une aine à l'autre et que, gaucher, son autre main s'occupait à l'innommable (dont j'attribuais le clapotis familial à mon torrent), je vis dans le mirage une étoile filer de la fenêtre vers la porte; de l'extérieur vers l'intérieur, du chaud vers le froid, et puis elle vibra avec fébrilité et disparut dans l'instant, comme elle était venue, marquant en moi une flèche du même mouvement, du réel vers le rêve. Un guide.

À l'évidence, je n'avais pas alors les capacités intellectives nécessaires pour comprendre que j'y avais vu un symbole, que la maigre ration de vie qui me restait serait tout entière employée à suivre cette divination vectorielle. Je ne crois pas à ce Dieu qui, avec des miracles, guérit un homme ou un peuple et dicte dix choses à l'un en en interdisant sept à un autre, à celui qui, à défaut d'en exaucer

les vœux, gratifie les pieuses prières d'une paternellement pittoresque paume au front : « c'est ce qui est le mieux pour toi. » Mais il y avait malgré tout quelque chose de divin (plus que divinatoire) dans cette étoile filante : elle était hallucinée – imaginée. Révélation – et révélatrice d'un sous-moi obscur. Du bout du doigt, je venais d'effleurer le maya. Trop faible, il m'était impossible de rabrouer ces mains entichées de mes lèvres; le monde étant sourd, je ne tirais de mes semailles de cris qu'une récolte d'ecchymoses, parfois mêmes d'écorchures; par mes pleurs, je ne faisais que gonfler un peu plus en *lui* le désir déjà turgescant. Mais j'avais une puissance, une potentialité : je savais me perdre dans le torrent d'une canicule ventilée. J'avais pu y voir une étoile filer, suggérer déjà que le moyen (l'étoile filante) puisse précéder la fin (le vœu). Je pouvais fuir. *Altius*, Sisyphé!

Des jours qui suivirent je garde la mémoire d'une chambre dont la normalité dépérit, de contours chaque jour moins équarris, d'un sous-sol sombre et froid – un pergélisol de bicoque – éclairé sporadiquement par une digression télévisuelle de la Deuxième Guerre mondiale et de moi qui suit l'étoile dans son sillage, attendant la fébrilité qui l'avait fait disparaître définitivement. J'ignorais alors tout du pèlerinage fantastique qui s'achèverait dans la tombe de porcelaine – et ce, jusqu'à ma rencontre avec le Serpent. Mais chaque chose en son temps : je n'en avais pas fini avec le réel.

Je m'en savais bien, cela dit. Lorsque mes mains devaient aller et venir au long de sa virilité, j'y voyais le pilotage d'un aéronef; j'étais un officier aérien – justicier d'une loi céleste – et la virilité, mon bidule, tenant en respect les goupilles des ananas américains et des mâche-patates russes, faisant de terreur taire les tirs des tigres d'acier allemands; toutes choses dont je ne soupçonnais en rien la correspondance avec la réalité se retrouvaient de près ou de loin dans mon monde à moi, nettement plus vrai et plus douillet, où le

temps cesse son cours à la demande et où il n'y a pas de génome qui puisse dicter la prédominance d'un homme sur un autre; pas de pères : il n'y avait que des petites filles et des jouvencelles.

Il y avait des cendres et des volcans aux colorées fioritures, des fleurs qui grandissaient à perte de vue m'exhibaient leurs pétales et se poignardaient langoureusement de pistils à réceptacles floraux, trombes et cyclones dantesques au cœur desquels je me dissolvais, le sol qui se dérobaient ou qui s'animait en golems de Gaïa, la fumée qui se fondait en un renard démonique se dévorant la panse et lançant la vindicative promesse du chaos, des orbes où dansaient des anges, des rails sur lesquels des poètes frappés d'obusite déposaient des cartouches pleines, des explosions triviales où je me perdais dans l'homogénéité des sons et des images, sublimement sublimée. J'échappais ainsi aux douleurs aiguës de *son* sexe me ramonant sans purge – car il attendit peu avant de commencer cet étrange rite copulatoire propre au vivant. Et il arrivait parfois que je sourisse, ce qui accélérât le processus; j'étais tôt débarrassée des haleines fétides et de sa masse aux dédales musculeux dont les effluves voraces se faisaient cercueils; alors je restais ainsi, dégoulinante d'humeurs glaireuses, émergeant lentement des couloirs des catacombes cryptiques caractérisant mes hécatombes imaginaires. Car quand la douleur fusait, mes rêves en étaient d'autodafés et d'holocaustes, d'une souffrance dans laquelle j'étais filtrée par le beau que la littérature s'affaire à y trouver, de Sophocle à Tchekhov. Comme on combat le feu par le feu, je combattais la douleur par la douleur et l'exclusion par l'exclusion. Et j'y excellais.

Avec la sincérité du recul, je me demande aujourd'hui lequel du monde extérieur ou du mien était *de facto* le plus onirique...

J'y songe, à cet instant où la vie et l'importance s'écoulent dans la baignoire, où la toilette a toujours été une futilité nécessaire prescrite par l'autorité paternelle et qui, on le devine, finissait souvent

en souillure aqueuse de toute façon; j'y songe, dis-je, et je me dis que j'aurais peut-être pu, à ce moment, faire ce bond décisif, franchir ces pores immatériels; que j'aurais pu disparaître au bout du torrent de mirages à ce moment si je n'en avais justement pas eu l'idée fixe. Mais je n'avais pas encore oscillé, je n'avais pas encore vécu la fébrilité de l'étoile.

Et de fait survint bientôt ce que je n'avais pu prévoir sans « génitrice » au nombre de mes conceptualisations – si je savais que le monde fourmillait d'hommes, je n'avais connu de mon conscient que *lui*, et n'avais pas encore associé l'idée de paternité à une provenance véritablement physique; la paternité, pour moi, était un droit illicite et intangible d'un fort sur une faible, et rien de plus. J'ai donc été nauséuse à m'en vider les viscères éveil sur éveil pendant un laps de temps qui m'échappe; j'y voyais des miracles de couleurs et de consistances qui stimulaient mon rêve, mais qui laissaient un inconfort subséquent qui faisait en sorte que je devais me maintenir dans mon maya, fuir mon corps au mieux de mes capacités, d'autant plus que l'odeur nauséabonde attisait *ses* passions. J'aurais dû perdre du poids, et enflammer proportionnellement *ses* ardeurs mais, au lieu de cela, je me mis à gonfler et de là provenait le véritable inconfort; si je mangeais trop, *il* me punissait de sévices buccaux pour que la douleur me coupe l'appétit. Or, la douleur d'une dent arrachée étant l'une des rares auxquelles je ne pouvais me soustraire qu'en y employant toute mon industrie – et encore. En sa qualité de douleur imaginée (l'imaginé étant alors le seul accès pour m'atteindre), la peur qu'*il* le fasse plus d'une fois me tenaillait toujours, me glissait inéluctablement et graduellement vers le réel encore, ce réel où je souffrais ses horions et son éperon. Je me privais de nourriture comme je pouvais, mais réalisai bientôt que cela troublait mes songes aussi, et que je m'enlevais conséquemment toute option de fuite. Mes membres et ma poitrine deve-

naient chaque jour plus maigrelets, tandis que mon abdomen enflait, même après que j'eus renoncé à mon régime ascétique.

Je me donnais quatorze ans (et je me les donne toujours) quand l'aménorrhée dans laquelle *il* me maintenait par sous-nutrition protéinique flancha fatidiquement. Les dérèglements hormonaux de l'adolescence et l'endorphine de mes rêves avaient physiologiquement comblé le déficit, et mon bas-ventre avait aussi suivi l'exemple du torrent, faisant migrer un cocon de moi en ligne droite pour le faire caramboler dans un triangle de féminité sans amour; il y avait trouvé les passions du *père*, s'était laissé embrasser, puis submerger par ses humeurs, et la même année, « quelqu'un était dans moi », comme *il* devait me l'expliquer après quelques mois pour justifier *ses* tremblements et *ses* jointures brisées rageusement contre un défaut bétonné du capiton des murs de ma chambre transfigurée. La conception avait découlé de la perversion; la fin avait fini par succéder au moyen.

Il me reste à l'esprit cette image de moi, assise en tailleur parmi les amoncellements d'immondices desquels seule la teinte me différenciail dûment, le visage en boursoufflement pourpre, tordant sur mon pouce la broderie décousue de mon unique robe jaunie de sueur et d'urée, moi qui *le* regardais sans le voir cependant qu'il allait et venait dans la pièce adjacente, son fusil de chasse à la main, un cliquetis m'assurant qu'il était prêt à cracher la foudre. Dans une brasse instinctive, je me propulsais parmi des couleurs suaves qui tordaient leurs silhouettes désirables les unes contre les autres dans un paysage kaléidoscopique infini, fluide et plein; je m'approchais d'un moyeu spiralé de cinabre pour y quêter de la chaleur, battais des pieds pour poursuivre un insaisissable blanc qui se dérobaient et se rompaient chaque fois que vers lui je tendais la main et, d'un kaki exubérant, je quémandais les odeurs putrides qui étaient si rassurantes pour moi. Je dormais sur le ventre pour tuer

l'intrus, pour faire rentrer cet émissaire de mon moi là d'où il venait. Aux vêpres du sommeil, des mains anonymes se tendaient vers moi et me parcouraient comme j'avais toujours été parcourue, en manière de parasite dominant son hôte; ces mains entraient en moi partout là où elles pouvaient entrer et extirpaient ce potentiel plénipotentiaire de mon être, le tiraient de moi, et soudain je portais en la cage de ma poitrine un fauve déchaîné, et je voulais tout à coup retenir cet espoir d'humanité, par un instinct que le monde aurait qualifié de maternel, mais qui était nettement trop déficient en associations pour qu'on y jouxte cet adjectif lourd de sens et inconnu en mon univers. Ces mains le tiraient vers les fournaies d'un cuivre incendiaire qui s'excitaient à la crémation, et je criaï des rais cyan et turquoise qui ricochaient sur la petite carcasse sanguinolente traînée par les mains. Et alors je revenais au réel, et je me trouvais affaissée parmi les déjections diverses, je retrouvais *son* ombre des cent pas, et la bosse qui toujours me soulevait les hanches et qui n'en finissait plus de prendre en expansion et en menace.

Et puis, *il* s'est approché de moi, alors que j'apprenais en silence à prendre mes racines dans la moquette, et puis *il* a pointé le canon vers moi, si près que je pouvais en voir l'âme et la petite rayure s'y perdant dans les ténèbres. De la lueur bleutée qu'*il* obstruait, je tirais du céruléen; des taches et moisissures de mon vêtement, je tirais un vert de chlorophylle; je me fis immobile et sèche comme une écorce. Le canon tremblait, menace dépassant ma canopée. La foudre enflamme le buisson, mais il lui est impossible d'esquiver, aussi lentement tournai-je mes puits oculaires dans leurs orbites vers *ses* yeux vacillants. *Il* me cria quelque invective rageuse. Mais les végétaux n'ont pas de notion du langage et je me conformais à cette nature idyllique. Sa lèvre tressaillait. Alors je pus entrevoir le pouvoir destructeur que j'exerçais malgré moi sur *lui*, mais je perdis vite cette prémonition en m'enfonçant dans mes sèves. Le pou-

voir était trop destructeur : pour *lui* comme pour moi. Mais je ne devais pas être capable de le nier indéfiniment, aussi étais-je vouée à y revenir. Pour l'instant, *lui* faiblissait et, moi, je restais de bois même quand la rosée humecta ses stomates oculaires et nasaux.

N'y tenant plus, *il* releva le canon à la verticale, murmura quelque inintelligibilité qui tomba de *sa* moue pour rebondir sur mes jambes rachitiques sans un bruit, sans un tressaillement. *Sa* botte se posa sur mon épaule et *il* la poussa doucement, sentencieusement pour que je m'allonge. Je levai mes branches et écartai mes racines, machinalement. *Il* me contempla un moment, et je vis dans *ses* yeux une haine ineffable, telle qu'*il* n'en avait pas d'excitation, telle qu'elle me tira un instant de mon rêve végétal pour me ramener, cruelle tentatrice, dans une réalité sombre, pestilentielle, et éminemment douloureuse dans l'imminence. J'y fus exposée suffisamment pour voir l'arme s'élever vigoureusement et désespérément, à la verticale, pour mieux abattre sa crosse juste en haut de mon mont de Vénus, dans une fraction de seconde explosive en puissance et en colère, et en désespoir, et en horreur. Je me pliai en deux, projetant au-delà de moi et au-delà des capitons une plainte déchirante, haute en hertz comme en décibels, supportée par une souffrance d'une atrocité telle que le français n'en permet pas une description brève. La fulguration me parcourut tout entière et foudroya jusqu'à mon âme, retourna mes yeux dans leurs orbites et j'enserrai ma féminité comme pour empêcher mon émissaire de s'en écouler. Je vis *son* ombre s'éloigner lentement, jeter l'arme à feu quelque part, et un tintement de bouteilles qui perça la sourdine de mes sens, et *ses* râles graves sans sens, ses plaintes bourruées. J'étais tordue, brisée, incapable de me détacher de mon corps meurtri, incapable de vaincre l'émoi que suscitait son départ, à mon émissaire, moi qui n'eus appris jusqu'alors qu'à me débarrasser du monde, qu'à faire de tout un étranger – à commencer par ma propre personne. Ce jour-là, je fus abîmée par terre, pleurant comme

j'avais oublié de le faire, de douleur à tous les niveaux, et de deuil. Du plus grand deuil : celui de ma puissance, celui de mon passage secret vers le néant, celui de ma fuite. J'avais troqué ce pouvoir contre celui que j'exerçais sur mon *père*. *Il* m'enferma derrière les capitons, comme *il* ne l'avait plus fait depuis des lustres, pour que je ne puisse pas entendre ses régurgitations éthyliques, et parce qu'*il* restait en *lui* suffisamment d'humanité pour souffrir à la vue d'une fillette à l'entrecuisse gluant de sang, qui n'arrivait plus à faire de ses pleurs ni sève ni rosée, qui ne pouvait plus plonger dans les couleurs et les sons, qui ne pouvait plus voler – qui ne pouvait plus fuir.

Et c'est cela que je réalisais avec le plus de douleur : le pouvoir que j'avais en était un bien réel : celui de me venger, celui de *l'*effrayer en *lui* faisant réaliser sa dépendance à ma personne, celui de *lui* montrer qu'*il* glissait inexorablement vers l'irréel, à mon instar – mais *lui*, ne le cherchant pas. *Il* m'était devenu très difficile de faire abstraction de mon être; tout à coup, je venais de gagner en importance, je n'étais guère plus auxiliaire – ni à *lui* ni à moi – et je devais réaliser peu à peu ma propre réalité, mon état physique comme mental.

Je m'aperçois en y songeant que ce qu'il me restait de connu et qui a fait en sorte que j'ai tenu était peut-être, justement, cette notion de fatalité, de devoir, d'inexorabilité qui m'accompagne depuis que j'existe. C'est qu'elle suggère mon impuissance. L'impossible à accomplir me rassurait. Je suis restée échouée sur le flanc des jours durant, immobile, sans réfléchir; c'était ma façon d'exister le moins possible. J'eus un peu d'espoir quand je réalisai que je m'étais suffisamment éloignée de moi-même pour ne pas entendre *son* entrée dans la chambre, pour ne pas sentir *ses* mains sur mes cuisses avant qu'*il* n'entreprenne de dégager le sang qui y avait coagulé. Maintenant que j'admire les dernières bulles solidaires quittant mes pou-

mons lentement vidés, que je les regarde percer la surface de l'eau devenue brunâtre et homogène, elles qui veulent rejoindre les leurs, je le réalise : c'est paradoxal que ce qui m'était espoir soit provenu directement d'un désespoir; rien, même cette horreur, ne pouvait calmer ses urgences obsessives, et j'étais condamnée – sur cela, je n'avais aucun pouvoir; sur cela, j'étais faible comme je l'avais toujours été; je reconnaissais cela comme marque de ma condition. Je rampais sur les traces du maya qui de moi s'était enfui.

Je ne sus pourquoi *il* m'avait déplacée sur le sommier ruiné faisant office de couche que lorsqu'*il* entreprit enfin de nettoyer mon sexe, car les tissus imbibés que je pus apercevoir dans un sursaut de lucidité attestaient de la purulence de ma féminité. Cela ajouta des lieues encore entre la fuite et moi. Mon état second découlait d'un état bien réel : j'étais sévèrement fiévreuse, infectée de l'intérieur en fait de vengeance du moi qui n'avait pas eu le temps de... Bref, il voulait me tuer pour ne l'avoir pas protégé. Dans mon arc-en-ciel aqueux retrouvé, je le regardais porté désormais par les mains érigées en trône et, sur son visage fœtal encore à moitié transparent, sans orifice et pratiquement sans protubérance, je lisais une haine plus profonde encore que celle qui avait abattu l'arsenal de Damoclès sur lui, à travers moi.

Il était désespéré. Par séquences, je *le* vis tremper une aiguille à tricot métallique dans un pot de plastique et faire sécher la goutte sirupeuse qui s'y était cramponnée, tournant lentement la pointe au-dessus d'une lampe à l'huile, en faire une boulette beigeâtre qu'*il* perça en biais comme pour lui infliger une plaie de séton. Puis, tremblant, *il* enfonça la tige courte, froide et métallique d'une pipe artisanale dans ma bouche, chose à laquelle je résistai peu, mais qui me tira de mon imaginaire. *Il* me boucha les narines et ferma ma bouche de *sa* paume, et je dus respirer le gaz brûlant et vicié qui sortait de *son* dispositif. Je m'étouffai; *il* me laissa cracher, puis

vomir une cascade qui ne m'émerveillait plus, et reprit de plus belle, quelques minutes encore. Alors la chaleur qui m'enveloppait comme un linceul se fit de plus en plus douce, moins hostile, et j'eus l'envie de sourire. Je sentis une caresse dans mon cou, mais quand je me tournai pour mordre, il n'y avait plus rien et j'étais seule dans la pièce, glissant à nouveau dans mes cascades; un monde de rocs flottants et de sépias géants dans lequel je déambulais sans loi. J'ai traversé une montagne par l'aval et je me suis trouvée dans une vaste plaine; je vis passer une interrogation somnolente, j'entendis le fusil de chasse échoué sur la causeuse, éclairé de brillants bruyants émanant de ce petit carré cathodique monochromatique affublé d'oreilles de lapin où un général pleurait la mort d'un chien après qu'on lui eût annoncé que les Allemands avaient tenu Dieppe, raffermissant leurs vues sur l'Union Jack. Quelque chose était différent : ma synesthésie était consistante. Je n'étais pas seule dans mon imaginaire, il semblait que le monde m'y avait suivie, n'abandonnant derrière que ma douleur (je sais maintenant, à froid, que c'était plutôt mon imaginaire qui avait été tiré de force dans le monde pour s'y substituer à la douleur).

Dans le Jardin, je reconnus une hantise bien réelle, fièrement lovée sur la causeuse. C'était le Serpent. Je distinguais clairement les disques dorés de ses iris reptiliens malgré la confusion nébuleuse qui pulsait dans mon crâne. Je m'approchai; *il* fut méfiant. J'entendis le *Père* : « r'tourne te coucher, tu peux pas marcher comme ça » ou « ne commets pas le meurtre de ton humanité » en langue fourchue. Je l'ignorai. Je tendis ma main à l'encolure couleur chair du Serpent et y déposai ma tendresse maladroite. Lentement, curieusement, il se dressa. J'appliquai plus de pression et entreprit de pomper son cou de haut en bas; ses yeux sans paupières s'allumèrent en même temps que le *Père* cédait. Le Serpent susurra sa suggestion sans sourciller des tendresses :

« Détruis-moi. Détruis-le. Détruis-toi. Fuis pour de bon. »

J'agréai aux termes du pacte. Et je l'écoutai. Je redoublai de vigueur à mon fervent traitement. Je sentais le Serpent frissonner. Comme il atteignait le paroxysme de son plaisir, je tirai à moi l'arme à feu. Ce n'est qu'en baissant les yeux sur mon visage inondé que mon *père* sentit le flot de peur monter en lui, marée autrement plus drastique et décisive que ses éphémères plaisirs. Le Serpent avait le canon sous la gorge. Et j'appuyai sur la gâchette pour répandre le Serpent, objet de mes tourments et sujet de ma vengeance, source de mon *antexistence*, outil de ma destruction dans l'asservissement; je fis en sorte qu'il se répande sur *lui* surtout, qu'*il* en connaisse le venin et en sache la corrosion, qu'*il* sente ce que ses infiltrations avaient en moi suscité de vil sans hybris. Ce fut *son* tour de laisser échapper une plainte que je vis plus que je ne l'entendis dans ma synopsis. Ô Serpent, *ses* agonies servaient-elles ta décadence? Mais *ses* cris continuèrent, et j'étais incapable de discerner quoi que ce soit et je m'enfuis, terrifiée, dans la salle de bain, les mains sur les tempes, fœtale à mon tour, sourde à ce que je ne voulais pas voir, cécité de détresse. *Ses* supplications étaient aiguës. *Il* ne pouvait plus se mouvoir. Je savais qu'*il* agonisait, comme son acolyte semé en moi qui, par-delà l'avortement, n'en finissait plus de me pourrir la vie – ce que mon émissaire n'avait pas eu étant employé à détruire son maigre homologue chez moi.

Je ne sais pas exactement quand ma main errante trouva le levier maladroitement poli du siphon. J'en garde ampoules et cloques de friction, dont le soulagement actuel dans l'eau cramoisie se fait de plus en plus lointain. La seule notion que j'ai des heures passées à forcer avec ce curieux instrument entre les doigts est celle d'une douleur diffuse dans l'abdomen. Peut-être, à moindre degré, celles d'une souillure à purger, de l'urgence d'en finir, avant que mes sens ne reviennent, de la supervision suffisante du Serpent.

Quand j'en eus fini, sans en être certaine, je rampai contre ce qui devait être mon cercueil de porcelaine, m'y adossai, pleurai pour me laisser faiblir et m'assoupis dans les derniers relents opiacés.

« Tu m'as détruit. Tu l'as détruit. »

Je ne l'avais jamais suivie. *J'étais* l'étoile filante, l'étoile fuyante. Moi aussi j'étais imaginée, ne faisait qu'un avec le rêve. Moi aussi, j'ai filé en ligne droite vers le froid ailleurs, du monde extérieur au vide intérieur.

« Il faut te détruire. »

C'était cela – cette reprise de la réalité n'était rien d'autre que la fébrilité de l'étoile filante qui quittait définitivement le monde réel.

« Il faut fuir. »

J'étais dans cette pénombre entre les rêves et le monde, qu'on visite ça et là dans les somnolences coupables, dans les ignorances affables, rances immuables – je n'ai jamais plus bougé que ces cécités immobiles.

« Tu peux fuir. »

Je dévissai le robinet. Une nuée vaporeuse s'en écoula. De l'eau bouillante. Je rampai jusqu'à la pharmacie, y trouvai le rasoir de barbier qui avait déjà officié à mes sévices, bourreau cutané de mes écorchures, mû par une volonté propre.

« Fuis. »

Le cadre de porte projetait les flashes de *son* drame génocidaire au-dessus de ma tombe, spectre stroboscopique. Mon *père* somnolait désormais silencieux – pour toujours – devant *son* jeu violent. J'en étais consciente. Je ne le sentais pas. Et tout autre vivant, tapi dans les fourrés du monde, ne s'en doutait pas, n'avait pas voulu voir, n'avait pas voulu tourner la poignée du bungalow, comme moi,

frêle, j'avais su le faire dignement avec celle du robinet du bain. De peine, je me redressai, entrai dans la transparence brûlante qui, nuée ardente, dévalait déjà la forêt carrelée jusqu'au drain.

La lame aurait son ultime service. Et moi, ma libération. Elle entra dans mes chairs, en entamant l'importance, la laissant filer en filets d'encre qui s'éclaircissait en flammes, de strobiles à méduses, en volutes qui évoquaient... la liberté.

Je fuyais. Enfin.

J'étais libre.

La guerre du monde extérieur disait, par-delà la porte, là où se trouvait l'immatériel de mon parricide reptilien :

« Général, les temps sont sombres. »

Les quatre heures du soir

Marc-André Poisson^{*}

Une femme referme la porte d'entrée derrière elle. Vous remarquez le froissement de son imperméable qu'elle accroche au mur du portique. Elle s'engage dans le salon. Vous reconnaissez la mère de vos enfants qui prend place sur le fauteuil face à vous. Elle vous manifeste en détails le contenu de sa fin de semaine en dehors du logis. *C'est la dernière fois que je vous quitte, toi et les enfants, dans des conditions improvisées.* C'est un fardeau qu'elle retire devant vous, sa libération miroite dans ses yeux. Pendant qu'elle célèbre sa résurrection, vous dépliez votre corps et l'étirez jusqu'au réfrigérateur dans l'intention de remplir un verre de lait. Par-dessus la porte de l'armoire climatisée, vous lui faites savoir que d'ici demain matin, il n'y en aura pas assez pour les céréales des enfants. Dès lors, vous arpentez la maison à la recherche de vos clefs, lui faites savoir que vous quitterez le domicile pour en dénicher quelques pintes.

C'est un ami bien avancé qui vous l'avait présentée au cours d'une soirée étudiante. Elle se tenait plantée à quelques pieds de vous, barbouillant la pièce de son regard diaphane. Progressivement, elle s'était retournée vers vous, votre ami vous la présentant encore une fois. Cette fille un peu grande partageait votre classe de quatrième année, où elle tenait le pupitre voisin du vôtre. Cette fille-là, les camarades essayaient de l'endommager plus que les autres, sans toutefois réussir le coup. Parfois, ils l'écorchaient si cruellement

qu'au soir, vous vous endormiez avec son fardeau de la journée, ayant en tête qu'en des circonstances plus favorables, vous auriez assez de courage et d'esprit pour la défendre et vous battre.

Puis, les années se sont succédé, vous êtes passés par la cinquième, la sixième, et elle a cessé d'exister pour un moment, du moins jusqu'au deuxième cycle du secondaire. Sur le coup, vous ne l'avez pas tout à fait reconnue, cette fille au débit franc que tous semblaient apprécier. Au premier appel d'assiduité, elle vous est revenue comme une claque corrigeant l'idiot. *Héloïse Garneau ? Présente.* Et elle n'avait physiquement pas changé, mis à part l'adolescente croissance de ses courbes et cette aisance sociale qui la recouvrait d'amabilité.

Pendant que vous égarez votre attention sur ces mémoires en apnée, vous posez finalement la main sur le cliquetis gisant au fond de votre manteau. Votre épouse propose d'aller chercher un gallon de lait avec vous. Vous lui assurez qu'elle devrait rester auprès des enfants puisqu'autrement, il n'y aurait personne pour leur jeter un œil après votre départ. Vous engagez vos bras dans les manches respectives de votre manteau. En reliant vos chaussures à vos pieds, vous soulignez à votre femme qu'un tel déplacement s'exécutera en peu de temps. Vous tâtez la monnaie abîmée dans l'une de vos poches, puis vous refermez la porte d'entrée derrière vous.

L'irrévérence de l'éclairage en milieu d'après-midi brûle vos paupières à mesure que vous glissez le long de l'escalier. Durant la descente, vous remarquez l'effacement des cernes d'eau dans la rue. Si la chaussée vous hisse ce tic heureux au visage, c'est que vous préférez la route lorsqu'elle n'est pas trempée, car l'abrasion des pneus secs confère aux voitures en marche un ronronnement apaisant. Cette respiration mielleuse vous fascine depuis si long-

^{*} Cégep régional de Lanaudière à Joliette

temps qu'il vous est difficile d'en associer correctement la provenance avec le bon souvenir. Dans les rangs familiaux, on raconte souvent que votre envoûtement serait génétique, ayant été fabriqué sur la banquette arrière d'une semi-compacte de location. Lorsqu'à chaque rassemblement, un oncle vous ramène l'incident, vous rigolez avec les autres, mais sans y croire vraiment. Vous êtes plutôt convaincu que cette attirance aurait débuté vers l'âge de sept ans, alors qu'il vous arrivait fréquemment de vous réveiller vers les trois heures du matin, de vous installer devant le téléviseur domestique et d'y regarder des films de poursuites et d'enquêtes. Les journées duraient péniblement plus longtemps, mais après coup, ces festivités nocturnes en valaient toujours la peine.

* * *

À la sortie du centre d'évaluation automobile, vous avez traversé le stationnement, les quatre voies du boulevard, puis avez ouvert la porte du centre de location. Vous avez abattu un papier sur le bureau d'accueil d'une claque si ferme que vous avez terrorisé la secrétaire. Cette dernière, perplexe, a relu à haute voix l'attestation de réussite vous autorisant à conduire un véhicule de promenade. Lorsqu'elle a levé les yeux, vous avez soigneusement déposé une mince cordée de papier-monnaie sur son comptoir. À son tour, l'employée a déposé un formulaire de location devant vous. En quinze minutes, vous étiez installé derrière un volant.

Vous avez d'abord garé la location devant la maison de votre copine. Possible qu'en refermant la portière, le coup sourd ait réverbéré jusque dans le salon de ses parents puisqu'elle a risqué un œil par la fenêtre. Quand elle vous a reconnu, Héloïse s'est jetée dehors, sur le siège passager, puis vous êtes repartis sur-le-champ. Durant les premières minutes d'intensité, vous avez partagé un pied de silence avec elle, cherchant encore les mots assez justes pour votre

exaltante frayeur. C'est que vos père et mère ont toujours condamné toute forme d'appauvrissement. Lorsque vous avez exprimé le désir de posséder un véhicule, votre mère vous a enrôlé de force dans son entreprise. *On achète rien quand on a pas d'argent*. Vous avez protesté. *On gagne pas d'argent sans travailler*. Vous êtes sorti de la boîte après deux semaines.

On ne peut pas dire qu'à l'époque, vous attendiez beaucoup des autres. Vous tâchiez plutôt de vivre simplement en vous contentant de peu. Lorsque vous étiez étudiant, le principe était facile à appliquer : vous occupiez des petits emplois saisonniers, vous fréquentiez le collègue aux frais de vos parents et vos passe-temps restaient fort économiques. C'est vers les dix-sept ans que vous avez réalisé qu'on vous imposait un certain luxe, que certains choix ne vous étaient pas présentés, en somme qu'on décidait à votre place. À la veille de la majorité, vous avez senti qu'il fallait arrêter l'engrenage, contrôler cette machine qui marchait, parlait et pensait à votre place.

Dès le lendemain de vos dix-huit ans, vous avez troqué les vêtements que votre mère vous avait offerts pour des habits de seconde main. Durant la même année, vous avez discrètement réduit vos portions en viande rouge. Avant même que votre père, qui citait le Guide alimentaire comme un pasteur sa bible, ne découvre votre manœuvre, vous aviez atteint un stade avancé de végétarisme. Évidemment, il vous était de plus en plus difficile de dissimuler l'usure de vos habits et un goût démesuré pour les légumineuses, si bien qu'un jour, vous avez dû leur dévoiler vos histoires. Ces révélations ont rapidement avivé les frictions familiales de façon exponentielle. C'est à ce moment que vous avez multiplié vos séjours en dehors de la maison. Au début, vous vous efforciez d'inventer des motifs d'exil pour les rassurer quant au bien fondé de vos escapades. À la

longue, vous ne laissiez qu'une notice vaguement signée sur la table de la pièce commune, pour finalement ne laisser aucun signe de vie.

Quelques jours avant l'été, vous êtes parti, cette fois sans revenir. Vous avez trié vos articles personnels, rangeant ceux de première nécessité dans de larges boîtes de carton. Par peur d'écorcher l'intérieur d'une voiture de location, vous avez demandé à un ami qu'il conduise vos caisses cartonnées jusqu'à votre appartement. En ce qui concerne les autres articles, vous avez éparpillé un peu partout ce qui pouvait retourner à la communauté, ce qui pouvait être recyclé, ce qui pouvait être ramassé par les éboueurs, etc. Même si vous avez insisté, vos parents n'ont rien conservé.

Le jour de votre départ, votre mère n'est pas venue vous saluer parce qu'elle avait trop d'ouvrage dans le jardin. Bon joueur, vous vous êtes quand même dirigé vers la cour arrière pour l'embrasser une dernière fois, sans toutefois y parvenir puisque votre père vous a arrêté au milieu de la maison. *Ta mère est trop occupée aujourd'hui.* Votre père fixait obstinément son regard sur le mobilier. Aucune accolade, aucune poignée de main, rien qu'une pression du silence au fond de la gorge. Ce n'était plus votre départ, mais votre éviction de leur maison.

Au milieu de vos études supérieures, vous avez senti qu'un diplôme ne vous rendrait pas plus heureux, que si ça se trouve, vous devriez en faire plusieurs avant d'atteindre le sentiment de satisfaction. Le problème, c'était que vous aviez trop de centres d'intérêt. Lorsque vous fréquentiez les cours collégiaux, vous avez changé de branche à trois reprises. Au sortir du cégep, l'illusion d'avoir enfin

choisi votre futur domaine de travail s'est estompée lors des choix de cours universitaires. Devant tant d'opportunités d'apprentissage, vous vous êtes coché une grille si éclatée qu'à la fin de la première année, l'établissement vous a conseillé de faire un diplôme à la fois. En toute courtoisie, on vous demandait de choisir un seul programme et d'en suivre les cours obligatoires. Vous vous êtes inscrits en psychologie de premier cycle.

Vous avez commencé un certificat en scénarisation cinématographique, que vous n'avez pas terminé. Vous avez ensuite préféré le baccalauréat en biochimie qui, lui non plus, n'a jamais été complété. Au bout de cinq tentatives universitaires, vous étiez au bout de vos économies, dans une impasse où le renoncement s'annonçait comme la dernière solution. Héloïse étant sur le point de terminer son diplôme en géographie, il fallait de toute façon que vous trouviez l'argent nécessaire à l'acquisition d'une propriété. Fort heureusement pour vous, avant même que ne commence votre quête d'emploi, une entreprise vous a contacté début septembre pour un entretien d'embauche. D'abord un peu perplexe quant à la provenance de l'invitation, vous vous êtes finalement rappelé avoir rempli plusieurs demandes d'emploi durant la dernière rafale printanière. Enthousiaste par l'opportunité inespérée, vous vous êtes donc présenté à l'entrevue. Malgré votre léger manque d'assurance, on vous a quand même offert le poste. Le lundi suivant votre embauche, vous aviez déjà abandonné tous vos cours universitaires et étiez prêt à travailler en tant que commis de bureau.

Jusqu'alors, le fonds d'études amassé par vos parents vous avait servi à vivre sans travailler durant les semestres universitaires. Il fallait toutefois vivre maigrement, réserver les dépenses pour l'essentiel, l'appartement, les repas à préparer, l'électricité, le transport en commun, le téléphone et le câble. Même avec ses prêts étudiants, Héloïse arrivait difficilement à vous indemniser pour le

logement, la nourriture et le reste. Par conséquent, vous aviez d'un commun accord renoncé à toute forme de luxe. Vous aviez quand même instauré une exception à la règle pour les occasions particulières, comme les anniversaires. *Dix dollars ou moins pour les nécessités morales*. Sauf qu'à votre sortie du cycle universitaire, vous n'avez pas attendu d'occasion particulière pour abolir la règle et lui offrir ce dont vous rêviez depuis des mois : une ballade sans but fixe, trois jours de voiture louée, de cuisine rapide et d'endroits à visiter.

Malgré la fréquence de vos promenades en voiture, vous avez toujours gardé en tête l'objectif d'une maison et êtes parvenu, au bout d'une année, à amasser pas mal d'argent. Dès qu'Héloïse a obtenu son baccalauréat en géographie, vous avez commencé à visiter des maisons. La semaine, vous étiez commis de bureau pendant qu'elle cherchait un emploi de géographe. La fin de semaine, vous partiez tous les deux pour sillonner les nouveaux développements d'habitations. Vous parcouriez tous les petits encadrés dans les journaux, épluchant tout ce que la Toile pouvait vous offrir d'avantageux. Graduellement, vous vous êtes circonscrits aux domaines de maisons plus abordables. Vous étiez sur le point de faire affaire avec un professionnel de l'immobilier lorsque vous êtes tombé sur la bonne maison. Elle appartenait à un vieux couple dont le mari, sur le bord de la retraite, avait perdu son emploi. Ne disposant pas de caisse de retraite assez substantielle, ils étaient forcés de vendre à un prix insignifiant. *On aime mieux la vendre à des jeunes gens que de la redonner à la banque*, chevrotait l'homme durant votre visite des lieux. Pendant que l'homme associait chaque pièce avec le souvenir de ses enfants, sa femme se balançait dans la salle commune. Elle regardait attentivement un chêne démesuré qui poussait devant la maison. Légèrement anxieux, vous avez quand même signé.

Dans la région où vous alliez habiter, la demande en ingénieur géographe était pratiquement inexistante. Certes, on offrait deux ou trois postes d'enseignant en géographie, mais la nouvelle réglementation concernant l'enseignement exigeait un certificat en pédagogie, ainsi que deux années d'expérience en éducation. Héloïse a donc rempli une demande d'admission pour l'université à distance et elle s'est inscrite sur les listes de suppléance. Entretemps, vous vous êtes établi une bonne réputation en tant que commis de bureau. À force de ne refuser aucune tâche et d'accomplir votre besogne avec minutie, le directeur général a jugé bon de rehausser votre salaire. Dans les rangs de l'entreprise, on parlait déjà de votre ascension vers l'échelon supérieur. Avec vos rétributions et les chèques parentaux qu'Héloïse recevait pour ses dépenses scolaires, vous arriviez à vivre dans une certaine aisance. Aucun surplus d'argent, mais aucune dette : la maison se payait graduellement, vous n'aviez jamais faim et les sorties occasionnelles connaissaient un rythme agréable. Puis, le premier enfant est arrivé.

Vous saviez vaguement qu'elle avait changé de marque contraceptive. Apparemment, les différents dosages des compagnies pharmaceutiques avaient suffi à chambarder son cycle, contraignant votre couple à l'accident de conception. Quoiqu'un peu égaré dans vos sentiments lorsqu'elle vous a dévoilé l'heureux incident, vous étiez fort emballé par l'opportunité d'être père. C'est quand Héloïse a paru embarrassé par votre engouement que vous avez réalisé l'ampleur du pépin. Vous vous êtes rappelé le bien-être de ses parents. Probablement qu'ils chercheraient à discréditer tout jeune parent n'étant pas marié, même s'il pouvait s'agir de leur propre fille. Afin de la détourner de ses craintes, mais surtout de l'avortement, vous lui avez rappelé vos années de fréquentations et tout l'amour dont cet enfant pourrait profiter. Vous avez souligné qu'après avoir surmonté bien des épreuves en vie commune, vous

n'envisagiez pas la vie sans elle, que le mariage consoliderait ce qui existait déjà d'inaltérable entre vous. Bref, le mois suivant, vous étiez sur le parvis de l'église, en route vers les noces, vers le plus gros mensonge qu'il fallait construire pour les parents d'Héloïse.

C'est bien connu, le premier enfant est toujours enseveli d'attentions et de cadeaux. Le vôtre n'échapperait pas à cette tradition de l'excès. À sa naissance, on vous a donné l'équivalent de trois garde-robes de vêtements, des centaines de caisses de couches, un millier de petits pots de purée, de contenants de purée réfrigérée, de petites bavettes, de petites cuillères, de petites débarbouillettes, et un nombre incalculable de petits accessoires, des petits hochets, des petites pattes tricotées à la main, des petites automobiles, des petits animaux en peluche. Au moins trois fois par semaine, vous étiez invités à des repas *pour voir la binette du beau petit bébé*. Parents, amis et collègues se sont arraché votre enfant pendant plus d'un an. Puis, à quatorze mois, le jeune garçon a attrapé une vilaine maladie contagieuse qui vous a forcé à l'écarter de tout contact extérieur. Au terme de sa guérison, soit deux mois plus tard, vous avez tenté de rappeler vos amis, de renouer la complicité qu'ils avaient eue avec votre enfant. Tous sans exception avaient des empêchements, trop d'ouvrage à faire dans la maison ou bien un parent gravement malade dont ils devaient s'occuper. Les grands-parents du petit vous ont visité quelques fois, sans jamais rester plus longtemps qu'un café.

À force d'être reçus pour souper, d'être engloutis par les vêtements, les pots de bébé et les couches, vous n'aviez pas encore expérimenté le coût d'un enfant. Maintenant que la foule d'encouragements s'était dispersée, vous étiez seul à vous occuper d'une femme sans argent (ses parents avaient coupé les vivres scolaires lorsque votre

garçon est né) et d'un enfant sanitaire instable. En toute humilité, Héloïse avait mis en suspens sa carrière de géographe pour se concentrer sur l'éducation du petit. Vous étiez donc en charge du revenu familial, mais votre salaire n'était pas suffisant pour nourrir trois bouches. C'est pourquoi vous avez redoublé d'efforts au travail. Suite à vos communes absences pour enfant malade, vous deviez regagner l'estime que votre supérieur avait pour *sa meilleure recrue*. Vous avez accepté toutes les offres de travail supplémentaire, ce qui a eu un large impact sur votre vie familiale. Votre femme vous reprochait de ne pas être assez présent à la maison. Pourtant, vous sentiez qu'elle souffrait de sa condition misérable, presque autant que vous étiez affligé par la crainte de ne pouvoir nourrir votre enfant. Vous ne pouviez supporter le garde-manger presque vide, ni le peu de jouets que possédait votre enfant, et ces éléments ont joué pour beaucoup dans votre acharnement au travail. Puis, le deuxième enfant est arrivé.

Vous scrutez les dates de péremption qui sont imprimées sur les pintes de lait. Dans votre tête, vous calculez la date d'aujourd'hui et la faites correspondre aux pâles caractères. Vous empoignez le carton qui expire dans trois jours. Vous le déposez sur le comptoir du dépanneur. Le vendeur vous parle du beau temps, de la hausse des taxes ou du prochain tirage de la loterie nationale, vous n'en savez pas grand-chose. Vous apaisez sa cordialité avec un vague sourire de politesse. Il vous souhaite une agréable journée, vous tend votre sac et vous sortez dans le fracas des grelots d'entrée.

Assis sur le banc du conducteur, vous ouvrez l'encolure du carton de lait. Vous vous abandonnez à son contenu, le laissez descendre en violentes saccades. Vous démarrez le véhicule, l'amenez jusqu'à

la sortie du stationnement. *La maison est à droite. Tourne à droite.* Le volant tourne à gauche, reprend sa position initiale lorsqu'il fait face à l'autoroute.

Désormais, il n'y aura plus de départs à l'improviste. C'en est terminé de vos demi-nuits à guetter la rue depuis la fenêtre du salon, terminé de vos réponses évasives pour rassurer vos enfants, terminé de ces jours où l'incapacité de manger surpasse la faim

Votre pied pourrait traverser le sol. Vos mains font vibrer le volant, ce qui empêche la lecture des cadrans. Les autres voitures ont disparu. Votre amour, vos enfants, n'existent plus. La route n'a plus de fin.

Hans approuverait

Catherine Ricard-Poulin *

Et puis il faut savoir ce que c'est que de se réveiller avec l'odeur de Fabien et de Hans sur soi, il faut être un de nous trois pour saisir ce que signifie s'appartenir complètement, se partager tout à fait, sans avarice; eux qui me font l'amour, eux qui se font l'amour, mes amants qui s'aiment, le semeur qui sème. Et les gens nous voient comme un triangle et, s'ils avaient à définir ce triangle, ils diraient : « Ils forment un triangle scalène. » Ou encore, ils ignoreraient la question et diraient avec un sourire en coin : « Ça leur passera. »

J'aime la géométrie. *Scalène* vient du grec *skalenos* qui signifie « boiteux, déséquilibré, décousu, dépetitpotdebeurrerisé ». Un triangle scalène implique des segments inégaux, des bras ouverts acutangles et des bras ouverts obtusangles; qu'un donnerait plus, qu'un recevrait moins. Moi, je nous vois plutôt comme un triangle équilatéral, les sommets à la même distance les uns des autres, solides, hermétiques. Euclide approuverait.

Quand j'étais gamine, j'avais un statut spécial. Tous les matins, au lieu de me garder pour le cours de mathématiques, l'enseignante me poussait distraitement dans la classe de musique sans rien dire et elle verrouillait la porte pour être bien sûre de me retrouver à son retour. Ma mère était très fière, elle le disait à son coiffeur, à sa sœur, que j'étais une surdouée des nombres et, qu'au lieu d'être retardée par le rythme des autres, d'apprendre ce que je savais déjà, j'avais la chance de m'épanouir dans la musique. Elle disait :

— Ma fille est une vraie surdouée, elle n'a même pas besoin d'assister à ses cours de mathématiques. On l'emmène jouer du piano chaque matin et c'est très bien.

Son coiffeur et sa sœur me disaient que j'étais chanceuse, que je devrais être fière, alors je me suis dit que de se faire enfermer chaque matin dans la classe de musique était un privilège et j'ai recommencé à sourire. Les pupitres étaient disposés en paliers. Moi, je me dirigeais vers l'instrument et je pianotais en m'imaginant un auditoire. Parfois, quand j'en avais assez des gammes et des accords, j'inventais des jeux avec les notes, le jeu des prénoms : le do correspondait à la lettre a, le do dièse à la lettre b, le ré à la lettre c, le ré dièse à la lettre d, et ainsi de suite. Certaines lettres correspondaient à la même note parce qu'il n'y avait pas autant de notes que de lettres. Mon concept n'était pas au point. Je jouais mon prénom et ça donnait :

Do

Ré #

Mi

Si

Mi

Je jouais aussi Nicholas, le garçon dont j'étais secrètement amoureuse; il avait la peau couleur chocolat et il rougissait quand on s'adressait à lui. Les autres disaient que c'était impossible de savoir quand il rougissait mais, moi, je savais. Après avoir exécuté les lettres correspondant à son prénom, je jouais le mien, pour voir si le mélange des deux était compatible. Le tout n'était pas très harmonieux et j'ai décidé que mon cœur ne lui appartiendrait plus. Ce fut ma première peine d'amour.

* Collège André-Grasset

Aujourd'hui, maman ne me vante plus à personne. Elle aurait bien trop honte de dire que sa fille de vingt-et-un an fait des études en musique et travaille à temps partiel dans une boutique de chapeaux pour payer son loyer. Elle en veut encore à la direction de m'avoir donné la permission d'être dispensée de mes cours, de m'avoir orientée vers la musique, d'avoir tué un futur Einstein. Elle croit que choisir la musique est choisir le chemin facile, mais c'est qu'elle ne sait pas que la musique et les mathématiques sont les deux côtés de la même médaille, qu'ils requièrent une logique semblable et qu'ils cherchent, chacun de leur côté, à mettre une image sur un monde qui leur est étranger : mais, là où les équations se taisent, les notes résonnent et c'est un autre univers qui s'ouvre.

Moi, je n'ai rien fait. J'étais assise derrière le comptoir, à la boutique de chapeaux, tu es entré et j'ai trouvé que tu avais un beau pantalon. Il était très ajusté, bourgogne, en velours côtelé. Tu m'as souri et tu t'es dirigé vers les chapeaux d'aviateur. Je ne t'ai pas demandé : « Est-ce que je peux vous aider ? » Tu semblais savoir ce que tu voulais. Tu en as essayé quelques-uns, tu hésitais entre le beige foncé et le gris et tu as pris le gris. J'ai trouvé que c'était un bon choix : tu avais de beaux cheveux châtain mi-longs; le contraste était beau. Tu t'es dirigé vers le comptoir et tu semblais vraiment très content. Tu m'as tendu le chapeau. Je l'ai regardé plus attentivement. J'ai remarqué que les rebords étaient assez étroits. J'ai dit :

— Mais c'est un chapeau de femme...

Tu as paru étonné, un peu déçu, tu l'as regardé sous toutes ses coutures. Tu l'as mis sur ta tête et tu m'as demandé en souriant :

— Ça me donne un air féminin ?

Tu avais un accent particulier que j'ai trouvé charmant.

J'ai ri, j'ai dit que non, que ça te faisait très bien. Je t'ai demandé d'où tu venais, à cause de ton accent, et tu m'as dit de Belgique, je viens de Belgique, d'une ville qui s'appelle Kasterlee, elle compte moins de vingt mille habitants, c'est sympa, mais j'ai eu envie d'étudier dans un autre pays et, d'ailleurs, c'est très bien ici. Tu m'as dit que tu faisais un baccalauréat en écriture de scénario et création littéraire. Je t'ai trouvé grand, un peu trop maigre. Tu avais vraiment de beaux yeux noisette, je me suis dit qu'ils étaient les plus beaux au monde et, pourtant, j'ai toujours préféré les yeux foncés. Tu m'as dit que tu t'appelais Fabien et j'ai trouvé que c'était un très joli prénom.

Tu es venu chez moi, en moi.

Hans devait venir souper à mon appartement cette journée-là. Je vous ai présentés, vous vous êtes plu.

Nous vivons dans un quatre et demi modeste. C'est Hans qui a déniché l'appartement dans les petites annonces. On s'était tous entendus pour peindre les murs du salon d'une couleur autre que le blanc, alors Fabien a proposé le jaune. Hans était sceptique et moi aussi, mais nous avons dit nous sommes d'accord, nous sommes d'accord, ça va aller, nous sommes d'accord. Hans et Fabien étaient torse nu, l'odeur de la peinture nous donnait mal à la tête. Il faisait chaud; j'ai enlevé mon chandail. Nous avons peint toute la journée, sans prendre de pause ou presque. Hans voulait continuer le lendemain, mais Fabien a dit non, on finit ça aujourd'hui. Hans lui a souri et il a dit bon d'accord, bon d'accord mais, après, on se couche. On s'est arrêtés vers deux heures du matin. On a tous les trois fait quatre pas vers l'arrière, question d'avoir une vue d'ensemble.

Fabien a dit :

— Vous en dites quoi ?

Hans a dit :

— On dirait une chambre de nouveau-né.

J'ai dit :

— J'abonde dans le même sens.

Fabien est allé chercher une photo encadrée qui avait pour titre *11*. Il l'a installée en plein milieu du mur malgré la peinture encore fraîche.

Nous étions trop fatigués pour faire l'amour. Je me suis couchée au milieu, Hans à ma droite, Fabien à ma gauche. Hans s'est endormi en premier, Fabien a suivi de peu.

J'avais encore de la peinture sur les seins.

C'est Hans qui s'occupe de la décoration : il a l'œil, il est photographe. On peut voir son œuvre dans quelques expositions de la ville : *Under their skirts*, *Arabesque*, *Tanya en contre-plongée*. C'est à une de ses expositions au centre-ville que je l'ai rencontré. Devant une des portes du quatrième étage de l'édifice Belgo, un dépliant expliquait : « *Under their Skirts* de Hans M. Œuvre regroupant 14 photographies sur l'intimité féminine. Le photographe aborde des sujets tels l'anorexie, l'excision, l'émancipation des femmes. 16 ans et plus. Présence de l'artiste : 18h45. »

Alors je l'avais vu, au fond de la galerie, sur un tabouret, un brun aux yeux bruns, entouré d'un troupeau de femmes, d'un troupeau de vaches et, si on avait pu traduire en vachelangue ce qu'elles disaient, on aurait compris : « Trais-moi ». La fille à sa gauche qui abordait le hors champ, en champ, aurait beuglé : « Prends-moi ». Celle à sa droite qui s'extasiait devant la photo numéro onze – de fins poils pubiens s'écartant de la frontière de la culotte bleu pâle d'une blonde couchée sur le dos, au visage caché par ses jambes écartées, relevées – aurait crié : « Aide-moi à faire partie de l'élite

artistique! » Et j'ai compris que certaines personnes étaient prêtes à se prostituer, à se péripatéticienniser pour goûter ne serait-ce qu'un peu la vie d'artiste à la Aznavour : créer et survivre, être libre, jeune, audacieux. Parce que dans notre société, un vieil artiste ne vaut rien, n'est rien. C'est un usurpateur qui refuse sa condition de dépassé, de date-d'expirationné. Il n'est plus dans le coup. Où est son haut-de-forme, pourquoi ne lit-il pas distraitemment, comme perdu dans ses pensées, *Crime et Châtiment* ? Je suis partie.

Je suis revenue trois jours plus tard, par remords et par intérêt. Hans s'est approché de moi. Il m'a dit :

— Vous êtes partie la dernière fois.

J'ai dit :

— C'est vrai.

On ne s'est plus quittés.

Je soupçonne Fabien d'avoir échoué son stade oral. Quand il ne m'embrasse pas, quand il ne suce pas Hans, il enfile les joints et il consume sa vie, le papier brûle et sa conscience calcine. J'ignore ce qu'il fuit. Je le suspecte de fumer pour ne pas avoir à parler, pour combler un manque, pour compenser un sevrage trop hâtif, alors quand il porte la cigarette à ses lèvres, c'est le sein de sa mère qu'il aspire à retrouver, c'est son colostrum qu'il recherche. Freud approuverait.

On a vécu quelques mois comme ça, tous les trois. Fabien se levait bien avant nous, il se levait à six heures tous les matins pour aller à l'université. Avant de partir, il nous écrivait une petite note qu'il laissait sur le bureau devant notre lit. Il nous écrivait ce qui lui passait par la tête : des conneries, des citations, des poèmes, des mots d'amour. Son écriture était fine et ses lettres se chevauchaient les unes les autres.

C'est parce que ton réveille-matin n'a pas sonné à six heures pile que je me suis réveillée. J'ai tourné ma tête vers la droite pour regarder Hans dormir et mes cheveux lui ont chatouillé la joue. Ses yeux se sont plissés un peu et il a bougé légèrement. Je l'ai trouvé beau. Tu étais debout à quelques pas du lit, tu me faisais dos, et quelque chose dans la lenteur de tes gestes, dans ta façon aérienne de glisser tes livres dans ton sac m'a choquée. Je te regardais faire, je t'espionnais. Tu as échappé tes clés sur la table, mais ton foulard a amorti le bruit. Tu as figé, tu n'as pas bougé pendant quelques secondes. Alors j'ai tout compris, c'était évident; mon corps tout entier s'est contracté et j'ai senti ma tête tout entière se givrer, comme si j'avais mordu à pleines dents dans une barre glacée: si tu prenais tant de précautions pour ne pas nous réveiller, ce n'était pas par politesse. Tu partais comme un voleur. Alors intuitivement, de façon désespérée, j'ai essayé de noter le plus d'informations possible même si les larmes me brouillaient la vue. J'ai voulu noter les informations de la dernière fois, posséder assez de souvenirs pour bien pleurer ta perte : ton imperméable était un ton plus foncé que la chaise de bois – beige – sur laquelle tu appuyais ta main gauche; ta main droite était dans ta poche, tu avais la tête penchée légèrement vers l'avant et tes cheveux étaient légèrement plus clairs sur le haut de ta tête.

Tes chaussettes étaient gris foncé.

J'aurais voulu que tu ne te retournes pas.

Tu t'es retourné, tu m'as regardée.

Tu m'as regardée et ta prunelle n'a même pas frêmi. J'ai essayé de trouver une explication dans ton regard; je n'ai rien trouvé. Et c'est ça le pire, j'aurais voulu que ton iris crie :

Ce n'est pas votre faute!

Ce n'est pas votre faute!

Mais ton regard vide

M'a prise

À la gorge.

Tu es parti.

Tu as eu la délicatesse de refermer la porte.

Hans a confiance en moi, comme toujours. Je sens qu'il me croit quand je lui dis que tu ne reviendras pas, mais il se force à douter pour me rassurer, pour se rassurer. Il dit que ça ne veut rien dire, que tu vas revenir ce soir à dix-huit heures. Il m'a dit tu étais fatiguée, tu étais fatiguée. Il t'a regardée et il semblait triste, ça ne veut rien dire, l'université le préoccupe ces temps-ci, tu vas voir, il va revenir. J'ai essayé très fort de le croire mais, moi, je me souviens de ton regard vide, de tes efforts pour ne pas nous réveiller, de l'intensité du moment qui se cristallisait dans l'air. Hans a acheté une bouteille de vin, exceptionnellement. Il a préparé des pâtes pour nous trois, des pâtes à la sauce rosée, tes préférées, Fabien, et j'ai deviné que Hans voulait se rassurer en t'imaginant devant ton plat favori. Il se disait : tous les éléments sont réunis pour que l'on passe une soirée agréable; Fabien sera là et tout ira pour le mieux.

À vingt heures, tu n'étais pas là.

Tu n'es pas rentré de la nuit.

J'ai entendu Hans pleurer sous les couvertures.

Et en fin de compte, je me fiche de ton départ. Si je recherche ta présence, ce n'est qu'à cause de l'habitude, tu n'es pas irremplaçable, ton désordre ressemble au désordre de tous les salopards de ton espèce, de tous les pédés qui adulent Sade et qui se touchent devant le génie de Dostoïevski. Tes murs jaunes me font rire jaune, ton sourire de tombeur m'exaspère et puis, moi, je crie : peu m'en

chaut, peu m'en chaut de ton chapeau, de ton haschich bon marché, de tes poèmes d'amateur et de tes idées libérales; monsieur, votre bite est bien longue, mais votre mémoire, bien courte; ne vous rappelez-vous pas ce qu'on s'était promis il y a deux ans, deux semaines, hier, demain? Qu'importe. Je ne m'abandonnerai pas au jeu des larmes, je ne m'agenouillerai pas, je ne céderai pas.

Je me suis écroulée sur le plancher.

(J'ai comme une lame de rasoir dans la gorge.)

Hans est le plus émotif de nous deux. Il ne se cache pas pour pleurer. Parfois, quand nous sommes à table, je vois de grosses larmes s'écraquer dans son assiette. Il ne mange presque plus. Je ne sais pas comment nous allons continuer à payer le loyer, Fabien parti et Hans refusant l'offre d'expositions.

C'était un jeudi, je m'en rappelle parce que ça faisait une semaine que tu nous avais quittés, je suis rentrée du travail et j'ai voulu prendre une douche. J'ai entendu l'eau couler dans la salle de bain, alors j'y suis allée pour dire à Hans de me laisser de l'eau chaude. J'ai ouvert la porte et j'ai senti la vapeur m'envelopper le visage. Une masse de couleur vive sur le plancher, à quelques centimètres de la douche, a attiré mon attention. C'était une chemise bleue avec des motifs de tulipes rouges, ridicules comme tu les aimais, c'était ta chemise, Fabien, c'était la tienne et elle gisait par terre. Ton pantalon bourgogne était roulé en boule. J'ai reconnu tes chaussettes grises, tes sous-vêtements. Alors mon cœur s'est arrêté de battre, tu étais sous la douche, à quelques centimètres de moi. Tu étais revenu ! Comme je t'aime, Fabien, comme je t'aime, je ne pensais pas ce que j'ai dit, c'était sous le coup de la colère, je ne peux pas vivre sans toi. Vite, vite ! embrassons-nous, mon amour, mon assassin, mon frère.

J'ai fait glisser le rideau.

Hans m'a regardée d'un air surpris; il avait de la mousse dans les cheveux.

Que faisait-il avec tes vêtements ?

Hans prend tes mauvaises habitudes. Il consomme plusieurs joints par jour; il les roule avec la pointe de tes vieux pinceaux. Je ne crois pas qu'il fume pour ressentir les effets de la drogue, mais plutôt pour valider les attentes qu'il a de ces effets, alors quand sa tête se fait légère, il s'élève où tu t'es déjà élevé et il te retrouve parce que vous avez exploré le même univers.

Depuis quelques jours, Hans ne porte que tes vêtements. Il ne se gêne pas pour porter tes chemises, tes souliers, ton chapeau. Ça me rend mal à l'aise; je n'ai fait aucune remarque. Hier après-midi, je l'ai surpris en train de frotter un de tes vieux chandails en laine sur son cou. Il était dans notre chambre, la porte était entrouverte, il était en sous-vêtements et s'appropriait ton odeur comme s'il voulait que tu te fondes en lui. Il ne m'a pas vue.

Un matin, Hans m'a réveillée. Il était hystérique, il me secouait et il riait en pleurant. Il avait une lettre dans les mains, sans adresse de retour. Il n'y avait qu'une page, pliée en trois. L'écriture était la tienne, fine et irrégulière :

Bonjour à vous, mes amours,

Je me suis absenté quelques jours sans vous en avertir, je n'aurais pas dû. Je vous raconterai tout à mon retour, je m'excuse pour les inquiétudes que j'ai dû vous causer.

Je vous aime,

Fabien

Hans surveillait ma réaction. Je suis restée pensive un moment. Je me suis souvenue quand papa et maman avaient décidé qu'il serait

mieux qu'ils n'habitent plus ensemble pour un temps, j'avais quatre ans, papa avait déménagé dans un appartement à six rues de notre maison. Il disait que, comme ça, je serais moins dépaycée et que je pourrais continuer de le voir fréquemment. Il me téléphonait tous les jours à mon retour de la garderie et il me disait combien il m'aimait, combien il était fier de moi. Il me disait qu'il s'était inscrit à une sorte de club où les gens le soutenaient, l'outillaient pour ne plus avoir la gueule de bois; comme ça, il pourrait retourner vivre avec nous. Moi, je riaais à l'expression « gueule de bois », ça me faisait penser à mon cheval à bascule, alors j'imaginai papa avec une tête de cheval et je rigolais. Et puis ensuite, plus les semaines passaient, plus les coups de fil se faisaient rares. Papa n'est jamais revenu habiter avec nous. Maman m'avait amenée chez la psychologue pour que je puisse me confier. Elle s'appelait madame Jean, je n'ai jamais su son prénom. Elle avait un gros derrière et un cou tout ridé. Je ne crois pas que ce que j'avais à dire l'intéressait. Elle faisait *tic tic tic* sur la table avec le bout de son crayon, *tic tic tic*, bonjour ma petite, *tic tic tic*. Elle se teignait les cheveux en rouge et les vieilles qui se teignent les cheveux en rouge veulent nous duper, nous prennent pour des imbéciles. Madame Jean a failli à sa promesse. Elle n'a pas guéri mon cœur. C'est pour ça que je n'ai pas tout de suite réagi à ta lettre, j'ai eu peur, encore une fois, d'espérer en vain et d'avoir mal.

Cette nuit-là, je me suis levée à contrecœur parce que la soif m'empêchait de me rendormir. Hans n'était pas dans le lit. J'ai marché à tâtons jusqu'à la cuisine et j'ai figé parce que j'ai entendu des gens parler. Une musique de fond accompagnait leurs voix et j'ai compris que Hans regardait la télévision dans le salon. Je me suis avancée vers lui pour lui demander pourquoi il n'arrivait pas à dormir et j'ai eu une vague envie de pleurer. Il était affalé sur le sofa, en sous-vêtements. Il portait une perruque blonde qui lui arrê-
tait aux épaules, une perruque faite de cheveux synthétiques, ça se

voyait même d'où j'étais, et j'ai reconnu par la coupe déstructurée que ce n'était qu'une pâle imitation de ta chevelure. Son regard était vide, il fixait l'écran. Alors j'ai arrêté de me faire des illusions; toi parti, Hans ne pourrait que survivre, que régresser. Et puis j'ai tout compris, j'ai tout compris de la fausse lettre, de son attitude des derniers jours, de sa bizarrerie. J'ai éteint la télé; il n'a pas bronché. Je me suis assise à ses côtés et je l'ai secoué un peu. Je lui ai dit arrête de fuir, Hans, arrête de te travestir en lui, tu n'es pas Fabien. Je lui ai dit il faudra bien que tu fasses ton deuil un jour et, si tu ne m'aimais que lorsqu'il était là, si tu ne m'aimais qu'à travers lui, qu'à travers le souvenir que tu as de nous trois, alors moi, j'arrête, je n'en peux plus. C'est que j'en ai assez de la fuite, de la fuite perpétuelle qui s'insère dans tes poumons et qui t'empêche d'affronter la réalité. Fabien ne reviendra pas. Il avait les larmes aux yeux. Et moi, je pleurais en disant ça; il n'a rien dit. J'en avais assez de sa lâcheté, de son jeu de rôle pathétique, alors je l'ai griffé jusqu'au sang comme pour déchirer le Fabien qu'il s'était approprié, je lui ai griffé les épaules pour lui arracher ton identité dont il s'était enduit la peau. J'ai senti ses larmes couler dans mon cou, je les ai essuyées du revers de la main. Il a dit arrête, arrête. Comme il était prétentieux de vouloir être toi, de devenir toi ! Il était un piètre acteur jouant une comédie de mauvais goût. Qu'on lui enlève son costume ! Alors j'ai enfoncé mes deux mains dans sa perruque ridicule et j'ai tiré de toutes mes forces, je lui ai fait mal pour toi, Fabien, je l'ai blessé pour qu'il te laisse en paix. Hans a hurlé de douleur, il respirait très fort et il m'a dit : il faut qu'on te soigne, il faut qu'on te soigne ! La perruque est restée en place; il se tenait la tête à deux mains. Il avait du sang dans les cheveux. Alors il a semblé très, très las, il m'a dit d'une voix faible : je t'aime, je t'aime, mais on ne peut plus continuer comme ça, il faut que tu arrêtes de fuir, que tu cesses de te détourner de la vérité. Il m'a dit :

— Il faut que tu acceptes le départ de Hans.

Hans approuverait

Fabien m'a prise dans ses bras; je me suis laissé bercer. J'ai regardé ta photo, la photo numéro onze sur le mur d'en face. J'ai dit :

— Elle est vraiment très belle.

Hans approuverait.

Le mur

Maxime Sauvage^{*}

Aux confins de la Côte-Nord, là où les arbres se prosternent et que le roc écorche le ciel, se dresse un mur, seul obstacle aux rafales glacées qui rasent le sol dénudé. Isolée du monde, à un millier de kilomètres de la civilisation, une population composée de mineurs et de leur famille vit emmurée tout l'hiver.

Chantant toujours cet air mélancolique, le vent sifflait toute sa douleur dans les fentes des hublots de la chambre qui découpait l'extérieur. Cette plainte finit par réveiller Brianna Campbell, la mère qui rêvassait dans le salon à côté. Ce qu'elle vit ne la surprit pas. La veille, une dispute avait encore éclaté et le gypse était défoncé çà et là. Dans la chambre, le lit était renversé. Un seul cadre tenait toujours. Le navire qui y figurait devait maintenant affronter une mer déchaînée, son horizon devenu oblique. Dans un coin, des guenilles tachées de sang trahissaient le combat furieux. Difficile de distinguer qui avait frappé le premier. Au cœur de la tempête, le placard avait été éventré, ses portes en éventail résistant encore lâchement à la gravité. Son contenu était répandu sur le sol ; il annonçait qu'on avait fait un tri avant de foutre l'essentiel dans un sac. L'absence de celui-ci, tout comme celle de l'occupant de la chambre, confirmait le départ précipité. Brianna reprit sa place devant le téléviseur, attendant le retour de son mari, celui-là même qui, la veille, était encore père.

^{*} Cégep de Grandy-Haute-Yamaska

Les flocons rendaient l'horizon oscillant. Ici, le vent prenait son élan de loin pour finir par percuter le mur. Il émanait de cette collision un gémissement que les habitants n'entendaient plus. L'enceinte perturbait la grisaille lunaire du Nord pour former un tableau post apocalyptique qui ne manquait pas de frapper les rares visiteurs.

De la vitre d'une camionnette, Sam plongeait ses derniers regards vers le mur, cette prison qu'il fuyait sans bonheur. Tôt le matin, après avoir reçu la raclée de sa vie, il avait appelé son unique ami. Même si la voix était presque inaudible, Anthony avait compris qu'il devait tout faire pour l'aider à s'enfuir. Cependant, jamais il n'aurait pu imaginer dans quel état Yvan avait mis son meilleur ami. Du coin de l'œil, il estimait le nombre de coupures et d'ecchymoses qui déformaient ce visage. Ses yeux étaient injectés de sang et entourés d'une peau noircie par la violence de la bataille. Combien de coups Sam avait-il pu encaisser avant de perdre conscience ? Anthony ne le saurait sans doute jamais. Encore sonné, Sam avait fait ses bagages, n'emportant que le strict nécessaire. Profitant du sommeil d'ivrogne de sa mère et du fait que son père était déjà au travail, il prit tout l'argent qu'il put trouver dans l'appartement minable. Il lui tardait de quitter à jamais cet endroit.

La camionnette rouge avalait maintenant la trentaine de kilomètres qui les séparaient de Labrador City et de son aéroport. Les deux adolescents respiraient bruyamment sous le coup de l'émotion. Si c'était leur dernier voyage ensemble, ils n'en restaient pas moins muets. Une haine sourde les habitait, nourrie par cette frustration juvénile de ne rien comprendre. Anthony demanda à Samuel ce qu'il voulait écouter. En guise de réponse, le regard méconnaissable de son copain l'implora de ne plus poser de questions. Avant d'informer les auditeurs des dernières nouvelles concernant la

région, la voix anonyme de l'animateur annonça une tempête qui devait s'abattre sur la Côte-Nord plus tard en journée. Les doigts d'Anthony allèrent chercher une cassette. *Amère America* s'éleva bientôt. Les 15 derniers kilomètres se confondirent dans l'esprit tourmenté de Sam.

Lorsqu'ils furent arrivés, on les informa que les vols et le transport ferroviaire étaient annulés. La tempête soufflait déjà fort au sud. En mars, on avait déjà vu des trains dérailler ou rester bloqués au milieu des 500 kilomètres de rails qui menaient au fleuve.

À la halte routière, Sam réussit à trouver un vieux camionneur qui accepta de l'emmener avec lui vers Baie-Comeau. Il comptait bien affronter la tempête, de face s'il le fallait. Sous un abri claquant selon l'humeur du vent qui se levait, Anthony et Sam se quittèrent sur une accolade, aucun n'ayant trouvé les mots justes pour dire à l'autre ce qu'il ressentait.

Après une conversation quelconque sur la météo et le chargement banal auquel l'homme devait son gagne-pain, le silence s'était fait dans l'habacle sentant le vieux tabac. Le routier avait compris, à la tête de Sam, qu'il n'avait pas à en dire davantage. Les familles de mineurs pouvaient bien toucher des revenus supérieurs à ceux des familles du Sud, il n'en demeurait pas moins que ces braves gens étaient à la merci des pires démons.

Sur le gros siège, le corps ramolli de Sam se faisait balloter par la route, tel un pantin de verre qui risquait de se fracasser à chaque secousse. Dans son sommeil, un cauchemar l'isolait de la route. Les yeux petits d'avoir vécu ses jours dans la nuit, un autochtone ayant perdu toute balise dans le torrent éthylique de l'homme blanc l'effrayait en le regardant. Si distant de tout bonheur, l'homme pillait le sol en crachant sur l'honneur innu. Un ver qui se nourrissait à

même cette terre gelée en permanence, sans autre intérêt que le sien. Il y reconnaissait son père.

Le chemin se poursuivait en se dérochant au regard à chaque courbe. Un tourbillon blanc gobait la route et le camionneur devait résister au mouvement du chargement. Exténué, le conducteur dut se ranger sur le côté et attendre avant de reprendre la lutte. La guerre du froid était dure ; le vieux la connaissait, il lui livrait bataille depuis trente ans.

Tout à coup, un grondement sourd fit vibrer tout le camion et réveilla Sam. Comme chaque hiver, il admira le troupeau de caribous qui prenait d'assaut la route, n'écoulant que la voix du destin. Même si les voyageurs avaient voulu repartir, le camion était coincé dans la vague presque ininterrompue de cette harde migrante. Le troupeau de la rivière George comptait plus de 400 000 têtes, raconta le chauffeur. Et ce n'était qu'une infime partie du plus grand troupeau d'animaux sauvages en dehors de l'Afrique.

C'est avec presque un jour de retard que, finalement, le camion arriva à Baie-Comeau. Le vieux, fier, mais complètement vanné, expliqua à Samuel comment prendre le traversier qui l'amènerait à Matane. De là, il pourrait prendre un autobus. Il lui souhaita sincèrement la meilleure des chances et s'engouffra dans sa couchette.

Sur le traversier, Samuel resta debout sur le pont, comme revigoré par l'air marin. Au rythme du tangage presque maternel, Sam se dit que, juste avant sa mort, il voudrait être sur ce navire. Le temps y resterait figé et l'éternité deviendrait liquide entre une Côte-Nord dure et un Québec hypothétique. Il ne s'était pas senti aussi serein et léger depuis des lustres. Il lui semblait entretenir un dialogue avec le fleuve sombre. Seule ombre appuyée sur la rambarde

d'acier, il contemplait la perspective de sa nouvelle vie. Au loin, une mince bande lumineuse s'approchait. Il ferma les yeux.

Hector acheva sa lettre, la plia lentement et cacheta l'enveloppe. Trois pages. Une déclaration de suicide ne pouvait être plus longue. Dix grammes, c'est ce que pesait le tout. Soixante et onze années qui se solderaient par sa disparition, c'est ce que sa destinataire aurait à lire alors qu'il serait déjà loin d'elle.

La pièce surchauffée sentait le bois trop souvent verni. Le plancher craqua sous l'élan de son corps vers la porte. Il n'osa qu'un seul regard dans la glace de l'entrée à celui qu'il avait été. Un homme cerné, aux cheveux gris et au visage mince, l'observait. Il força son corps pour qu'il se raidisse comme il l'avait fait autrefois à la guerre. Une larme vint se perdre dans ses rides. Toujours, il n'avait pensé qu'à lui. Pourtant, aujourd'hui, ce n'était pas la douleur de se savoir mortel qui lui nouait l'estomac, c'était celle d'imaginer la souffrance de l'autre. Il avait fallu sa mort imminente pour faire réaliser à Hector qu'il aimait vraiment sa femme.

Il s'en allait, ne voulant pas devenir comme ces personnes aux soins palliatifs, des ancres qui coulent, s'approchant inexorablement de l'abîme. La mort ne devait être une épreuve que pour le mourant, se disait-il. La pitié le rendait malade, plus que n'importe quel cancer. Hector ne voulait pas d'un combat avec la mort devant un auditoire qui attend patiemment un dénouement sans surprise. D'ailleurs, il n'avait jamais su résister, que ce soit à une France occupée ou à sa propre volonté. Il n'était pas comme ces terroristes qui croient de tout leur cœur à ce pourquoi ils meurent. Hector Roux ne serait pas un martyr ; il ne croyait pas assez à la vie.

Happé par la brise de l'extérieur, il referma la porte et trouva inutile de ramasser le journal. Deux mois plus tôt, son quotidien lui avait échappé dans ce petit cabinet stérile quand le diagnostic était tombé : plus que six à neuf mois à vivre. Durant toute sa vie, il n'avait cru qu'en la médecine. Sa foi venait d'en prendre un coup ! Le généraliste lui annonçait son apocalypse, mais il savait qu'il n'aurait pas droit à celle de la Bible. Il n'y aurait pas de renaissance possible dans son cas. Il ne figurerait pas non plus dans un livre ; on l'oublierait.

La portière claqua. La petite Renaud s'engageait à peine dans l'allée poussiéreuse que, déjà, Hector laissait sa maison de l'Île d'Orléans derrière. Du presbytère resté intact après l'incendie qui avait carbonisé l'église à ses côtés, il avait fait sa demeure après son arrivée en Amérique. La même année, il se mariait avec cette jeune femme de quinze ans sa cadette, qu'il quittait aujourd'hui, encore si élégante. Elle aurait une autre vie, comme lui avait eu le Québec. Après avoir connu les plaines de Normandie, les lumières de Paris et les montagnes du Pays de Galles, c'était sur le tarmac de l'aéroport de Québec, des années plus tôt, qu'Hector avait bien cru ouvrir le dernier chapitre de son existence. C'est aujourd'hui sur le pont de l'Île qu'il le terminerait. Son souffle sortait péniblement de sa bouche et sa mâchoire tremblait. Il sentit le vertige le gagner et la brise de l'automne au goût des récoltes presque mûres lui piquer les narines. Il ferma les yeux.

Le clocher tonnait dans l'octobre et c'était toute la ville qui écoutait. L'église Saint-Nicolas se dressait vers les étoiles, un chant sourd émanant de l'intérieur. Nous étions le 7 octobre 1989. Du haut de la tour sacrée, on aurait presque pu croire à la liberté des

oiseaux. La rumeur de toute une génération enterra bientôt les prières. L'espoir se cramponnait aux visages anonymes qui défilaient perpétuellement. La place vibrait sous les pas de dizaines de milliers de jeunes Allemands en marche qui scandaient « Wir sind das Volk! » (Nous sommes le peuple !). À l'aube des festivités du 40^e anniversaire de la République démocratique d'Allemagne, le « Nous » exigeait sa place. Dans cette marée, Elena Derwall criait des mots si durs pour une fille si fragile qu'ils prenaient tout leur sens dans sa bouche. Elle était l'incarnation de cette génération qui n'avait connu que le film noir et blanc d'une nation séparée. Aujourd'hui, elle se lançait vers son destin comme tant d'autres, n'ayant rien à perdre à essayer. Son visage lumineux comme un ciel de mai s'animait une nouvelle fois à l'occasion des manifestations du lundi qui gagnaient en importance depuis un mois. Elle n'en avait pas raté une.

Accélégrant le rythme de ses pas, elle réussit à trouver un copain de l'Université Karl-Marx avec lequel elle étudiait aux Beaux-arts. Un sourire timide, un visage taillé dans la plus harmonieuse des pierres, elle avait tout pour elle. Et son charme, c'était qu'elle l'ignorait. Des sirènes rugirent au loin, pires que le hurlement des loups qui traquent leurs jeunes proies. Gagnés eux aussi par la ferveur des jeunes une minute plus tôt, les plus vieux qui fumaient à leur fenêtre tirèrent leurs rideaux. Comme un groupe de pigeons flairant l'arrivée du faucon, les badauds s'envolèrent. La Stasi boucla le périmètre. Il ne restait plus que les étudiants qui ne voulaient pas croire à la suite. Les lumières de la ville s'éteignirent une à une. Une minute sans voix, asphyxiée par le claquement infernal des bottes de la Stasi se rapprochant. Lorsque la dernière fenêtre illuminée se fonda dans l'immensité des bâtiments anonymes, Elena chercha ses repères. Tout autour, le chaos se chargeait de berner sa boussole. De partout, les matraques s'abattirent sur le groupe. Des

pieds écrasèrent les lampions au sol. Certains étudiants pleuraient, d'autres criaient. Elena chercha la compassion chez ces policiers si indifférents aux douleurs de leurs semblables. Pourtant, c'était dans la même langue que les uns préparaient le futur et que les autres imposaient le passé. Il ne suffisait pas d'avoir le même dictionnaire pour dire les mêmes choses.

Un homme qu'elle avait cru être un étudiant se déchaîna sur un manifestant. Elle jeta un regard de haine au traître. En réponse, il se jeta sur elle à bras raccourcis, si bien qu'elle se retrouva en larmes, la douleur irradiant dans tout son corps. À tâtons, elle reprit ses esprits et fut tirée par deux hommes qui l'entraînèrent dans une ruelle. Le premier enleva sa petite casquette ; ses yeux la fixaient. L'autre détacha son imperméable militaire. Les yeux si beaux d'Elena sortirent de leurs orbites et elle s'agenouilla en gémissant. Le plus gros l'emmena sur le bord d'une benne à ordures. Elle cessa de se débattre lorsqu'elle comprit enfin que ce n'était pas nécessaire. Elle ferma les yeux.

Trois punks saluèrent d'un hochement de la tête concerté le vieux qui balayait ce coin de la rue Saint-Denis. Il les suivit du regard un instant. Le plus jeune devait avoir à peine 18 ans. C'était Sam, arrivé au printemps. Transitant d'une ville à l'autre, il avait dépensé innocemment la plus grande partie de son argent. Il avait finalement pris un bus à destination de Montréal. Le paysage copié et recollé à chaque kilomètre de l'autoroute 20 l'avait anesthésié et il ne s'était réveillé qu'à la Station Centrale d'autobus. Il errait sur Sainte-Catherine sans trop savoir quoi faire. Jamais il n'avait vu autant de gens. Les vastes étendues gelées de sa jeunesse semblaient si petites comparées à la grande ville et à ses immeubles.

Les gratte-ciel lui apparaissaient pareils à de grands arbres d'une forêt de conifères sombres. En cet instant, il eut à apprivoiser le sentiment d'être une fourmi. Ses pieds lui faisaient mal dans ses Adidas de toile et la faim le tenaillait.

Dans l'errance de quelques jours passés à dormir sous les quelques étoiles qui perçaient le ciel toujours lumineux de la métropole, il s'était retrouvé dans un vieux bar enfumé près des quais du Vieux-Port. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Mac et de Tim, deux punks. Ils l'invitèrent « chez eux », dans une vieille bâtisse industrielle longeant les eaux vertes du canal Lachine. Ils squattaient là avec d'autres jeunes, punks pour la plupart. Une pancarte précisait l'ancienne vocation du bâtiment : « Fonderie Darling ». Une autre stipulait que l'édifice était à vendre.

Rapidement, il s'était intégré grâce aux précieux conseils de Mac et de Tim. Ils étaient plus vieux que lui ; les marques de la rue étaient gravées sur leur visage et dans leurs gestes. Il écoutait.

Il prit goût au plaisir, n'étant plus seul pour la première fois de sa vie. D'ailleurs, il n'avait pas souvent pensé à Anthony, ni même à son père qui semblait déjà l'avoir oublié. S'il avait détesté autant le Nord quand il était là-bas, il avait compris que c'était parce qu'on ne pouvait pas détester aussi franchement un père. Peut-être était-ce cela qu'il avait toujours secrètement espéré dans les jours sans soleil de Fermont ? Des journées vite passées à laver des vitres et des soirées endiablées où les guitares se tordent. Sans trop qu'il s'en rende compte, les mois avaient passé et l'été était arrivé. Il n'avait jamais goûté à des journées aussi chaudes à Fermont.

* * *

Dans la ruelle, elle s'était éveillée à l'aube, enveloppée d'un imperméable beaucoup trop grand pour elle. À ses côtés, l'homme à la casquette veillait. Le monde n'était pas si laid. Le soir même, la manifestation reprit à l'endroit habituel et elle posa, avec des milliers d'autres jeunes, des centaines de lampions sur les marches du quartier général de la Stasi. On ne répliqua pas chez les hommes de fer. Rapidement, la foule se gonfla et, le mois suivant, le mur s'écroulait. Elle était là lorsque les postes frontaliers ne suffirent plus et que les douaniers, excédés par la tâche, décidèrent de pratiquer des ouvertures à même le Mur. Si longtemps pris dans une muselière de barbelés, les Allemands s'étaient précipités vers l'Ouest. Enfin, chacun pouvait aller où bon lui semblait. Elena n'avait pas été retenue par sa mère qui lui souffla, entre deux sanglots, de vivre sa vie, de vivre pour tous ceux qui, comme son père, étaient morts pour avoir une pareille chance. Elle avait changé ses *Ostmark*, puis elle avait pris le train pour Paris. Parlant l'anglais, l'allemand et un français de base, elle se trouva un petit boulot dans une auberge près de la Place du Tertre. Le dimanche, elle y faisait des portraits. Elle ne resta que deux mois en France avant d'être engagée sur un navire néerlandais. Après la traversée de l'Atlantique et un arrêt à Saint John et à Québec, Elena avait décidé de regagner la terre au prochain arrêt, la vie sur un navire n'étant pas faite pour elle.

Elle se retrouva dans les rues de Montréal, une ville qu'elle ne connaissait pas il y avait à peine une semaine. Elle trouva une chambre au sous-sol d'un immeuble délabré de la rue Clark, à laquelle on accédait en franchissant un dédale indescriptible de marches et de corridors. À croire que seulement la vermine s'y retrouvait. Les couvertures sentaient l'humidité, une fenêtre minuscule munie de barreaux donnait très peu de clarté à la petite pièce. Après s'être échappée de l'hermétique RDA, elle était maintenant sa pro-

pre geôlière. Les murs, couverts d'un papier peint jaune qui décollait à certains endroits, avaient pris une teinte brunâtre. La jeune femme s'ennuya même de sa chambre terne de Leipzig. Seule, loin de l'effervescence d'une Allemagne dont elle avait tant rêvé, elle resta cloîtrée trois jours dans son bunker canadien à déprimer. Tout bascula le 20 janvier lorsqu'elle sortit de son trou pour sentir la neige fondre sur son visage comme elle le faisait toute jeune avec son père. Cela lui rappela qu'elle était ici pour vivre sa passion. Elle entreprit de visiter tous les musées et toutes les galeries d'art de la ville.

Samuel n'avait gardé qu'un seul trait distinctif. Il n'avait pu se résoudre au mohawk rouge qu'arboraient les autres punks. Il avait évoqué ses origines autochtones innues pour ne pas avoir à porter ce signe traditionnellement réservé aux Iroquois. Pourtant, il ne s'était jamais vraiment perçu comme un autochtone, sa mère étant Terre-Neuvienne.

C'est une bande de Boneheads qui se chargea de le lui rappeler un soir d'août. Mac et Tim ayant pris un nouveau sous leurs ailes, Samuel devait maintenant se débrouiller. Il marchait seul sur Saint-Laurent quand des voix venues de derrière son dos lui reprochèrent son teint brûlé par le soleil, ses cheveux noirs et son accoutrement punk. Il continua à marcher en augmentant la cadence, mais un coup de poing s'abattant sur son épaule l'arrêta. Puis, un autre choc lui fit voir quelques étoiles. Il ne put se remettre sur ses pieds ; d'autres coups jaillirent de l'obscurité qui s'élargissait dangereusement. La tête enfouie entre ses jambes, il sentait des bottes qui lui heurtaient les côtes. La haine rendait fous les Skinheads qui ne se contentaient pas de taper ; chez eux, la violence devenait jouissive. Ils ne s'arrêtèrent que pour prendre la fuite quand une jeune femme

cria de l'autre extrémité de la ruelle. Sam avait atteint l'obscurité totale lorsqu'elle arriva à ses côtés.

Sur le pont, Hector n'avait pu se résoudre à la mort. Qu'est-ce qu'il avait imaginé ? Que sous la menace d'une mort lente, il n'aurait pas été le trouillard qu'il avait toujours incarné ? Hector était lourdement sorti de sa voiture. Ses gestes encore fluides, il y a quelques minutes à peine, étaient devenus ceux d'un automate. Puis vint un moment de silence qui lui sembla une éternité. Il ne pouvait revenir sur ses pas. Margot devait avoir trouvé la lettre. Il l'avait senti : rentrer aurait été pire que de mourir sous le pont.

Il avait alors pris la 138 vers Baie-Saint-Paul. Les fenêtres baissées, ses cheveux s'élevant à tout moment, il était arrivé à la maison de son vieil ami peintre. Ralph et lui n'avaient besoin que de peu de mots pour se comprendre. Les yeux aux couleurs d'Atlantique d'Hector apprirent à Ralph le drame qu'il vivait. Spontanément, celui-ci lui offrit les clés de son atelier à Montréal puisqu'il partait bientôt pour un long séjour en Espagne.

C'est ainsi que, depuis deux mois déjà, le vieux avait élu domicile dans le studio dénudé. Le mal qui le rongait avait trop peu avancé selon Hector, lui qui aurait voulu s'effacer avant Noël. Il avait même développé une routine en se levant tôt, incapable de supporter les si beaux rêves qu'il faisait à présent. Chaque jour, vers 6h30, il guettait l'ouverture du même café. Accompagné de son double espresso allongé, il lisait de vieux bouquins provenant de la bibliothèque de l'atelier, pour la plupart des ouvrages dont il connaissait déjà des phrases. Puis, à dix heures, il se rappelait ses années d'enseignement en arts plastiques en visitant un à un les musées.

Non pas qu'il s'entichait pour les chefs-d'œuvre de chaque établissement, mais il savourait le calme révérencieux des lieux qui lui rendaient en écho ses pensées.

Depuis quelques jours déjà, il croisait toujours la même fille. Parfois, elle lui ébauchait un sourire timide et elle continuait à d'analyser un à un les tableaux en prenant des notes. Un jour, il était assis dans le Hall du Musée d'Art contemporain quand il vit le cahier de croquis de la jeune femme. Visiblement, elle l'avait oublié.

Hector ouvrit l'album d'Elena ; il fut dès lors subjugué par la finesse de ce qui se déployait sous ses yeux. Jamais il n'avait vu des croquis d'une si grande justesse. En suivant la ligne, on pouvait presque sentir la mine craquer et se désagréger lentement au contact du papier. Le coup de crayon rendait même certaines sculptures vivantes. Il parcourut rapidement le reste du cahier, cherchant un nom ou des coordonnées. Un mouvement lui fit lever les yeux des feuilles. Devant lui, la propriétaire du cahier le regardait, rouge de gêne. Elle le lui prit des mains, bafouilla des excuses – ou étaient-ce des remerciements ? Elle allait tourner les talons et repartir quand Hector, poussé par une force tranquille, lui demanda si elle avait dîné. Elle ne parut pas comprendre et il dut répéter plus lentement.

Les repas au Café Sarfati étaient toujours bons, Hector le savait. Elena semblait avoir apprécié elle aussi la cuisine. Elle avoua, dans un français saccadé, qu'elle n'avait jamais mangé de mets italiens avant. Le vieil homme et elle marchèrent vers le studio. Dès lors, une belle relation s'amorça entre le vieux et la jeune femme. Ils

étaient beaucoup trop éloignés en âge pour qu'il y ait quoi que ce soit d'autre entre eux, mais Hector restait flatté d'être en si belle compagnie. À chaque rencontre, Elena devenait plus joyeuse et son français s'améliorait.

À la mi-février, elle quitta son bunker pour l'atelier de Ralph. Elle dormait dans le bureau où était suspendu un hamac. Mais ce n'est qu'en mars qu'Hector lui toucha mot de sa maladie qui cheminait plus vite dans ses cellules. Il perdait ses nouvelles habitudes, avait des sautes d'humeur et le mal ne le quittait plus.

Elena fondit en larmes en apprenant la nouvelle et il fut ardu pour les deux amis de reprendre le tempo du quotidien. La nuit, elle l'entendait pleurer tellement la douleur était intense. Elle s'occupait de lui et, contrairement à ce qu'il avait toujours cru, c'était réconfortant de pouvoir compter sur quelqu'un. Elle avait beaucoup de respect pour lui et c'est pourquoi elle ne le prenait pas en pitié. La dignité d'Hector demeurait donc intacte. La fraîcheur et l'attention d'Elena eurent tôt fait de disperser l'image qu'il s'était faite de lui-même les derniers temps où il vivait encore sur l'Île : une vieille statue de sel qui se réfugiait dans sa collection de disques, qui cherchait en vain la trame sonore de sa vie, mais qui, dans toute cette quête, avait oublié de vivre. Ses rares souvenirs restaient muets et les pires se déchaînaient sur la musique de Wagner. Si belle, qu'elle le rendait coupable de tous les maux de la terre en un mouvement. Car c'était aussi la préférée d'Hitler, celui qui l'avait tué une première fois un 13 décembre 1940 quand il fut appréhendé par la Gestapo. On lui avait dit de lever les mains, il les avait déjà hautes. On lui avait dit d'abandonner de Gaulle, il ne jurait déjà que par Pétain. C'était la première fois qu'il confiait tout ça à quelqu'un. Il exposait ses regrets sans gêne, sachant qu'Elena ne le ju-

geait pas. Elle-même comprenait bien sa situation. Les répercussions du régime nazi, elle les avait subies longtemps.

Ses escapades à l'extérieur s'étaient faites plus rares au cours du dernier mois. L'état d'Hector s'alourdisait chaque jour. Ce matin-là, au déjeuner, l'homme souffrant lui prit la main et lui demanda une faveur. Elle lui répondit, émue, qu'elle ferait ce qu'il voudrait.

Dans un prodigieux effort, ses paupières laissèrent filtrer la lumière et, peu à peu, le flou se dissipa. Samuel se réveilla avec un terrible mal de tête, accueilli par un visage préoccupé. Elena lui expliqua où il se trouvait. Il voulut se relever, mais le balancement du lit le força à se recoucher. Il était étendu dans un hamac. Il passa des jours et des nuits à se parler à lui-même. Elena n'était alors qu'une illusion qu'il se chargeait d'oublier. Cette pièce de lambris blancs et ce confort, ce n'était pas lui. Il refusait de parler aux autres, mais sans vraiment vouloir s'en aller. À travers la fenêtre, la lune laissait tomber ses éclats sur le plancher de la pièce et Sam rêvait de les ramasser.

Hector ne parlait plus qu'à Elena, et si rarement que la jeune femme sursautait quand elle entendait une voix dans l'atelier. Dorénavant, il ne communiquait qu'avec ses yeux. Il économisait ses mouvements afin de minimiser toute secousse qui pourrait le faire souffrir.

Elena n'était pas une femme à qui cela convenait de rester entre les murs d'une maison. Elle faisait les courses et revenait pour veiller sur les deux hommes. Contrainte à demeurer immobile vu la condi-

tion de ses chambreurs, elle se remit au dessin, au grand plaisir d'Hector qui suivait parfois son crayon dans un ballet de graphite.

Quelques jours après son réveil, Samuel sortit de son mutisme et redevint lentement le jeune homme sensible qu'il avait été aux confins de la Côte-Nord. Un premier pas vers une relation se tissait au fil des mots échangés. Après quelques jours à se raconter leur vie tout en s'occupant d'Hector, Samuel et Elena se rapprochaient. Ils se comprenaient parce qu'ils avaient tous deux quitté un mur et qu'ils se retrouvaient catapultés ici, dans une ville peuplée d'étrangers.

Le jour vint où Hector murmura d'une voix éraillée à Elena qu'il était temps pour elle de remplir sa promesse. Ces derniers jours, son regard avait changé ; le vieil homme savait que bientôt, il ne connaîtrait plus ces instants de lumière. Elena ferma les yeux sous le coup de la douleur qui lui traversait le corps. Elle se confia à Samuel qui lui offrit son aide.

La fuite, ils connaissaient. Ils devaient maintenant aider Hector à franchir son propre mur.

Présentation des lauréats

Samuel Corbeil

Cégep de Saint-Laurent

Samuel Corbeil a passé son enfance dans la municipalité de Notre-Dame-de-l'Île-Perrot, en banlieue de Montréal. La vie qu'il y a menée a aiguisé sa curiosité naturelle, ce qui l'a conduit à s'instruire sur plusieurs choses. Il était bien muni au moment d'entreprendre des études de niveau collégial, même si le choix d'une discipline n'est pas facile à faire. Le cégep de Saint-Laurent lui a paru un choix congru parce qu'il voulait continuer à se mêler de toute sorte de choses. Il désirait se retrouver dans un établissement qui offre une vie étudiante très active, autant du point de vue artistique que social et politique. C'est le programme d'Art dramatique qui a eu sa faveur, parce qu'il aime d'abord et avant tout raconter ou se faire raconter des histoires, surtout si elles sont « mimées » devant le public. C'est aussi par curiosité face à l'inconnu de la scène et du jeu, par intérêt pour des rôles plus significatifs que ceux que nous jouons dans la vie de tous les jours, qu'il s'est orienté dans cette direction.



À vingt ans, Samuel se trouve à ses propres dires à l'âge des questionnements. Parmi tous les cours de sa concentration, il n'a pas eu de préférence, il les a tous trouvés à la hauteur. Mais en dehors de son champ d'intérêt principal, c'est la philosophie qui l'a le plus stimulé. Il a beaucoup pro-

gressé à travailler avec Maya Gobeil, professeur de jeu, qui lui a appris à ne pas ménager les efforts, mais toujours dans un esprit ludique. C'est en insistant sur l'importance du rythme en toute chose dans un monde en pleine mouvance qu'elle l'a rendu apte à trouver plus aisément sa propre harmonie sur les planches et dans la vie. Ensuite, Philip Wickham, professeur de dramaturgie, l'a amené à se dépasser dans l'abandon et dans l'amour profond pour toutes choses, ce qui n'est pas peu dire. Il a fallu de la persuasion pour en arriver là. Finalement, Pascale Rafie lui a enseigné l'importance de s'émerveiller de tout, même de ce que l'on connaît très bien, de ce que l'on a l'habitude de voir, de ce que l'on possède depuis longtemps. Elle était titulaire du cours « Scène de théâtre québécoise ».

L'intérêt de Samuel pour la littérature s'explique avant tout par sa fascination pour le récit. Comme tout le monde, il aime se faire exposer des tranches de vie, mais aussi livrer sa propre expérience. Ses études collégiales l'ont persuadé que pour que le message passe, le désordre n'est pas très efficace, il faut de la stratégie, de l'expressivité. De sentir les attentes du lecteur ou des spectateurs et de réussir à les amener au-delà de ce qu'ils espèrent lui importe aussi. Enfin, à titre d'interprète, il a compris que sans être complètement ouvert à ce que dit l'instance de parole, il ne peut y avoir de magie : tout au plus se produit-il un échange cérébral qui paraît bien étriqué en regard de ce qu'il pourrait être avec des émotions authentiques.

Samuel Corbeil, cela va de soi, est un adepte de la lecture. Pendant sa troisième année d'études au cégep de Saint-Laurent, il a été séduit surtout par trois auteurs : Louis Hamelin, qui s'exprime dans une langue directe et très dépouillée, Danyiel Pennac, qui manifeste partout son humanité, et Edmond Rostand, pour la saveur bien par-

ticulière qu'il confère aux événements et aux rapports sociaux.

Samuel Corbeil, comme en témoignent ces préférences, cultive un esprit éclectique, ce qui lui paraît sensé et productif dans le monde diversité et multiculturel où nous vivons. Pour l'instant, il ne sait pas s'il poursuivra ses études à l'université, compte tenu qu'il faut gagner sa vie et que les études du côté des arts comportent des risques. Mais une chose est certaine, c'est que sa vie intellectuelle a pris de l'essor et qu'elle constitue désormais pour lui un facteur d'épanouissement et un élément saillant de son identité. Ce n'est probablement pas la dernière fois qu'il prend la plume pour exprimer sa vision du monde, mais il y a fort à parier qu'après *Quitter le théâtre en feu*, il aura déjà beaucoup changé puisque tout va très vite pour lui en ce moment.

Dans ses moments de détente, Samuel aime bien faire de l'activité physique. D'abord pour entretenir sa vitalité, ce qui est très utile en arts dramatiques, mais aussi pour avoir la sensation d'être en contact intense avec la contingence. En particulier il pratique la natation et fait des activités de plein-air pour se sentir bien dans sa peau et maître de lui-même. En plus, il aime faire la cuisine, parce qu'il est un jouisseur, et cultive l'amitié qui pour lui demeure une des choses les plus agréables.

Geoffroy Delorey

Cégep du Vieux Montréal

Geoffroy Delorey a grandi à Rosemont dans le secteur de La Petite Patrie. Il a fait ses études secondaires à l'école Sophie-Barat dans le secteur DÉFI. C'est là qu'il a développé le goût de la vie intellectuelle et qu'il a commencé à s'intéresser aux arts. Il avait l'embarras du choix au moment de faire son entrée au collégial mais il n'a pas beaucoup hésité : c'est sur le cégep du Vieux Montréal que s'est arrêté son choix. Il avait l'impression qu'en plus de ce qu'il pourrait trouver dans ses salles de classe, il lui serait facile de faire des contacts fréquents avec de nombreux milieux culturels du quartier latin. Il savait en plus que le programme de création



littéraire de l'établissement favorise une approche pratique autant que critique et qu'il fait le pont entre la création scripturaire et les arts de la scène. Mais c'est surtout au Centre d'animation de français, qui stimule et structure la vie culturelle du cégep, qu'il avait envie de faire des expériences. C'est là qu'est né son projet de participer au Concours littéraire Critère en écrivant un texte qui sorte des sentiers battus.

Âgé de dix-huit ans, Geoffroy Delorey a connu une première année d'études collégiales fructueuse. Il a été vivement intéressé en parti-

culier par le cours « Langage littéraire ». Il a eu l'impression d'y apprendre à lire en profondeur. Les bases de la littérature et de la linguistique lui ont été présentées et il ne lui en fallait pas plus pour que s'affirme son intérêt pour le fonctionnement du langage. Son cours « Langage des arts de la scène » lui a paru tout aussi stimulant. Il y a développé la conviction qu'un spectacle devrait toujours marquer un avant et un après dans une vie et pousser les spectateurs à devenir eux-mêmes, à se sentir vivants. Les événements en direct qui assoiffent l'esprit présentent pour lui beaucoup d'intérêt. Il aime résolument la scène, les différentes épaisseurs de représentation, l'ivresse de la mimesis, l'incidence du public et les idées étonnantes. Il a été particulièrement influencé par Luc Bouchard, l'un de ses professeurs de français qui s'implique au CANIF et collabore au journal *Tric Trac*. Son humour intelligent lui a plu, de même que son propos plein d'élégance ainsi que sa vocation pour l'enseignement de la lecture.

Auparavant, Michel Stringer, un autre professeur de français mais à Sophie-Barat en Arts et lettres, engagement social et communautaire, l'a énormément marqué. En plus de ses cours réguliers, il agissait comme tuteur pour des projets d'intégration de fin des secondaires 4 et 5. Il a joué pour Geoffroy le rôle d'éveilleur en abordant et élucidant des faits culturels diversifiés. Les nuits d'écriture et de création qu'il a organisées ont eu sur toute une génération d'étudiants un impact important.

Michèle Castonguay, par ailleurs, une enseignante en français de secondaire 3 de la même école, figure parmi ses mentors. Lectrice impitoyable dont les exigences ramènent toujours à la réécriture, elle sait transmettre l'amour des mots, elle excelle à stimuler la créativité avec énergie et désinvolture.

Ce cheminement très volontaire de Geoffroy Delorey l'a rendu apte à apprécier pleinement et à leur juste valeur des auteurs innovateurs et exigeants. Parmi ses préférés se trouve Allan Ginsberg. Sa poésie très rassembleuse, collective, festive et corporelle se révèle en même temps tangible, vibrante et mouvante. Elle est pleine d'inquiétudes et de célébrations, d'ivresse et de cauchemars, mais également de joie très simple. Son rythme d'écriture évoque le jazz, surtout quand ses phrases s'allongent. L'atmosphère de ses écrits est imprégnée des valeurs de la Beat Generation. Augusto Boal lui a fait également une forte impression. Son analyse du théâtre et ses prises de positions face aux rapports entre l'art et la société sont très significatifs. Cet auteur suscite la réflexion autant à titre de théoricien et de pédagogue que de praticien. Danny Plourde, enfin, une jeune auteure québécoise découverte en 2009, a laissé son empreinte dans l'esprit de Geoffroy Delorey. Il apprécie spécialement son engagement non pas par la poésie mais à la poésie. Elle essaie de dire plus que de parler et elle contribue de manière originale à renouveler le champ de la poésie québécoise contemporaine. Ses propos sont vivants, ils sont constitués de mots pleins, tangibles, ils transcendent l'individualité, l'intériorité et l'évanescence pour atteindre à l'universel et au concret.

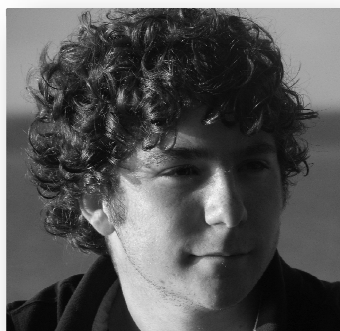
Geoffroy Delorey, comme on le voit, a suffisamment d'humilité pour apprécier les réalisations des autres. Il a l'ambition de devenir meilleur en s'ouvrant au monde qui l'entoure et pour cela, il a résolu de relever des défis ambitieux. En plus de la littérature, il s'intéresse vivement à la danse et entretient l'ambition de s'inscrire à l'UQÀM dans un programme de création dans cette discipline, qu'il pourrait jumeler à un cursus en mise en scène au Conservatoire. Des études en enseignement l'attirent aussi beaucoup.

Dans ses loisirs, Geoffroy déclare s'adonner avant tout à trois choses, qui en disent long sur sa personnalité : rêver avec sa copine et ses amis ; résister passivement au mode de vie contemporain ; prendre conscience de son corps et de celui des autres. Entre Socrate et Épicure, il a trouvé sa voie pour s'épanouir et être bien dans sa peau. Et cela se remarque immédiatement sous sa plume.

Antoine Morin-Coulombe

Cégep François-Xavier-Garneau

Antoine Morin-Coulombe est né à Québec, mais il n'y a pas vécu. Pendant les années de son enfance et de son adolescence, ses parents ont élu domicile dans deux villes, La Tuque et Havre-Saint-Pierre, qui ont eu sur lui une influence marquante, sans toutefois que l'une ou l'autre n'ait eu sa préférence. Il n'appartient ni à l'une ni à l'autre, mais un peu aux deux à la fois. À l'école secondaire Champagnat de La Tuque, qu'il a fréquentée pendant cinq ans, il a commencé à prendre goût à la vie intellectuelle. Sa curiosité pour toute sorte de choses a fait en sorte qu'en présence d'une information stimulante et correctement présentée, il a toujours adopté une attitude d'ouverture et d'accueil bien intentionné. C'est ce qui fait en sorte qu'au moment de faire son entrée au collégial, il était fin prêt à y vivre une expérience à fond de train qui allait le transformer et le faire apprécier énormément de son entourage.



Antoine Morin-Coulombe a choisi le collège François-Xavier-Garneau pour le programme de baccalauréat international qu'il offre. De profiter des avantages culturels et commerciaux de l'une des plus belles villes du monde, de plus, ne lui était pas indifférent. Au plan scolaire, il lui

paraissait important d'explorer sérieusement différents domaines pour s'ouvrir les portes de plus d'un métier et pour se développer lui-même dans la diversité. C'est ce qu'il a trouvé dans le cursus du

baccalauréat international : l'ouverture sur le monde, la présence marquée des cours de formation générale comme la philosophie et la littérature et l'incidence d'œuvres capables de dépasser leur cadre spatio-temporel pour atteindre à l'universel. D'être exposé à un cours de théorie de la connaissance lui semblait aussi judicieux comme préparation aux études scientifiques, sans oblitérer les autres domaines de la connaissance. L'épistémologie, au demeurant, s'annonçait pour lui utile puisqu'elle rappelle que derrière la plus pure raison demeure la vie d'une société et sa sensibilité, choses qu'il sait fondamentales.

À l'usage, Antoine Morin-Coulombe a découvert bien des choses qui ont comblé ses attentes pendant son parcours de deux ans dans son programme de sciences naturelles. Pour commencer, il a été séduit par la philosophie. Réfléchir autrement que superficiellement ou fonctionnellement est venu confirmer pour lui l'importance de la rigueur intellectuelle. Axés sur l'histoire de la philosophie, les cours qui lui ont été offerts sont généralement impopulaires auprès des étudiants ; le fait de devoir y modifier ses valeurs et ses croyances doit sans doute y être pour quelque chose. Celles et ceux qui sont prêts à changer peuvent pourtant en retirer beaucoup. La littérature lui a paru également très intéressante, d'autant plus qu'il a dû aborder constamment des œuvres de pays et d'époques différents. En faire l'analyse a été pour lui un pas de plus vers une sensibilité enracinée dans l'esthétique. Antoine, par ailleurs, se sent très attiré par la biologie, en particulier celle de l'être humain. Cette discipline explique d'ailleurs, bien au-delà de la chair et de la matière, plusieurs phénomènes de civilisation et de culture qui dépassent de loin l'individu.

Sa plus grande influence au sein du corps professoral a été Jean-Marie Rousseau, qui lui a fait découvrir tout ce que la raison et la rigueur peuvent apporter à l'écriture, du pouvoir subrepticement

persuasif des structures ternaires à la puissance des assonances et des répétitions, des effets de martèlement, des structures ascendantes, de l'interrogative négative, et encore... La partie plus viscérale des écrits littéraires lui a été montrée sous un nouveau jour par André Desîlets, qui lui a fait comprendre à quel point la parcimonie et l'économie des mots peuvent être puissantes, à quel point le choix du mot juste porte loin. Quant à Patrick Daneau, professeur d'épistémologie, il lui revient de l'avoir initié avec un enthousiasme et une clarté sans pareils à une discipline de l'esprit qui, une fois intériorisée et mise en pratique, ne nous quitte plus.

Et le Concours littéraire Critère dans tout cela ? Antoine a toujours été grandement intéressé par l'expression artistique. Dès son plus jeune âge, il a fait du théâtre ; un peu plus tard il en est venu à l'animation, et plus récemment il s'est joint à une ligue d'improvisation. L'art lui paraît être un des meilleurs moyens d'exprimer sa créativité. Vers l'âge de 13 ans, il a mis en branle un projet de roman intitulé *Cieux* qui devait plus tard devenir le premier volet d'une tétralogie. Avec le temps il a affiné et affûté ses moyens d'expression, pour en arriver à une maturité qui se sent dans tous les passages du récit de séquestration sulfureux et envoûtant qu'il nous a donné à lire cette année.

Tout comme la musique, l'écriture lui permet d'user énergiquement de sa raison, qui est pour lui le point d'ancrage de l'inspiration. Le langage lui apparaît tantôt comme un pont, tantôt comme une barrière ; de modeler cette argile intellectuelle lui procure un plaisir renouvelable et représente un défi toujours invitant. Trois auteurs l'ont particulièrement touché au cours des deux dernières années. Hermann Hesse pour commencer dont les romans démarrent lentement, péniblement, laborieusement, mais qui sont empreints d'une sensibilité telle qu'ils contaminent et conduisent à sentir, à vibrer. Milan Kundera, ensuite, qui séduit par sa capacité à marier

l'exercice purement rationnel au « bordel » émotionnel que peuvent susciter les situations dramatiques. Cet auteur réussit à montrer une ou plusieurs vies, puis il prend par la main et fait reculer d'un pas pour prendre une distance critique. Friedrich Nietzsche, enfin, un essayiste philosophique bien connu, est également au nombre des auteurs qu'il admire. Il a été si libre d'esprit qu'il a pu inventer ce que c'était que d'être libre d'esprit ; il a été si détaché du monde qu'il a su montrer d'un doigt vindicatif chacun des liens pernicieux qui nous y lient.

Antoine Morin-Coulombe a plein de projets en tête, et quand il se détend, il continue encore à construire quelque chose. Dans ses loisirs, il joue de la batterie et, depuis peu, de la guitare, seul ou avec son groupe de musique progressive, pour lequel il écrit également des pièces. Il s'entraîne aussi physiquement de façon régulière en faisant du jogging et des exercices de conditionnement en salle. L'été il fait aussi beaucoup de kayak de mer dans l'Archipel de Mingan ou au Bic, respectivement près de Havre-Saint-Pierre et de Rimouski. Il compte bien reprendre l'improvisation à l'Université de Sherbrooke qu'il a finalement choisie pour poursuivre sa formation dans le domaine de la médecine.

Marc-André Poisson

Cégep régional de Lanaudière à Joliette

Marc-André Poisson est né à Pointe-aux-Trembles mais il a quitté la région alors qu'il n'avait que deux ans en direction de L'Épiphanie. C'est là qu'il a grandi et qu'il habite encore. Il a fait ses études secondaires à l'école Paul-Arseneau où il a développé de l'intérêt pour plusieurs choses, en particulier pour la vie intellectuelle. Ce sont ses enseignants de 4^e et 5^e secondaires en français qui l'ont le plus marqué et qui ont déterminé ses choix pour la suite des choses au niveau collégial. Il a choisi de s'inscrire au Cégep de Joliette parce que c'était en quelque sorte son établissement de quartier, mais aussi parce qu'il ressemble plus à son école secondaire que le Cégep de L'Assomption, ne serait-ce que par son style simple et décontracté. Il avait en vue le programme « Littérature et création », qui offre tout ce qu'il faut pour développer le goût qu'il a pour la lecture, l'écriture et l'interprétation du monde.



Au moment de soumettre un texte au Concours littéraire Critère, Marc-André Poisson était âgé de 19 ans. Il en était à sa troisième année d'études, ce qui s'explique par le fait qu'il a eu l'ambition de faire un double DEC en musique et en littérature. Mais durant une difficile année de chevauchement scolaire, il a réalisé

qu'une carrière professionnelle en musique n'était pas envisageable dans la mesure où le jeu du technicien l'empêcherait d'écrire et de jouer du piano. Il garde toutefois un excellent souvenir de cette période où il a approfondi ses connaissances dans deux champs différents mais en même temps complémentaires. La littérature et la musique demeurent d'ailleurs ses deux matières favorites, suivies de près par le cinéma et les arts plastiques. Il aime également les sciences et la philosophie, sans pouvoir toutefois leur consacrer autant de temps et d'énergie.

Il dit avoir été beaucoup influencé dans son cheminement par trois professeurs lumineux. Kim Garceau, d'abord, enseignante en français de 5^e secondaire, qui par sa facilité à communiquer sa pensée et son enthousiasme l'a décidé à se diriger lui-même vers l'enseignement du français au secondaire. Elle a représenté pour lui un modèle de citoyenne accomplie qu'il faut reproduire pour construire une société meilleure. Dominique Corneiller, également, enseignant du cours « Poésie et Chanson » au cégep, l'a beaucoup marqué. C'est grâce à lui qu'il a développé le goût des figures et d'un contact très intime avec la réalité. Sa spontanéité et sa créativité pédagogique l'ont inspiré dans le choix de sa carrière, tout comme sa passion pour la culture a alimenté sa curiosité pour les arts et les lettres. C'est en collaboration avec cet enseignant et quelques amis, notamment Philippe Rostenne et Sébastien Sauvageau, qu'il a participé à la fondation du *Rhizome* de Joliette, un collectif de poètes se réunissant pour échanger des poèmes, des critiques et des idées. Cette expérience constitue un des meilleurs souvenirs qu'il a gardés du cégep. Marc-André Poisson conserve aussi en lui l'empreinte d'un autre enseignant hors pair, Mathieu Payette, qui était titulaire du cours de synthèse « Revue culturelle ». Il lui doit d'avoir abordé sérieusement et avec le plus grand plaisir la littérature québécoise, et d'avoir reconnu l'importance de

constituer notre propre culture plutôt que d'en appeler avant tout à des signes de l'étranger.

L'intérêt de Marc-André Poisson pour la lecture et l'écriture est en quelque sorte viscéral. Il est un habitué du Prix littéraire des collégiens avec trois participations, et il a trouvé le temps, en plus de son implication dans le *Rhizome*, de participer, l'espace d'une session, à un club de lecture pour revisiter plusieurs classiques de la littérature québécoise. Ce n'est pas que les livres lui semblent préférables à la vie, mais il est clair pour lui qu'ils augmentent la capacité d'écoute. Dans l'autre sens, l'écriture lui permet de donner la parole aux gens, dans un exercice exigeant où il importe de trouver le mot et la tonalité justes.

En 2009-2010, ses auteurs préférés ont été Gaston Miron, Albert Camus et Boris Vian. Le premier l'a épaté par son travail très fin avec les registres de la langue québécoise ; le second lui a transmis son amour du combat contre l'absurde, ce qui se révèle vital dans une société complexe comme la nôtre ; le troisième, enfin, lui a donné un exemple très significatif d'une œuvre achevée qui soit parfaitement compatible avec sa sensibilité et sa vision du monde, à savoir *L'herbe rouge*.

Marc-André poisson poursuit présentement son cheminement à l'UQÀM, où il s'est inscrit en enseignement du français au secondaire. Il a retenu cet établissement parce que c'était en quelque sorte son université de quartier, qui ressemble plus à son cégep que l'Université de Montréal, ne serait-ce que par sa simplicité et son style décontracté... Pour se détendre de la tension qu'engendrent ses études, il s'adonne encore à l'exploration de la musique, de la littérature et du cinéma, ce qui montre assez qu'il est à sa place et qu'il a de la suite dans les idées.

Catherine Ricard-Poulin

Collège André-Grasset

Catherine Ricard-Poulin est née dans la ville de Changzhou, située dans la province de Jiangsu, en Chine. Elle est arrivée au Québec à l'âge de trois mois pour habiter avec ses parents récemment adoptifs à Boucherville. C'est là qu'elle a grandi jusqu'à l'âge de 18 ans, moment où elle a décidé d'emménager à Montréal dans son propre appartement. Elle a fréquenté l'école Jean-Eudes de Montréal où elle a développé le goût de la connaissance et l'envie de se dépasser pour profiter pleinement de la vie.

Elle ne manque pas de curiosité et elle fait tout ce qu'elle peut pour bien s'adapter aux environnements dans lesquels elle se trouve en



pratiquant l'ouverture d'esprit et la tolérance. Elle a de l'ambition, et l'idée de poursuivre ses études à l'université lui a toujours paru aller de soi.

Ce sont des considérations pratiques qui l'ont fait opter pour le collège André-Grasset. De ses connaissances l'avaient fréquenté avec satisfaction et lui en avaient dit le plus grand bien. En plus elle connaissait la

réputation de l'établissement pour ce qui regarde la disponibilité des professeurs. Catherine s'est tout d'abord inscrite dans le programme « Sciences de la nature », ayant eu un vif intérêt pour la psychiatrie. Mais elle a ensuite opté pour le programme « Individu et société », compte tenu de la richesse de ses cours de sociologie et de psychologie, entre autres.

Âgée maintenant de 19 ans, Catherine a découvert sa voie là où elle ne l'aurait pas prévu. Ce sont les propos de ses professeurs dans des cours qu'elle n'avait pas jugés d'abord cruciaux qui lui ont fait faire le plus de découvertes. En sociologie et en méthodes quantitatives, notamment, elle a pris conscience de ce qui dépasse l'individu et appartient en propre à la collectivité. La culture qui nous prend en charge obéit à des règles qui résultent bien sûr de l'activité humaine, mais qui ne peuvent être réduites à la somme des intérêts de personnes séparées. Cette sorte d'intelligence globale lui a tout de suite paru fascinante, elle a eu le goût spontanément d'en savoir plus à son sujet et son intérêt ne s'est pas démenti par la suite.

Sa réflexion sur les sociétés lui a permis de considérer leur fonctionnement d'un œil différent, et de constater qu'un même phénomène peut être condamné, accepté puis condamné à nouveau selon le contexte du moment. D'apprendre à quantifier les phénomènes, par ailleurs, l'a menée à adopter une méthode de résolution de problèmes différente de celle utilisée dans ses autres cours du programme « Individu et société ». Elle a apprécié le fait de devoir composer avec une autre logique.

Deux professeurs de sociologie, Jean Carpentier et Sophie Carpentier, ont eu une importance toute particulière pour elle. Ils lui ont montré, par l'interprétation des textes, à se détacher de ce qui saute aux yeux dans l'immédiat pour apercevoir les causes souvent cultu-

relles qui expliquent les comportements et la pensée, autant dans la synchronie que dans la diachronie. Elle garde aussi un souvenir impérissable de Sophie Bouliane, enseignante en français, qui l'a conduite à développer une sensibilité artistique déjà présente en elle. S'il est vrai que le talent ne serait pas grand-chose sans le travail qui lui permet de s'épanouir, il est bien vrai aussi que Catherine Ricard-Poulin avait besoin d'observer les procédés d'autres auteurs pour prendre conscience de ses propres moyens d'expression. Sa participation au Concours littéraire Critère n'est pas fortuite, elle est le résultat de l'enthousiasme qui lui a été communiqué en classe, de sa réflexion sur le langage et le récit, des exercices de rédaction qu'elle a faits et des lectures qu'elle s'est vu suggérer. Catherine n'est pas seulement venue au cégep pour emmagasiner des connaissances, elle a été transformée au fur et à mesure par ce qu'elle a appris.

Il est clair dans son esprit que la sociologie et littérature ont partie liée. Les faits rapportés par la première révèlent sans artifices la véritable nature humaine, dans l'écart que permet le passage de l'individu vers la collectivité. De même, la seconde crée un monde fictionnel où l'être humain se révèle sans ambages, puisque la relation avec la réalité implique un recul. Dans les deux cas existe une distance critique qui facilite l'établissement de faits dénués de préjugés ou de préconceptions. Pour mieux comprendre la vie, il faut aussi regarder en arrière : le monde dans lequel nous vivons s'est construit sur les bases du passé et il faut y voir de près pour bien comprendre notre expérience de chaque jour ici et maintenant. Autant la sociologie que la littérature sont des machines à voyager dans le temps ; de ce fait elles se révèlent être un endroit privilégié pour comprendre nos limites et nos ambitions, nos forces et nos faiblesses, nos complexes et nos prétentions.

Les livres les plus marquants qu'a lus Catherine Ricard-Poulin en 2009-2010 sont en lien avec ses préoccupations. Réjean Ducharme, pour commencer, lui est apparu comme un analyste très perspicace de la nature humaine. Pour aller au fond des choses, il a trouvé une façon de désamorcer les rôles sociaux pour mettre en évidence ce qui nous caractérise en propre. Ses personnages principaux sont authentiques et ils passent leur temps à lutter contre les faux-semblants et la contrefaçon qui paraissent aller de soi dans les relations sociales. Boris Vian, pour sa part, recherche aussi ce qui est vrai derrière les apparences. En véritable génie de la dissidence, il s'attaque à la conformité autant par le contenu de ses œuvres que par leur forme. Il déjoue les attentes et provoque l'inattendu pour faire basculer l'ordre du monde et en découvrir un autre en dessous. Louis-Ferdinand Céline, enfin, lui a plu par sa pensée nihiliste, franche et claire, ainsi que par sa volonté à exprimer sa haine du monde qui l'entoure. Le repli sur soi et l'isolement de ses personnages sont des moyens non pas de nier le monde auquel ils appartiennent, mais bien pour le révéler dans ce qu'il a de vrai.

Catherine Ricard-Poulin entend bien poursuivre ses réflexions à l'université. Probablement en droit, à l'Université de Montréal. Mais la psychologie l'intéresse aussi, de même que la réalisation cinématographique. Elle s'efforce de se montrer attentive à ce qui se produit autour d'elle et quand elle croit avoir décelé la cause qui se cache derrière les apparences, elle en prend acte et se gouverne en conséquence. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit continuellement critique et austère. Elle aime bien se détendre et rigoler. Dans ses moments de détente, elle fréquente les cafés du Mile-End, où elle fait des observations malgré elle. Elle adore passer du bon temps avec ses amis et son copain, et parcourir les librairies pour rêver et méditer.

Maxime Sauvage

Cégep de Granby-Haute-Yamaska

Maxime Sauvage est né et a vécu jusqu'à aujourd'hui dans la région de Granby, à laquelle il se sent très attaché. Il y a trouvé tout ce qu'il faut pour s'épanouir, y compris le goût de bien comprendre ce qui se passe autour de lui pour faire avancer les choses. Les cinq années qu'il a passé à l'école secondaire du verbe Divin ont été riches en découvertes, en rencontres, en projets, en réalisations et en rêves. Il y a acquis le goût de la réussite et une confiance en ses moyens qui l'ont mené plus souvent qu'autrement à l'action. Quelques professeurs ont servi de bougie d'allumage, mais une fois lancé,



il s'est montré très volontaire. Dans son esprit, il n'y avait aucun doute qu'il devait continuer son cheminement au cégep, mais il a tout de même hésité un peu au moment des choix.

C'est le cégep de Granby – Haute-Yamaska qui a eu ses faveurs. D'abord parce qu'il se trouve à proximité de chez lui, mais aussi parce qu'il connaissait l'établissement par des amis qui l'ont fréquenté. Il a choisi de s'y inscrire dans un programme de sciences humaines

pour élargir ses horizons et acquérir des savoirs diversifiés, mais dans la perspective de nourrir ainsi sa créativité. Parce que

pour lui, l'écriture et les arts plastiques sont un moyen d'expression essentiel, fondamental, nécessaire autour de quoi il entend structurer sa vie intellectuelle.

À 19 ans, Maxime Sauvage se considère comme un grand optimiste. Il ne s'en fait pas trop avec les défis qui l'attendent dans les années à venir et il n'est pas du tout le genre à regretter des choses qu'il n'a pas bien réussies dans le passé. Malgré que ce ne soit pas toujours facile, compte tenu du fait qu'il nous faille assurer l'avenir, il s'efforce de vivre le plus possible dans le présent, ce qui se traduit par une grande disponibilité de corps et d'esprit quand des gens où des activités stimulantes sont à sa portée. Il n'est pas du genre à remettre au lendemain ce qui peut être vécu maintenant, au risque de se mettre dans l'embarras quand il a des comptes à rendre.

Au cégep, il a particulièrement trouvé son compte dans les cours d'histoire et de français, sans doute parce qu'il s'y sent de la facilité, mais aussi parce que ces deux matières donnent accès à des compréhensions du monde qui sont complémentaires. Toutes les deux accordent d'ailleurs une attention soutenue aux textes non seulement pour ce qui regarde leur contenu mais aussi pour leur mise en forme. Maxime y a trouvé des preuves éloquentes que la manière de dire importe tout autant que ce qui est dit, valeur qu'il applique et qu'il ressent profondément quand il se met lui-même à sa table de travail.

Maxime affirme avoir eu la chance de fréquenter quelques professeurs passionnés qui ont changé sa vision du monde. Non seulement les a-t-il trouvés savants et dévoués, mais il a reconnu en eux un art consommé de la pédagogie qui l'a impressionné au plus haut

point. Avec eux le savoir a rejoint la qualité de l'expression, de façon suivie et en même temps agréable. Evelyne Landreville fait partie de ce groupe sélect. Il a beaucoup apprécié les qualités de ce petit bout de femme emporté par la matière qu'elle enseigne, l'histoire. Sa rigueur et sa grande expérience l'ont impressionné et l'ont poussé à la suivre à la trace dans son entreprise d'élucidation. Quand Maxime a fait sa connaissance, elle en était à sa dernière année d'une longue et brillante carrière au Cégep de Granby – Haute-Yamaska. Il y est passé juste à temps pour observer de près cette vedette de l'enseignement. Par ailleurs, Maxime a beaucoup aimé Serge Laberge, son professeur de français en secondaire 5. Il lui doit d'avoir compris l'importance de la vie culturelle dans tous ses états, il lui a donné confiance en ses moyens et, surtout, il a été le premier à lui dire qu'il a du talent pour l'écriture. Dans ses cours, il encourage comme personne d'autre ses élèves à imaginer, à créer, à s'exprimer. Il a aussi été celui qui l'a le plus aidé à perfectionner son français écrit. Sa première nouvelle à vie a d'ailleurs été lue dans son cours, bien qu'elle lui ait valu un maigre 15 % à cause du nombre beaucoup trop élevé d'erreurs ! Aujourd'hui les choses ont bien changé. Maxime Sauvage se souvient également avec émotion de Réjean Roberge qui a été trois fois son professeur à l'école primaire. Après toutes ces années, il reconnaît l'impact considérable qu'il a eu sur sa vie : c'est lui qui lui a ouvert les yeux et qui l'a rendu curieux à un moment où de bien mauvais plis auraient pu s'installer. Sa méthode de travail était novatrice. Bien avant la réforme, il travaillait déjà par projets. Il est aussi l'un des premiers professeurs à avoir intégré l'informatique.

Maxime s'explique son intérêt pour la littérature par le fait que chez lui, tout le monde lit avec plaisir. Par imitation, il a commencé à parcourir les romans de la bibliothèque familiale. Et quand ses professeurs lui ont expliqué l'importance de la fiction, il a compris

que ce qui était au départ un passe-temps pourrait bien devenir un excellent moyen de croissance et d'épanouissement. Aujourd'hui il n'y a plus de doute dans son esprit et le texte qu'il a soumis au Concours littéraire Critère montre à quel point il a fait du chemin. Au cours de ses études collégiales, John Irving a été pour lui un modèle. Le fait qu'il conduise des recherches aussi pointilleuses dans des univers pourtant très éclatés l'a rempli d'admiration. Maxime a aussi apprécié au plus haut point l'élégance de la plume de Guillaume Vigneault, ainsi que la précision du regard d'Yves Beauchemin. Ces trois auteurs ont sensiblement influencé sa vision du monde et sa relation avec l'écriture.

Maxime Sauvage a l'intention de faire un baccalauréat en design de l'environnement à l'Université du Québec à Montréal. Il a de l'ambition et il tirera sûrement le meilleur parti de ce qui lui sera offert. Pour se détendre, il adore écouter de la musique, mais en mélomane. Il dessine et peint régulièrement, avec la même attention qu'il consacre à ses écrits. Et quand il en a marre de réfléchir sérieusement et de reculer ses limites, il joue au hockey, au soccer et à la crosse, en essayant d'être à la hauteur de ses partenaires de jeu... Pour lui, la vie sans défi et sans aspirations, sans rigueur et sans examen, même dans les plus petites choses, manque résolument de piquant.

Répartition des prix

Premier prix

Antoine Morin-Coulombe, *Étoile fuyante*
Collège François-Xavier-Garneau

Deuxième prix

Geoffroy Delorey, *Toccata et fugue en ré mineur*
Cégep du Vieux Montréal

Troisième prix

Samuel Corbeil, *Quitter le théâtre en feu*
Cégep de Saint-Laurent

Mentions d'honneur

Catherine Ricard-Poulin, *Hans approuverait*
Collège André-Grasset

Mathias Lessard, *Mémo*
Cégep de Saint-Laurent

Marc-André Poisson, *Les quatre heures du soir*
Cégep régional de Lanaudière à Joliette

Maxime Sauvage, *Le mur*
Cégep de Granby-Haute-Yamaska

Carl-Keven Korb, *Jacob X*
Cégep de Chicoutimi

Finalistes

Mathieu Bergeron, *L'amoureux fracas des âmes*
Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption

Maxime Cayer, *Mort et renaissance d'un auteur*
Cégep de Saint-Hyacinthe

Maxime Deslauriers, *La tentation de l'abîme*
Cégep de Granby-Haute-Yamaska

Catherine Gilbert, *Exode*
Cégep de L'Outaouais

Karine Levac, (Sans titre)
Cégep de L'Outaouais

Maude Marineau-Cyr, *Humanité*
Cégep du Vieux Montréal

Dany-Pier Rose, *Le poids du monde*
Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption

Arnaud Ruelens-Lepoutre, , *L'heure du battant*
Cégep de Sainte-Foy

